Karl Marx

Capital et profit

Cahiers XVI-XVII des manuscrits de 1861-1863

Édition de Laurent Baronian et Henny Blomme

CLASSIQUES
GARNIER

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION
« Capital et profit » dans *Le Capital* 7

NOTE SUR LE STATUT ET L'ÉTABLISSEMENT DU TEXTE 19

NOTE SUR LES CHOIX DE TRADUCTION 21

CAPITAL ET PROFIT

CAHIER XVI
Troisième chapitre. Capital et profit 25
1) *[Plus-value et profit]* 25
2) *[Le profit exprime toujours trop faiblement la plus-value]* 34
3) *[Le rapport est modifié numériquement et formellement]* 35
4) *[La même plus-value peut s'exprimer dans des taux de profit très différents ; le même taux de profit exprimer une plus-value très différente]* 35
5) *[Rapport entre plus-value et profit = rapport du capital variable au capital total]* 36
6) *Coûts de production* 37
7) *[Loi générale de la baisse du taux de profit dans le progrès de la production capitaliste]* 66

CAHIER XVII
Procès de travail et procès de valorisation :
valeur d'usage et valeur d'échange 111
Diminution du taux de profit 112
Capital constant. Masse absolue de capital 113
Baisse du taux de profit 114
Accumulation 117
Diminution des dépenses pour le capital constant 118

ANNEXE 121

BIBLIOGRAPHIE 127

INTRODUCTION

« Capital et profit » dans *Le Capital*

Le manuscrit de Marx « Capital et profit », jusqu'ici resté inédit en français, est tiré du cahier XVI et du début du cahier XVII des manuscrits de 1861-1863 dont la majeure partie est composée des théories sur la plus-value. Marx interrompt donc l'analyse de ces théories pour ébaucher, entre décembre 1861 et janvier 1862, la rédaction des futures trois premières sections du livre III du *Capital*. De fait, il l'a intitulé « Chapitre 3. Capital et profit », suivant un plan initial dont la modification, un mois plus tard, en fera la troisième section du « Capital en général[1] ». Marx prévoyait de diviser cette « troisième section » de la manière suivante : 1. Transformation de la plus-value en profit. Le taux de profit distingué du taux de plus-value. 2. Transformation du profit en profit moyen. Établissement du taux général de profit. Transformation des valeurs en prix de production. 3. Les théories d'A. Smith et de Ricardo sur le profit et les prix de production. 4. La rente foncière (illustration de la différence entre valeur et prix de production). 5. L'histoire de la soi-disant loi ricardienne de la rente. 6. Loi de la baisse du taux de profit. A. Smith, Ricardo, Carey. 7. Les théories sur le profit. 8. Division du profit en profit industriel et intérêt. Le capital marchand. Le capital-argent. 9. Les revenus et leurs sources. 10. Les mouvements de reflux de l'argent dans le procès d'ensemble de la production capitaliste. 11. L'économie vulgaire. 12. Conclusion. « Capital et travail salarié » (voir MEGA², II/3.5, p. 1861). De ce plan, « Capital et profit » ne traite en réalité que des points 1, 2 et 6, même si le texte contient également d'assez longs développements sur des aspects relatifs à d'autres parties du *Capital*, comme l'usure et le mode de circulation du capital fixe, ou la différence entre procès de

1 Dans la préface à la *Contribution à la critique de l'économie politique*, Éditions sociales, Paris, 1972, p. 3, Marx indique : « La première section du livre premier, qui traite du capital, se compose des chapitres suivants : 1° la marchandise ; 2° la monnaie ou la circulation simple ; 3° le capital en général ».

travail et procès de valorisation. Marx y expose en effet pour la première fois de façon systématique la transformation de la plus-value en profit et du taux de plus-value en taux de profit, la formation du taux général de profit et donc la transformation des valeurs en prix de production ; enfin, la tendance et les contre-tendances à la baisse du taux de profit, qu'il considère déjà comme la loi la plus importante de l'économie politique. Dans la mesure où Marx en emprunte des parties substantielles pour la rédaction de ses manuscrits de 1864-1865, « Capital et profit » n'a pas été retenu par Engels pour son édition du Livre III, bien qu'il l'évoque dans la préface au Livre II[1].

LES CATÉGORIES ET LOIS ÉCONOMIQUES DANS *CAPITAL ET PROFIT*

Marx a donc intitulé le cahier XVI « Capital et profit ». Conformément à sa méthode, il s'agit à la fois de montrer la généalogie de ces catégories évidentes pour la pensée économique et de les saisir comme rapport de production spécifique. C'est ainsi que l'analyse de la formation du taux général de profit et l'examen de la loi de la baisse tendancielle du taux de profit font ressortir des enjeux très différents de ceux qui préoccupent Marx dans ses versions plus tardives du Livre III. Dans l'analyse du taux général de profit, il s'intéresse en effet moins à la méthode de transformation des valeurs en prix qu'au processus de mystification des catégories de capital et de profit dans la conscience des économistes et des agents de la production. Or ce processus démarre avec la catégorie de profit même, dès lors que le taux de profit rapporte la plus-value non à la partie variable du capital, avancée sous forme de salaires, mais à la totalité du capital avancé, sans égard pour le rôle différent que les différentes parties composant cette totalité jouent dans le procès de production. Pour Marx, ce mode de calcul de la plus-value ne se résume nullement à une différence numérique, mais exprime un rapport caractéristique du mode de production capitaliste, dans lequel l'argent avancé en capital, quelque soit sa forme, engendre nécessairement un profit.

1 *Le Capital*, *Livre II*, tome I, Éditions sociales, Paris, 1978, p. 10.

Bien plus, en masquant le rapport de la plus-value au travail vivant dans le procès de production, le capital devient une chose qui semble exister de tout temps et le rapport de production capitaliste, un mode naturel et définitif d'organisation du travail social. En outre, la forme profit possède une fonction opératoire puisque les différents taux de profit produits par les capitaux particuliers déterminent sa répartition dans les différentes sphères de production, jusqu'à ce que s'établisse un taux de profit moyen, égal pour tous les capitaux quelque soit leur composition organique. Or dans le taux de profit moyen, le profit ne diffère plus seulement de la plus-value dans sa forme – $\frac{pl}{c+v}$ est différent de $\frac{pl}{v}$ – mais dans son contenu, dans sa substance même, quand bien même cette différence de substance ne vaut que pour le capital individuel, le taux général de profit exprimant également le rapport de la plus-value totale à la totalité du capital social.

De surcroît, le procès de circulation efface un peu plus tout souvenir de l'origine de la plus-value puisque s'affrontent ici, d'une part les capitaux entre eux, d'autre part les travailleurs et les marchandises dans des rapports de circulation simple. Dans ce procès, la plus-value semble plus encore se présenter comme excédent du prix de vente de la marchandise sur ses coûts de production, ou même comme duperie mutuelle des capitalistes sur le marché. Or ce sont ces phénomènes de la circulation que les économistes mobilisent comme preuves que le capital est une chose indépendante du rapport social sous lequel il est réellement capital, et une source autonome de la plus-value à côté du travail et indépendante du travail. Cette inversion des rapports domine la conscience aussi bien du capitaliste que du travailleur salarié, mais là où le premier se sent à l'aise dans cette forme de conscience, le second est conduit par la position qu'il occupe dans ces rapports à y résister et par conséquent à dissoudre ces représentations. En ce sens, nous devons lire « Capital et profit » comme une véritable généalogie critique des catégories dominant aujourd'hui la pensée économique.

De même que la formation du taux général de profit transforme dans la conscience des économistes le capital en une chose vivante et autonome, l'explication de la loi de la baisse tendancielle du taux de profit montre comment le capital se développe réellement comme un pouvoir social autonome par rapport à la société. Rappelons que le profit dont il est question dans cette loi comprend la totalité de la plus-value, non seulement le profit industriel uniquement. Marx ne croit pas en effet que

les revenus financiers puissent augmenter durablement au détriment du profit industriel. Cette hausse freinerait à la longue l'accumulation du capital et tarirait en fin de compte la seule et unique source réelle des revenus du capital financier. Concrètement, une augmentation relative des revenus fixes par suite notamment d'une baisse du taux de profit industriel entraînerait deux effets conduisant à une nouvelle hausse des profits dans l'industrie : elle augmenterait la consommation et ainsi les prix des biens du secteur des biens de consommation ; elle diminuerait le taux d'intérêt par suite de l'abondance de capital-argent rendu ainsi disponible aux capitalistes industriels.

Enfin, deux questions traversent toute la dernière section du manuscrit, consacrée à la loi de la baisse tendancielle du taux de profit : comment et pourquoi la soif de surtravail (donc de plus-value absolue) se développe précisément avec le développement du capital fixe dont la fonction est d'augmenter la plus-value relative ? Pourquoi le profit apparaît de plus en plus comme une condition de production nécessaire à la production capitaliste ?

Tout d'abord plus l'investissement se compose de capital constant, plus le travailleur subit la pression de l'entrepreneur soucieux de faire un usage intensif et continu du capital existant et dont le risque de dévalorisation augmente avec le progrès technique et les innovations.

Avant même cette section, Marx avait traité des rapports entre taux et masse de profit en illustrant par plusieurs exemples l'influence de l'économie de capital constant ou de la diminution de la valeur du capital constant sur le profit : non seulement hausse du taux de profit mais hausse de la masse de profit puisqu'avec la baisse de la valeur du capital constant, du capital est libéré pour être converti pour partie en capital variable, c'est-à-dire en cette partie du capital qui s'accroît au cours du procès de production.

Ensuite, si le profit, résultat de la production capitaliste, apparaît toujours plus comme une condition de la production capitaliste, c'est qu'avec la croissance du capital constant croît la différence entre la valeur du capital constant investi et la valeur du capital constant consommé. À la suite d'une controverse à propos de l'inclusion ou non du profit dans les coûts de production pour le capitaliste, Marx avait distingué au début du manuscrit entre les coûts de production de la marchandise, qui sont égaux à sa valeur, ou encore au temps de travail nécessaire pour

la produire, et les coûts de production réels, c'est-à-dire le prix que le capitaliste paie pour la produire. Pour Marx, cette controverse, née de la confusion entre ces deux types de coûts, révélait plus profondément que le profit du capital ne pouvait se définir comme un simple revenu, mais comme rapport de production même, dès l'instant où par exemple l'intérêt sur l'argent emprunté entre dans les coûts de production de la marchandise. Or l'importance de cet aspect grandit au cours du développement de la production capitaliste. Mais le profit se présente plus fondamentalement comme condition de production dès l'instant où la valeur du capital investi diffère de la valeur du capital consommé au cours du procès de production. Calculé en effet sur la totalité du capital avancé, il s'ajoute aux coûts de production de la marchandise ne comprenant que la valeur du capital consommé. Plus la part du capital constant augmente dans l'investissement et plus petite est la part du capital consommé dans les coûts de production, plus le profit s'impose comme condition même du procès de production capitaliste.

L'existence du profit comme condition de production et la fringale de surtravail révèlent dans la loi de la baisse du taux de profit un résultat sans doute plus important que son effet sur la rentabilité du capital productif. La croissance continue du capital constant avec le développement des forces productives du travail transforme peu à peu le capital en un pouvoir social général dont la contradiction avec le pouvoir privé *des capitalistes individuels* « se développe de façon toujours plus criante et inclut la dissolution de ce rapport, en ce qu'elle inclut en même temps l'élaboration des conditions de production matérielles vers des conditions de production sociales générales, par conséquent communes ».

CAPITAL ET PROFIT ET LA GENÈSE DU LIVRE III DU *CAPITAL*

Dans les *Grundrisse*, Marx avait déjà esquissé, dans le désordre, les aspects principaux des premières sections du Livre III du *Capital* : la transformation de la plus-value en profit et du taux de plus-value en taux de profit, la formation du taux général de profit et la baisse du

taux de profit, sous la section « Le capital en tant qu'il fructifie » et la sous-section « Transformation de la plus-value en profit. Intérêt. Profit (Coûts de production, etc.) ». Mais le cahier XVI des manuscrits de 1861-1863 pour la première fois développe chacun de ces aspects systématiquement et suit l'ordre des étapes de la formation du taux général de profit, avant d'analyser les différentes causes à l'origine de la tendance à la baisse du taux de profit. Il est vrai que les *Grundrisse* examinaient déjà comment la transformation de la plus-value en profit sépare celle-ci de son origine dans le travail vivant et semble renvoyer cette origine à toutes les parties du capital avancé sans distinction. Mais c'est dans le cahier XVI qu'il expose les moments de ce processus de mystification, renvoyant l'analyse économique du taux de profit moyen à la section sur la concurrence qu'il abandonnera bientôt.

Fin de l'été 1864, Marx a achevé la préparation des manuscrits du Livre I et se met à la rédaction du livre III jusqu'en 1865. Pour son élaboration, Marx disposait déjà de nombreux matériaux : le chapitre « Capital et profit » mais aussi les développements dans les « Théories sur la plus-value » relatifs au profit moyen, aux coûts de production et aux formes de la plus-value (profit industriel et commercial, intérêt, rente absolue et rente différentielle), qu'au départ il comptait insérer dans les chapitres eux-mêmes du Livre III ; enfin le texte sur le capital marchand, qui forme l'essentiel des cahiers XV et XVII des manuscrits de 1861-1863, et achève la présentation du procès d'ensemble de la production capitaliste.

Par rapport au plan établi en décembre 1862 pour la troisième section du *Capital*, le plan finalement retenu en 1865 pour le Livre III comprend trois modifications d'importance. D'abord, le chapitre sur l'histoire des théories du profit et des coûts de production est éliminé, Marx projetant désormais de consacrer un livre à part entière aux théories sur la plus-value[1]. Ensuite, la rente absolue, dont l'analyse intervenait juste après

1 Voir par exemple MEGA² II/4.2, p. 724. Cependant, on trouve déjà des références au quatrième livre dans le manuscrit de 1863/1864 pour le Livre I, auquel Marx renvoie par exemple pour la critique de la confusion des physiocrates entre produit brut et produit net (MEGA² II/4.1, p. 118). Et dans sa lettre du 31 juillet 1865 à Engels, il écrit : « Puis il y aura le 4e livre, consacré à l'histoire et aux sources, qui sera pour moi, relativement, la partie la plus facile, puisque toutes les questions sont résolues dans les trois premiers livres ; ce dernier sera donc davantage une répétition, sous forme historique. » (*Lettres sur « Le Capital »*, Éditions sociales, Paris, 1964, p. 148).

l'histoire des théories sur le profit comme illustration de la différence entre valeurs et coûts de production[1], est désormais traitée isolément comme l'expression de l'essence de la propriété foncière à l'intérieur du système de production capitaliste. Enfin, après avoir considéré ensemble le capital marchand et le capital porteur d'intérêt, Marx décide de les analyser séparément dans deux chapitres différents.

Plan pour la troisième section du Capital (décembre 1862)

1) Transformation de la plus-value en profit. Le taux de profit distingué du taux de plus-value.
2) Transformation du profit en profit moyen. Établissement du taux général de profit. Transformation des valeurs en prix de production.
3) Les théories d'A. Smith et de Ricardo sur le profit et les prix de production.
4) *Rente foncière* (Illustration de la différence entre valeur et prix de production).
5) Histoire de la soi-disant loi ricardienne de la rente.
6 Loi de la baisse du taux de profit. A. Smith, Ric., Carey.
7) Théories sur le profit…
8) Division du profit en profit industriel et intérêt. Le capital commercial. Le capital-argent.
9) Revenus et leurs sources. Ici intégrer aussi la question sur le rapport des procès de production et distribution.
10) Mouvements de reflux de l'argent dans le procès d'ensemble de la production capitaliste.
11) L'économie vulgaire.
12) *Conclusion. 'Capital et travail salarié'*.

Plan finalement retenu pour le livre III (1865)

Premier chapitre : Transformation de la plus-value en profit.
Deuxième chapitre : Transformation du profit en profit moyen.
Troisième chapitre : Loi de la baisse tendancielle du taux général de profit général au cours du progrès de la production capitaliste.
Quatrième chapitre : Transformation du capital-marchandise et du capital-argent en capital commercial et capital financier.
Cinquième chapitre : Division du profit en intérêt et profit d'entreprise. (Profit industriel et profit commercial.) Le capital porteur d'intérêt.
Sixième chapitre : Transformation du surprofit en rente foncière.
Septième chapitre : Revenus et leurs sources.

1 Lettre à Engels du 2 aout 1862 in *Lettres sur « Le Capital »*, p. 120-125.

La formulation des rapports entre plus-value et profit et taux de plus-value et taux de profit ne satisfait pas Marx qui rédige entre juin et septembre 1867 quatre nouvelles versions du premier chapitre du Livre III. Parmi elles, la dernière se détache par sa longueur et son caractère quasiment achevé, mais aussi par ses emprunts nombreux à « Capital et profit », qu'elle compile aux Manuscrits de 1864-1865 et au Livre I du *Capital*. En effet tout l'enjeu de cette ultime version consiste à exposer les liens qui unissent les prix de production à la valeur des marchandises.

Mais cela ne suffit pas. Marx rédige à nouveau entre octobre/novembre 1867 et l'hiver 1868 un texte de 79 pages intitulé « Sur le taux de plus-value et le taux de profit, lois du taux de profit, prix et rotation du capital[1] ». Il y récapitule entre autres les quatre lois générales du taux de profit : 1/ Le taux de profit est toujours plus faible que le taux de plus-value ; 2/ Si le capital constant ne change pas, le taux de profit augmente et baisse avec la plus-value ; 3/ Différents taux de profit peuvent s'exprimer dans un même taux de plus-value et vice versa : un même taux de profit peut s'exprimer dans différents taux de profit ; 4/ Un taux de profit peut s'exprimer dans plusieurs taux de plus-value et vice versa. Marx examine ensuite les liens entre coûts de production, taux de profit et rotation du capital[2], et commente longuement la distinction entre capital fixe et capital circulant, et entre capital constant et capital variable. En outre, durant cette période, il saisit l'occasion d'une réponse à Engels qui le prie de justifier son calcul du taux de profit dès lors qu'une partie seulement de la plus-value représente le profit de l'entreprise, pour exposer sa méthode de développement du taux de profit, depuis la plus-value jusqu'aux formes phénoménales du profit ou de l'intérêt du capital, et de la rente de la terre qui servent de présupposés de l'économiste vulgaire[3]. Engels s'en servira comme trame pour la composition du Livre III.

Après 1867, non seulement Marx a renoncé à écrire les six livres du *Capital* initialement prévus, mais il doute de pouvoir achever le projet réduit des quatre Livres. Comme il voulait y ajouter deux traités sur la concurrence et sur le crédit, à partir des années 1870, il complète

1 MEGA² II/4.3, p. 78-234.
2 *Ibid.*, p. 140-172.
3 Lettre du 30 avril 1868, in *Lettres sur « Le Capital »*, p. 208-213.

ses analyses sur la circulation du capital et le procès d'ensemble de la production capitaliste de considérations sur ces deux aspects de la dynamique de la production capitaliste.

Dans un manuscrit datant probablement de juin/juillet 1868, « Taux de profit, coûts de production et rotation du capital[1] », Marx analyse cette fois la rentabilité du capital, en tant qu'elle dépend de la composition organique et de la vitesse de rotation du capital. En partant d'une distinction nouvelle entre taux de profit rapporté à la totalité du capital avancé et taux de profit rapporté au coût de production, il tâche de déterminer de manière purement quantifiée le degré d'exploitation des travailleurs.

Entre fin 1873 et début 1874, il rédige un texte intitulé « Taux de plus-value et taux de profit[2] » mais l'abord strictement mathématique des rapports entre plus-value et profit se confirme dans un long manuscrit de 132 pages rédigé en 1875 que Engels intitula « Taux de plus-value et taux de profit traités mathématiquement[3] » et dans lequel Marx dénoue les liens entre le taux de plus-value et le taux de profit au moyen de nombreux calculs et formules algébriques, sans toutefois parvenir à un traitement systématique des facteurs déterminant le taux de profit (voir la lettre de Samuel Moore[4]).

Entre-temps, les rééditions et la version française du Livre I occupent l'essentiel du temps de Marx et les traces de ses travaux sur le Livre III se résument à des notes sur la rotation du capital, le capital-argent, le crédit et la rente foncière, mais aussi à de nouvelles considérations sur le taux de plus-value et le taux de profit[5].

---

1 MEGA² II/4.3, p. 244-280.

2 MEGA² II/14, p. 8.

3 Voir MEGA² II/14, p. 511 et p. 19-162 pour le texte même.

4 MEGA² II/14, p. 357 : « *… although he [Marx], no doubt had a general scheme, which he adhered to in its main outlines, yet in details there appear to be considerable deviations – and there is a great deal which he appears to have written with a view to lighting upon some result that might be of importance.* » Voir aussi ce qu'en dit Engels dans son introduction au livre III du *Capital*, tome I, Éditions sociales, Paris, 1974, p. 9.

5 MEGA² II/14, p. 438-456. Pour un traitement plus ample du travail sur le troisième livre dans les années 1870/1880, voir Carl-Erich Vollgraff, « Marx' Arbeit am dritten Buch des Kapital in den 1870/80er Jahren », in *In memoriam Wolfgang Jahn. Der ganze Marx. Alles Verfasste veröffentlichen, erforschen und den "ungeschriebenen" Marx rekonstruieren*, Wissenschaftliche Mitteilungen des Berliner Vereins zur Förderung der MEGA-Edition e.V.Heft 1, Hamburg 2002, p. 33-66.

Pourtant lorsque Marx ordonne les matériaux pour les Livres II et III vers 1876[1], il n'inclut pas les manuscrits des années 1870 dans le dossier du Livre III et en 1877, remplit les pages de garde de deux de ses livres d'équations déterminant la relation entre taux de plus-value et taux de profit[2]. En réalité, le problème des rapports entre taux de plus-value et taux de profit n'aura cessé de le poursuivre jusqu'aux derniers mois de sa vie, sans aboutir à une solution qui le satisfasse. Témoin : des notes à ce sujet, dans un cahier d'extraits d'ouvrages d'ethnologie datant de l'automne 1882[3], qu'il a finalement raturées[4].

Ainsi les matériaux formant le Livre III sont :

- les cahiers XVI à XVIII des manuscrits de 1861-1863.
- le « Manuscrit principal » de 1864-1865 édité dans MEGA² II/4.2 désigné « Manuscrit I » par Engels.
- une série de petits textes de 1867-1868 édités dans MEGA² II/4.3 :

  * quatre versions du premier chapitre « Transformation de la plus-value en profit et du taux de plus-value en taux de profit » dont les troisième et quatrième ont formé les « Manuscrit II » et « Manuscrit III » utilisés par Engels.
  * trois esquisses sur les « Lois du taux de profit ».
  * un manuscrit sur le rapport entre taux de plus-value et taux de profit.
  * une collection d'extraits sur la rente différentielle (4 pages).

- Les textes de Marx publiés dans MEGA² II/14 :

1 À noter que les éditeurs du tome MEGA² II/4.3 ont découvert que la datation proposée auparavant (1867/1868) devait être repoussée d'environ 10 ans.

2 MEGA² II/14, p. 153-154.

3 IISG, Marx-Engels-Nachlaß, Sign. B 162 (voir MEGA² II/14, p. 390).

4 Pour l'histoire de l'édition par Engels de la première section du livre III sur la base de ces manuscrits, voir Regina Roth, « Marx' Vorlagen und Engels' Redaktion : Anmerkungen zum ersten Abschnitt des dritten Buchs des *Kapitals*. », in *MEGA-Studien 2001*, Amsterdam, 2005 : p. 127-141. Dans les deux textes qui font suite à l'introduction au tome II/14 de la MEGA², on trouve également de plus amples informations concernant le travail de Marx sur le Livre III entre 1868 et 1883 et l'édition de l'ouvrage par Engels entre 1883 et 1994 : « Marx' Arbeit am dritten Buch des „Kapitals". Mitte 1868 bis 1883 » et « Engels' Redaktion des dritten Buches des „Kapitals". 1883 bis 1894 » (MEGA² II/14, p. 438-489).

* les notes intitulées « Formules et calculs concernant le taux de plus-value et le taux de profit ».
* une esquisse intitulée « Taux de plus-value et taux de profit ».
* le manuscrit de 1875 intitulé par Engels « Taux de plus-value et taux de profit traités mathématiquement ».
* deux pages sur « La rente différentielle et la rente comme simple intérêt du capital incorporé à la terre ».
* une page de « Formules du taux de plus-value et du taux de profit ».
* un petit texte « Sur le taux de profit, la rotation du capital, l'intérêt et le rabais ».

– Il faut ajouter une série de notes et d'extraits d'ouvrages en rapport à plusieurs problèmes du Livre III, comme par exemple des recherches sur la situation économique en Russie et aux États-Unis, compilés dans des cahiers d'extraits que Engels a consultés. Enfin pour établir la structure de l'ouvrage, Engels s'est référé aux lettres de Marx, surtout celles de la fin des années 1860, exposant la structure et les aspects fondamentaux du Livre III.

NOTE SUR LE STATUT ET L'ÉTABLISSEMENT DU TEXTE

Comme la plupart des manuscrits économiques de Marx, celui-ci est parsemé de notes « méta-scripturales », qui s'adressent donc à lui-même plus qu'au lecteur. Elles prouvent que Marx garde constamment à l'esprit le plan général du *Capital*, qu'il est soucieux d'embrasser les moindres aspects des problèmes qu'il traite, ou qu'apparaît en cours de rédaction des idées nouvelles. De plus le texte présente quelques ellipses et fautes de syntaxe. Nous sommes restés fidèles au texte original et avons inséré la numérotation du Cahier XVI de Marx ainsi que de l'édition allemande de référence Marx Engels Gesamtausgabe (MEGA²)[1]. Les termes, expressions et phrases qui dans l'original sont en anglais ou en français figurent en petites lettres capitales dans le texte. Les notes se réfèrent aux textes évoqués ou cités par Marx, et renvoient aux parties de son œuvre où l'on trouve des arguments théoriques ou critiques similaires. Les numéros entre barres verticales indiquent les pages du cahier de Marx. Les numéros entre barres verticales hachées signalent les pages de l'édition MEGA². Les appels de note sont indiqués en chiffres arabes. L'unique note de bas de page de Marx est indiquée par un astérisque. Les titres de section figurant entre crochets ont été ajoutés par les éditeurs de la MEGA².

1 MEGA2, II/3.5, Berlin : Dietz, 1980, p. 1598-1682

NOTE SUR LES CHOIX DE TRADUCTION

Notre traduction s'appuie principalement sur l'édition MEGA². Toutefois, nous avons consulté le manuscrit original mis à notre disposition par l'Institut international d'histoire sociale (IISH) d'Amsterdam tantôt pour corriger des erreurs manifestes de transcription de la MEGA², tantôt pour justifier d'autres choix de traduction. Ces modifications sont signalées par une note renvoyant en annexe à une reproduction numérique du fragment du manuscrit en question. De plus, comme à chaque fois que Marx se livre à une série de calculs servant à illustrer la dynamique des rapports entre variables économiques, le manuscrit contient un certain nombre d'erreurs que nous avons tâché de signaler et de corriger en note. Enfin, certaines pages de ce manuscrit, en particulier celles où Marx développe ses opérations arithmétiques, ont subi des dommages occasionnant des lacunes. Celles-ci sont signalées dans le texte tantôt par des points entre crochets, tantôt par des mots entre crochets lorsqu'ils se déduisent aisément du reste de la phrase. De la même façon, nous avons comblé un certain nombre d'ellipses qu'induit naturellement le rythme d'écriture de Marx.

Nous avons fait le choix de traduire 'Mehrwerth' par 'plus-value', bien que 'survaleur' se soit imposée dans le marxisme francophone depuis la traduction de J.-P. Lefebvre de la quatrième édition allemande du livre I du *Capital*. D'abord, rappelons que Marx, qui maîtrisait le français, n'a semble-t-il jamais contesté ce choix lorsqu'il révisa les épreuves de l'édition française de 1872 établie par Joseph Roy. D'après Lefebvre, ce choix pouvait se justifier à cette époque : le mot existait en français, ce qui rendait la lecture du *Capital* plus familière au public francophone, et n'avait pas encore été dévoyé par son usage comptable ou financier. Il s'agirait donc aujourd'hui de restituer dans la langue française à la fois la création linguistique propre à Marx, le réseau

sémantique auquel il est relié ('surtravail', 'surproduit', etc.), et sa cohérence avec les traductions anglaise, russe, italienne, etc.[1]. Bizarrement, Lefebvre ne trouve rien à redire à la traduction italienne, *plus-valore*, à laquelle il estime que 'survaleur' correspond mieux que 'plus-value'. Or, à la différence de Hegel par exemple, Marx crée rarement des néologismes, bien qu'il invente des catégories nouvelles telles que 'capital constant' et 'capital variable', ou 'composition organique du capital'. C'est même une question de méthode : la critique de l'économie politique, avant tout, s'empare des catégories économiques existantes pour leur conférer un sens nouveau, une réalité nouvelle, et les faire entrer dans des rapports cachés. Si Marx a créé le mot 'Mehrwerth', c'est d'abord qu'il n'existait pas dans la langue économique allemande, comme le confirme dans ce manuscrit l'usage du néologisme 'Surpluswerth' tiré de *surplus value*, courant dans la littérature anglaise, comme l'était 'plus-value' ou même 'plus-valeur' en français. Ensuite, le réseau sémantique auquel songe Lefebvre plaiderait plutôt en faveur de 'plus-value' que de 'survaleur'. Littéralement, 'Mehrwerth', 'Mehrarbeit', 'Mehrprodukt', se traduisent par 'plus-valeur', 'plus-travail', 'plus-produit'. En outre, dans ce manuscrit comme dans *Le Capital*, Marx use indifféremment des expressions 'Überarbeit' et 'Mehrarbeit', écrit 'Überproduktion' pour 'surproduction', mais 'Mehrprodukt' qu'on traduit par 'surproduit'. En revanche, jamais il n'écrit 'Überwerth'. Lefebvre pense que Roy aurait traduit 'Mehrwerth' par 'plus-value', et 'Mehrarbeit' et 'Mehrprodukt' par 'surtravail' et 'surproduit', parce que le premier existait en français alors que les deux autres n'y avaient pas d'équivalent. Mais c'est bien 'surtravail' et 'surproduit' qui s'écartent de l'allemand, et au contraire 'plus-value' qui traduit fidèlement le préfixe 'Mehr' dans 'Mehrwerth'.

1 *Le Capital, Livre I*, Messidor/Éditions sociales, Paris, 1983, p. XLIII-XLVI.

CAHIER XVI |973|

Troisième chapitre[1]. Capital et profit

1) *[PLUS-VALUE ET PROFIT]*

Considéré dans son ensemble (totalité) (ou considéré complètement) (ou dans *sa complétude*) le mouvement du capital est l'unité du procès de production et du procès de circulation.

La *plus-value* créée en une période de circulation donnée, (prenons par ex. une année comme mesure, voir ci-dessus Chap. II) quand elle est mesurée au *capital total* qui a été avancé, s'appelle – *profit*. (Sous le profit entre ici non seulement l'intérêt – connu comme simple partie du profit total, mais aussi la *rente foncière*, qui n'est en fait rien d'autre qu'*une partie* du capital employé dans l'agriculture. Comment le capital est spécifié de façon particulière par cet investissement particulier fait partie de l'examen de la propriété foncière. Ici souligner seulement que sous le profit, ne pas entendre uniquement le profit dit industriel ou commercial.)

Considéré quant à la substance, le profit n'est absolument rien d'autre que la plus-value elle-même. Considéré quant à sa grandeur absolue, il n'est donc pas non plus différent de la plus-value que le capital crée dans un temps de rotation déterminé. C'est la plus-value elle-même mais *calculée* autrement. Quant à sa nature, la plus-value se rapporte, et donc est calculée par son rapport, à la partie du capital avancé, par l'échange avec laquelle elle naît. Le temps de circulation, pour autant qu'il est différent du temps de production, n'entre ici en considération

1 En 1861, le deuxième chapitre devait traiter du procès de circulation du capital. Cet aspect du mode de production capitaliste formera finalement la matière du Livre II du *Capital*.

que comme limite à la production de plus-value. En tant que *profit* en revanche la plus-value est rapportée et donc mesurée non à une partie du capital avancé, mais à la somme du capital avancé, sans considérer le rôle tout à fait différent que ces différents éléments ||1601| jouent dans la création de la plus-value et de la production de valeur des marchandises en général.

Donc : supposons un capital de 600 thalers. Que la partie constante du capital consiste en ⅚, à savoir matière première et machinerie ; que la partie variable avancée en salaire [consiste] en ⅙ restant. Si la plus-value produite en une année est de 60 th. – donc la valeur du produit total 660 th. en une année – cette plus-value de 60 th. s'appelle alors *profit*, dès lors qu'elle n'est pas considérée en tenant compte des 100 th. qui sont échangés contre 160 dans le procès de production capitaliste, du sixième du capital d'où elle provient, mais en tenant compte des ⅚ en quoi consiste le capital avancé, c.-à-d. du capital total avancé de 600 thalers. Même si les 60 th. représentent toujours *la même* grandeur de valeur, 60 sur 100 font 60 pour cent, alors que 60 sur 600 ne font que 10 %. Dans le profit, qui exprime toujours un rapport*, une proportion, la plus-value reçoit donc une nouvelle *expression*, *numériquement différente* de sa forme initiale. Cette même grandeur modifie naturellement son expression numérique, dès lors qu'elle est calculée par rapport au tout entier, plutôt que par son rapport organique à la partie d'un tout. |

|974| La différence n'est pas seulement *numérique*, mais *conceptuelle, essentielle*. Il ne s'agit pas seulement d'une évaluation, mesure ou calcul différents. Au contraire. Cette différence de calcul, mesure, évaluation, est une nécessité pour le capital, exprime une nouvelle relation caractéristique de celui-ci, la génération d'une nouvelle forme qui est aussi essentielle que, disons, la différence entre la forme de la valeur d'échange et de l'argent.

Le rapport de la plus-value à la partie variable du capital est, comme on l'a vu, un [rapport] organique. Il exprime en fait le secret de la génération et de la croissance, de l'existence du capital comme capital. Dans le rapport du profit et du capital, cette relation organique est effacée. La plus-value reçoit une forme dans laquelle le secret de son origine n'est

* À ceci faire un appendice. Voir Malthus. etc. | [NdT : Marx pense ici à Thomas Robert Malthus, *Definitions of political economy, preceded by an inquiry into the rules which ought to guide political economists in the definition and use of their terms*, London, 1827.]

plus signalé par aucune trace. En ce que toutes les parties du capital apparaissent uniformément comme fondement de la valeur nouvellement créée, le rapport du capital devient une mystification complète. Dans la plus-value comme telle est exprimé en permanence le rapport du capital au travail qu'il[1] s'approprie. Dans le rapport du capital au profit, le capital ne se rapporte pas au travail mais à lui-même. C'est d'une part un rapport simplement quantitatif d'une somme de valeur ou d'une somme d'argent à elle-même. Si je dis par ex. un capital de 100 th. rapporte un profit de 10 thalers par an, ||1602| je compare alors simplement des thalers avec des thalers. Une fois, le principal, capital, la somme principale, apparaît donnée, l'autre fois, ces 100 th. deviennent somme principale, principal, capital, justement parce qu'ils rapportent une somme supplémentaire, et la somme principale apparaît comme la cause dont cette somme supplémentaire est l'effet. Celle-ci est son fruit naturel. (Voir *Aristote* sur l'*usure*, également ce passage-là chez Sismondi, où il dit que la richesse, comme le travail, rapporte un fruit annuel. Lorsqu'il ajoute, comme le travail et *par le travail*, il est déjà à côté de la plaque)[2].

Dans cette forme est donc aussi effacée la différence entre le capital et ses formes particulières, donc aussi les fonctions de celui-ci où il apparaît déjà avant la production capitaliste. Le capital y devient une chose qui existe autant dans l'Antiquité que de nos jours.

« Le capitaliste s'attend à ce que toutes les parties du capital lui rapportent *profit* égal. » (Malthus[3].) En cela réside d'une part ceci de

---

1 Ce passage pose problème. (Voir la fig. 1 du cahier iconographique). L'édition MEGA² a transcrit l'extrait en question par « *die sie* » et la phrase complète par : „*Im Mehrwerth als solchem ist beständig das Verhältniß des Capitals zur Arbeit,* ***die sie*** *aneignet ausgedrückt*."). Sans doute devrait-on lire à la place : „*Im Mehrwerth als solchem ist beständig das Verhältniß des Capitals zur Arbeit,* ***die es sich*** *aneignet ausgedrückt*."Dans ce manuscrit en effet, Marx raccourcit souvent un *der*, *die* ou *das* en un simple d. Cette variante a l'avantage de ne pas supposer que Marx ait commis une surprenante faute de syntaxe, « capital » étant de genre neutre en allemand.

2 Marx fait référence à la distinction d'Aristote entre l'économique et la chrématistique dans les chapitres 9 et 10 des *Politiques* (Flammarion, Coll. GF, Paris) qu'il analyse plus longuement dans une note de bas de page au chapitre IV du Livre I du *Capital*, Messidor/Éditions sociales, 1983. À propos de Sismondi, le passage se trouve dans les *Nouveaux principes d'économie politique*, Paris, 1827 : « La richesse, comme le travail, et par le travail, donne un fruit annuel… » (p. 82).

3 La citation exacte, tirée des *Principles of political economy*, London, 1836, est : « It will be allowed that the capitalist generally expects an equal profit upon all the parts of the capital which he advances. » (p. 268).

juste que le profit est une forme de la plus-value, lorsque celle-ci est rapportée uniformément à toutes les parties du capital et donc mesurée uniformément à la somme totale du capital. D'autre part, que le capitaliste ne sait rien de l'essence du capital et que la plus-value n'existe dans sa conscience que sous la forme du profit, une forme transformée de la plus-value, où il est fait totalement abstraction [des] rapports sous lesquels elle naît, et par lesquels elle est conditionnée. Durant le procès de production immédiat, certes la nature de la plus-value entre constamment dans la conscience du capitaliste, comme on a vu en effet lors de l'examen de la plus-value, l'avidité de temps de travail d'autrui etc. Mais ceci ne dure qu'un bref moment. En fait lui-même considère le capital comme un automate fonctionnant tout seul qui possède non comme rapport, mais dans son existence matérielle, la propriété de s'accroître lui-même et de rapporter un bénéfice. Les rapports sociaux sous lesquels la valeur, et les choses dans lesquelles elle s'incarne (valeur d'usage)[1], reçoit cette propriété, apparaissent comme des rapports naturels éternels, ou plutôt on conçoit tout au plus que certains rapports (artificiels) freinent cette évolution naturelle et ne peuvent la laisser advenir au plein développement.

La conception du capital comme cet automate fonctionnant tout seul est par ex. à la base du calcul de Price de l'intérêt et de l'intérêt composé[2], qui avait même ravi entièrement William Pitt[3]. (Voir Luther sur l'intérêt qui s'accumule[4].) D'où aussi ces explications idiotes, qu'on trouve chez les économistes. Par ex. il doit y avoir du profit, sinon le capitaliste placerait son capital à intérêt. Il n'aurait pas de raison de le

1 Les éditeurs de l'édition MEGA² introduisent ici un point et font débuter une nouvelle phrase, ce qui rend incompréhensible la syntaxe du passage en question. Dans l'extrait du manuscrit reproduit dans le cahier iconographique (fig. 2), il y a d'abord le mot « *existiert* », puis, de façon très claire, une virgule *et* un point. La virgule seule peut conférer un sens à la phrase qui alors se lirait ainsi : „*Die gesellschaftlichen Verhältnisse, unter denen der Werth [–] und die Dinge, in denen er als seinem Körper (Gebrauchswerth) existiert [–] diese Eigenschaft erhält, erscheinen als ewige Naturverhältnisse […]*".

2 Richard Price, *An appeal to the public, on the subject of the national debt*, 2nd ed., London, 1772.

3 William Pitt, *The Speech of the Right Hon. William Pitt, chancellor of the exchequer, on Friday, the 17th day of February 1792 on proposing the application of an additional sum for the reduction of the public debt, and the repeal of certain duties on malt, on female servants, on carts and waggons, on houses, and on candles*, London, 1792, p. 21-28.

4 Martin Luther, *Aux pasteurs pour qu'ils prêchent contre l'usure. Admonestation*, Wittemberg, 1540.

lancer dans la production, plutôt que de le placer à intérêt, ||975|. (de façon que le capital rapportât des intérêts, si aucun capital n'était lancé dans la production). Ainsi ¦|1603¦ Turgot dit déjà : S'il ne rapportait aucun profit, chacun achèterait alors de la propriété foncière avec son capital. (Voir Turgot. Où donc une certaine façon d'employer le capital est considérée d'elle-même comme féconde en soi[1].)

Mais la plus-value prend nécessairement la forme du *profit* dans la tête bourgeoise – et non seulement ce n'est même pas juste une façon de voir, mais le rapport de la plus-value comme *rapport du profit* domine la production bourgeoise, détermine la répartition des capitaux dans les différentes branches de production, est pour ainsi dire le triangle déterminant dans la libre concurrence. (la concurrence des capitaux entre eux, c.-à-d. le mouvement réel des capitaux dans lequel les lois des capitaux sont seulement réalisées. Ces lois ne sont en fait rien d'autre que les rapports généraux de ce mouvement, son résultat d'une part, sa tendance d'autre part.)

Les rapports sous lesquels une somme de valeur, monnaie, marchandises, les valeurs d'usage particulières dans lesquelles la valeur entre à nouveau dans la production, deviennent du capital, donc aussi le propriétaire de cette somme de valeur capitaliste, sont, sur la base de la production capitaliste à l'intérieur de la société bourgeoise, tellement confondus avec l'existence des capitalistes que par ex. Wakefield a dû d'abord se rendre dans les colonies pour découvrir que ces rapports ne sont pas évidents et que sans ceux-ci, la valeur ne devient pas du capital et le propriétaire de valeur pas un capitaliste. Tellement évident et par cela somme toute incompréhensible, qu'en fait cette découverte de Wakefield a pu en un sens faire date dans l'économie politique moderne[2].

Le procès réel de production du capital est constamment lié à son procès de circulation. Tous les deux sont des moments du procès de production lui-même, tout comme le procès de production apparaît de son côté comme un moment du procès de circulation. Tous les deux se chevauchent constamment, s'interpénètrent, et par cela, dénaturent

1 Anne Robert Jacques Turgot, *Réflexions sur la formation et la distribution des richesses*, in Œuvres, t. 1, Paris, 1844, p. 39 et 57. Une remarque similaire se trouve dans les *Théories sur la plus-value*, tome I, p. 35, à propos du système des physiocrates.

2 Tout le dernier chapitre du Livre I du *Capital* est consacré à la théorie de la colonisation de Wakefield.

constamment leurs signes distinctifs caractéristiques. Mais dans le procès de circulation, d'une part la plus-value prend des déterminations nouvelles, d'autre part le capital passe par des transformations, et enfin sort pour ainsi dire de sa vie organique pour des conditions de vie étrangères, pour des conditions où, non pas capital et travail, mais d'une part capital et capital, d'autre part aussi les individus se font face de nouveau dans les rapports de circulation simple, de propriétaires de marchandises, d'acheteurs et de vendeurs – temps de circulation et temps de travail s'entrecroisent ainsi sur cette voie et paraissent donc déterminer uniformément la plus-value – la forme initiale dans laquelle se font face capital et travail salarié disparaît pour ainsi dire et il reproduit des relations qui en sont apparemment indépendantes, la plus-value elle-même ||1604| n'apparaît plus comme produit de l'appropriation de temps de travail mais comme excédent du prix de vente des marchandises au-dessus de leur valeur, avant tout aussi comme argent – de telle sorte que le souvenir de la nature originelle de la plus-value disparaît complètement, ou encore que cette nature originelle n'entre jamais clairement dans la conscience, mais apparaît au mieux comme un moment également légitime à côté du mouvement provenant de la circulation, indépendant de celle-ci, donc qui appartient au capital indépendamment de son rapport au travail. Cependant ces phénomènes de la circulation sont eux-mêmes directement utilisés par d'autres économistes (comme Ramsay[1], Malthus, Senior[2], Torrens[3], etc.) comme des preuves que le capital est dans sa forme chosifiée indépendant du rapport social de production par lequel il est capital, une source autonome de la plus-value à côté du travail et indépendante du travail. Or, comme on l'a déjà vu lors de l'examen du processus de production

1 George Ramsey, *An essay on the distribution of wealth*, London, 1836, p. 23-24 et 183-184. Marx traite plus longuement des catégories de capital fixe et capital circulant chez Ramsey dans le cahier II des *Manuscrits de 1861-1863 (Cahiers I à V)*, Éditions sociales, Paris, 1979 ; et surtout dans le chapitre XXII des *Théories sur la plus-value*, Éditions sociales, Paris, 1974-1976.

2 Nassau William Senior, *Letters on the factory act, as it affects the Cotton Manufacture*, London, 1837, p. 11-17. On trouve dans le cahier III des *Manuscrits de 1861-1863* un examen plus détaillé de ce qui constituera la troisième sous-section du chapitre VII du Livre I du *Capital* : La « dernière heure » de Senior.

3 Robert Torrens, *An essay on the production of wealth*, London, 1821, p. 344-349. Marx livre une critique générale de la conception du profit exposée dans cet ouvrage au chapitre XX des *Théories sur la plus-value*.

du capital[1], il appartenait à la nature de ce rapport que les forces productives sociales du travail apparaissent comme forces productives transposées dans le capital, que l'autonomisation et la personnification du travail passé et de la valeur qui existe en réalité dans la figure du capitaliste, la domination du travail passé sur le [travail] vivant, qui constitue l'essence du capital, tandis que la transformation du travailleur en simple capacité objective de travail, marchandise, la fécondité du capital, pour autant qu'il existe comme objet, n'apparaît pas comme effet du rapport social de production, mais plutôt à l'inverse ce dernier comme effet de la relation matérielle entre ces objets-là et le travail en tant que moments particuliers ||976| du procès de production. Dans le rapport de capital – même lorsqu'il est analysé indépendamment de son procès de circulation, la mystification, le monde à l'envers, l'inversion du subjectif et de l'objectif, comme cela apparaît déjà dans l'argent, est essentiellement caractéristique. Conformément au rapport inversé surgit déjà nécessairement une représentation inversée correspondante dans le procès de production proprement dit, une conscience transposée, qui est achevée par les transformations et modifications du procès de circulation proprement dit. Mais le capitaliste en tant que capitaliste n'est rien d'autre que ce mouvement du capital lui-même. Ce qu'il est dans la réalité, il l'est aussi dans la conscience. Comme en lui s'exprime le côté positif dominant du rapport, il n'est à l'aise justement que dans ces contradictions, au lieu qu'elles le gêneraient, alors que le travailleur salarié, qui est prisonnier du même point de vue inversé, mais à partir d'un autre extrême, en tant que partie opprimée, est conduit par la pratique à la résistance contre la totalité du rapport, donc aussi ses représentations, concepts et point de vue correspondants.

À cela s'ajoute que dans le procès réel de circulation il ne s'opère pas seulement les ||1605| transformations que nous avons examinées (et qui ont même conduit les meilleurs économistes à concevoir les représentations des capitalistes d'une manière seulement un peu plus doctrinale,) mais qu'elles coïncident avec la concurrence réelle, achat et vente au-dessus et au-dessous de la valeur, donc le profit pour le capitaliste, comme c'est en fait le cas pour chacun d'entre eux, n'apparaît pas comme plus-value, comme dépendant du degré d'exploitation du travail, mais de la

1 Marx se réfère ici à la section I « Le procès de production du capital » du chapitre « Le capital en général », du cahier I des manuscrits de 1861-1863.

duperie mutuelle, conception que n'ont pas sanctionnée seulement les plus anciens, mais même les économistes plus récents (Par ex. *Torrens*[1]. Voir aussi Senior sur la monnaie etc. et salaire[2]).

En fait, la seule chose qui intéresse pratiquement le capital et ce qui règle le mouvement réel du capital, la concurrence, est le *profit* et non la *plus-value*, c.-à-d. le rapport de la plus-value à la somme totale du capital avancé et non le rapport de celui-ci au capital dépensé dans l'achat de la puissance de travail. Ceci nous amène (et là est la véritable transition) à l'examen des *coûts de production* et leur rapport au *procès de vente* du produit.

Auparavant certaines choses encore à noter.

Premièrement : combien, du point de vue de la société, où règne la production capitaliste, le capital apparaît comme SELFACTOR – la valeur comme possédant en soi la propriété de s'accroître à la suite d'on ne sait quelles *qualitates occultae*, apparaît de manière frappante dans le capital monétaire porteur d'intérêt, et prêté à intérêt. Une somme de valeur est vendue ici comme étant *en soi* capital ; c.-à-d. que le capital lui-même apparaît comme marchandise. Une certaine somme de valeurs ou assignation sur de la valeur est vendue comme grandeur s'auto-conservant et s'auto-accumulant. Que ce n'est pas l'argent lui-même mais les marchandises, dans lesquelles il peut se convertir, ne change rien à l'affaire. Car en tant que valeur qui se conserve et qui s'accumule les marchandises ne sont considérées et vendues que *qua* simple valeur d'échange, c.-à-d. *qua* argent. Cette propriété d'être capital est vendue comme immanente à la somme de valeur. Elle retourne donc à son propriétaire avec un profit.

Deuxièmement : Il n'est pas besoin ici de discuter sur le fait que lorsqu'une marchandise est vendue au-dessus ou au-dessous de sa valeur, il n'y a lieu qu'une autre répartition de la plus-value entre différents capitalistes, entre acheteurs et vendeurs. Cette répartition différente, ou la proportion modifiée dans laquelle plusieurs personnes se partagent la plus-value, ne change absolument rien, ni à sa grandeur ni à sa nature.

Troisièmement. Le rapport de concurrence, pour autant qu'il a été considéré ici comme *illustration* (non pas comme appartenant au

1 Voir note précédente.

2 William Nassau Senior, *Three lectures on the value of money*, London, 1840 et *Three lectures on the rate of wages*, London, 1830.

développement lui-même), implique en réalité que la plus-value que fait le capitaliste individuel n'est pas ce qui est essentiel[1]. ||977| Puisqu'un profit moyen se forme ; c.-à-d. ¦|1606¦ mesure générale et lois d'après lesquelles les capitalistes calculent entre eux la *valeur totale* de leur classe (Voir sur ceci également *Jones*[2]). À cause de cela, le prix réel des marchandises – excepté les oscillations du prix de marché – est fondamentalement modifié et différent de la valeur des marchandises. Par conséquent aucun capitaliste individuel ne peut dire, et aucun ne sait, dans quelle mesure la plus-value produite par lui-même entre ou n'entre pas dans le profit qu'il réalise, dans quelle mesure une partie de la plus-value produite par la classe des capitalistes entre dans le prix de sa marchandise. Ce point, tout comme en général le mode renversé dans lequel les lois du capital s'exposent à l'intérieur de la concurrence, bien le faire comprendre lors de l'examen des coûts de production. La perception, telle qu'elle naît de la concurrence en tant que rapport dominant le capitaliste (puisque ce sont en fait les lois mêmes du capital qui lui apparaissent dans la concurrence comme contrainte extérieure, que son capital fait subir aux autres capitaux et que d'autres capitaux font subir à son capital), l'aliène totalement de la perception de l'essence interne des rapports dans lesquels il traînaille et dont il n'est que le simple agent intéressé ou fonctionnaire.

Quatrièmement. La confusion ou le manque de distinction entre plus-value et profit source des plus grandes BLUNDERS IN POLITICAL ECONOMY, même lorsqu'il ne s'agit d'en faire qu'un exposé exact. Bien sûr les économistes importants, comme par ex. Ricardo, ne confondent pas complètement les deux, quoi qu'ils ne saisissent pas consciemment la différence. Mais donc d'une part la loi réelle leur apparaît comme une abstraction du mouvement réel, qui donc aussi les contredit partout dans le détail. D'autre part, ils veulent expliquer par force des phénomènes à partir de la nature de la valeur ou plus-value qui ne

1 Dans une lettre à Engels, datée du 2 avril 1858, Marx détaille le plan du premier des six livres projetés sur l'économie politique, où l'examen de la concurrence entre dans la section b : « La *concurrence* ou action réciproque des nombreux capitaux ». Cet aspect de la production capitaliste sera finalement traité en partie dans les trois premières sections du Livre III du *Capital*.

2 Richard Jones, *Text-book of lectures on the political economy of nations*, Hertford, 1852, p. 58 et suivantes. Pour une critique détaillée de l'ouvrage, voir la troisième section du chapitre XXIV des *Théories sur la plus-value*.

proviennent que de la plus-value sous la forme du profit. Donc des lois fausses. Là où il développe la nature générale du capital, Ricardo fait abstraction de la concurrence. D'autre part dès la détermination de la valeur il fait entrer d'emblée capital fixe etc. comme moments déterminants, par quoi il abolit sa prétendue loi ou la réduit à une simple apparence, comme le montre justement Malthus[1]. D'autre part chez ses disciples comme Mill et McCulloch la tentative insensée de transformer par ex. le temps de circulation en temps de travail, et finalement d'appeler *travail* non seulement la fonction des bêtes, mais aussi celle des choses inanimées, chacun de leur mouvement naturel. Say aussi à cet égard. Toutefois cette critique appartient à la section finale de ce chapitre[2].

||1607| 2) *[LE PROFIT EXPRIME TOUJOURS TROP FAIBLEMENT LA PLUS-VALUE]*

De la différence de forme caractéristique entre plus-value et profit, il résulte que le profit exprime toujours *une proportion plus faible que celle de la plus-value réelle*, donc que le taux de profit représente le rapport dans lequel le capital s'approprie le travail d'autrui toujours comme plus faible qu'il n'est en réalité. C'est le moindre des mérites de la compréhension de cette loi (tautologique), qu'elle bouleverse toutes les fausses statistiques. Elle est essentielle pour comprendre des phénomènes qui autrement demeurent incompréhensibles, et marchent à côté de la théorie comme des morceaux indigestes de réalité.

---

1 Marx analyse la conception ricardienne de la valeur dans la section A du chapitre X des *Théories sur la plus-value*. Au chapitre XIII, sections 4 à 8, il examine les enjeux de la polémique entre Malthus et Ricardo sur la valeur.

2 Marx prévoyait en effet de diviser ce troisième chapitre « Capital et profit » en douze sections, dont la onzième devait s'intituler « L'économie vulgaire ». Voir l'introduction à cette édition. Marx n'a jamais rédigé cette section mais il analyse les fondements théoriques de ce courant apologétique au cahier XV des manuscrits de 1861-1863, en relation avec l'étude sur les revenus et leurs sources. Les liens qui les unissent découlent de la nature même de l'économie vulgaire qui consiste à rapporter les différentes catégories de revenus entre lesquelles se répartit le produit brut à leurs facteurs de production respectifs comme si ces revenus étaient leur produit naturel.

Il est évident que la grandeur *a*, lorsqu'elle est mesurée à $b + c + a$, exprime un plus petit rapport que lorsqu'elle est mesurée à $c + a$, ou qu'une grandeur exprime une plus grande ou plus petite partie d'une tierce grandeur, selon que celle-ci est elle-même plus grande ou plus petite. Le capital total est donc toujours plus grand que la partie de celui-ci qui est échangée contre salaire.|

|978| 3) *[LE RAPPORT EST MODIFIÉ NUMÉRIQUEMENT ET FORMELLEMENT]*

Donc premièrement le *profit* formellement un autre rapport ; deuxièmement numériquement différent. Une forme transformée de la plus-value dans laquelle elle modifie premièrement son rapport numérique, deuxièmement sa détermination conceptuelle.

4) *[LA MÊME PLUS-VALUE PEUT S'EXPRIMER DANS DES TAUX DE PROFIT TRÈS DIFFÉRENTS ; LE MÊME TAUX DE PROFIT EXPRIMER UNE PLUS-VALUE TRÈS DIFFÉRENTE]*

Si donc la plus-value se transforme en profit, c.-à-d., considérée numériquement, [si] la plus-value est calculée par rapport à la somme totale du capital avancé, alors de cette représentation différente suivent encore les propositions suivantes :

Le *même* profit peut exprimer différents taux de plus-value. Prenons par ex. un profit de 10 pour cent. Si le capital est de 600, 500 le capital constant, 100 le variable, 60 th. de plus-value font alors 60 p. c., en même temps 10 p. c. sur un capital de 600. Si le capital de 600 consiste en ||1608| 400 th. de capital constant et 200 thalers de variable, 60 sur 200 th. font alors 30 p. c. de plus-value. Le profit est toujours de 10 p. c. Finalement, si le capital de 600 consiste en 550 de constant et

50 th. de capital variable, 60 sur 50 font alors 120 p. c. de plus-value, (50 : 60 = 100 : 120), mais [le profit] toujours de 10 p./c.

5) *[RAPPORT ENTRE PLUS-VALUE ET PROFIT = RAPPORT DU CAPITAL VARIABLE AU CAPITAL TOTAL]*

Puisque le profit n'est rien d'autre que le rapport de la plus-value à la somme totale du capital avancé, le taux de profit, ou sa grandeur proportionnelle dépend manifestement de deux circonstances, premièrement le *montant total* du capital avancé, deuxièmement le rapport de la partie variable du capital avancé à sa partie constante. Ceci lorsque la plus-value est supposée donnée. Sinon elle dépend, 1) du rapport de la plus-value à la partie variable du capital ; deuxièmement du rapport de la partie variable à la quantité totale de capital, ou aussi, ce qui revient au même, de son rapport à la partie constante du capital. 50 est par ex. ½ de 100, mais c'est $\frac{1}{2 \cdot 6} = \frac{1}{12}$ de 600. Si 50 = Pl (plus-value), 100 = V, le capital variable, $^{50}/_{100}$ est alors le taux de plus-value = ½ ou 50 p. c. = $\frac{Pl}{V}$. Si 600 est le capital total = C (500) + V, $^{50}/_{600} = {}^{1}/_{12} = 8\frac{1}{3}$ p. c. est alors le profit = $\frac{Pl}{V+C} \cdot \frac{Pl}{V} : \frac{Pl}{V+C} = V + C : V$, ou aussi $\frac{Pl}{V+C}$ (le taux de profit) : $\frac{Pl}{V}$ (sur le taux de plus-value) = V (le capital variable) : V + C sur le capital total. Donc $\frac{Pl}{V+C} : \frac{Pl}{V} = V : V + C$.

Le profit se rapporte à la plus-value comme le capital variable se rapporte au capital total[1], (nous n'avons pas besoin ici des catégories de capital fixe et circulant, puisque le capital variable est capital circulant, mais [le capital circulant] aussi bien une partie du capital constant, cette opposition n'a donc pas sa place ici.) et cela dépend manifestement de la proportion dans laquelle le capital constant et variable constituent des éléments du capital total, puisque V = C – *c* et *c* = C – *v*. Si *c* = 0[2], le capital variable aurait alors atteint son maximum ; c.-à-d. la somme totale du capital avancé serait du capital variable, c.-à-d. dépensé directement

1 Marx semble inverser le rapport entre les catégories. Il serait plus exact d'écrire : Le profit se rapporte à la plus-value, comme le capital total se rapporte au capital variable.

2 L'édition MEGA² donne « *Wäre C = 0* ». Voir la fig. 3 du cahier iconographique. Il s'agit visiblement d'une erreur de transcription. Marx écrit « *Wäre c = 0* ». En effet, le raisonnement veut que c'est non C (capital total) mais *c* (capital constant) qui est ici supposé égal à 0.

en salaire. Dans ce cas le profit serait = $\frac{pl}{c+v} = \frac{pl}{v}$, c.-à-d. ||979| égal à la plus-value. Cela serait l'expression de son maximum. Il diminue dans la même mesure qu'augmente *c* et donc [dans la même mesure que] la somme totale du capital avancé *c* + *v* ou C diffère de *v* ou du capital variable. Si on considère ||1609| l'expression $\frac{pl}{c+v}$, sa grandeur est alors manifestement en proportion directe de la grandeur absolue de *pl*, qui toutefois est conditionnée par le rapport $\frac{pl}{v}$; en rapport inverse de la grandeur de *v* + *c*, c.-à-d. de la somme du capital avancé. Chez Cherbuliez (voir cahier) la détermination du profit serait exacte s'il ne confondait pas produit et valeur du produit, valeur d'usage et valeur d'échange des marchandises[1].

6) *COÛTS DE PRODUCTION*

a) Nous avons vu : la forme générale du capital est A-M-A', c.-à-d. que de l'argent, une somme de valeur, est mise en circulation, pour en retirer une somme de valeur plus grande. Le procès qui produit cette somme de valeur plus grande est la production capitaliste, le procès qui la réalise, le procès de circulation du capital.

Le capitaliste ne produit pas les marchandises pour elles-mêmes, pas non plus pour leur valeur d'usage ou leur consommation. Le produit dont il s'agit en réalité pour le capital, n'est pas le produit matériel, mais le bénéfice, l'*excédent de la valeur du produit sur la valeur du capital avancé*, qui entre dans la production des marchandises. S'il transforme 1000 *l.* en machine, coton et salaire, cela ne se produit pas par goût du twist qu'il produit, mais parce que machine, coton et salaire, après leur transformation en twist, représentent maintenant 1200 *l.* au lieu des 1000 £. d'origine. Le thésauriseur comme tel convertit des marchandises d'une valeur déterminée, par ex. le twist de 1000 *l.* de la forme de valeur en forme d'argent, afin de la retirer ensuite de la circulation

1 Antoine Cherbuliez, *Riche ou pauvre. Exposition succincte des causes et des effets de la distribution actuelle des richesses sociales*, Livre I, Paris, Genève, 1840, p. 113-119. Marx se réfère à un cahier non retrouvé, rédigé entre 1844 et 1847 et dans lequel se trouvent des extraits du livre de Cherbuliez. Il examine en détail les opinions de Cherbuliez sur ces questions dans le chapitre XXIII des *Théories sur la plus-value*.

et de posséder la valeur d'échange de ces marchandises dans la forme autonome de l'argent, indépendante de la marchandise elle-même. Le capitaliste ne partage pas la superstition du thésauriseur. Les formes dans lesquelles apparaît la valeur d'échange, marchandise ou argent, lui sont indifférentes, des formes évanouissantes, parce que pour lui toute richesse réelle n'est en fait qu'une incarnation différente de la valeur d'échange. Il convertit d'abord l'argent en marchandise – marchandise d'une valeur d'échange plus grande que l'argent avancé, puisqu'à l'intérieur du procès de production capitaliste, davantage de temps de travail est matérialisé dans les marchandises que celui qui était initialement contenu dans leurs facteurs de production, et qui est notamment réalisé par une appropriation non payée de temps de travail d'autrui – et reconvertit cette marchandise en argent dans le procès de circulation, mais à présent dans une somme d'argent plus grande que celle avec laquelle démarrait le procès, et une partie de l'excédent sur son montant initial lui sert de revenu qu'il consomme, une partie est reconvertie en capital pour ||1610| recommencer le même cycle. Chaque partie du capital, qu'il la convertisse en variable ou en constant, en fixe ou en circulant, le capitaliste doit d'une part uniformément la retirer de sa consommation privée et la consommer industriellement, d'autre part, dès qu'elle acquiert la forme du produit, la livrer aux chances et risques de la circulation. Le capitaliste avance uniformément le capital total – sans considération pour la différence qualitative de celui-ci dans la production de la plus-value, afin non seulement de reproduire le capital avancé, mais de produire un excédent de valeur sur celui-ci. Il ne peut exploiter que du travail, c.-à-d. transformer la valeur du capital variable qu'il avance en une valeur plus grande par l'échange avec le travail vivant, en ceci qu'il avance en même temps les conditions de réalisation, les conditions de production de ce travail – matière première et machinerie –, convertit une somme de valeur possédée par lui en cette forme de conditions de production, comme de toute façon il n'est qu'un capitaliste, ne peut qu'entreprendre le procès d'exploitation du travail parce qu'en tant que propriétaire des conditions de production, il fait face au travailleur en tant que simple propriétaire de la capacité de travail. Ça lui est totalement indifférent de considérer qu'il avance le capital constant pour se faire du bénéfice sur le variable, ou [qu'il] avance le variable ||980| pour se faire du bénéfice sur le constant, qu'il

débourse de l'argent en salaire, afin de donner une plus grande valeur à la machinerie et la matière première, ou qu'il avance de l'argent en machinerie ou matière première afin de pouvoir exploiter le travail. Même si le bénéfice qu'il fait, la plus-value de la marchandise qu'il réalise dans le procès de circulation, ne consiste qu'en l'excédent du travail non payé approprié par lui sur le travail payé par lui – même si sa marchandise n'a de la plus-value que parce que maintenant une portion de temps de travail non payée est contenue en elle, qu'il vend même s'il ne l'a pas payée – la grandeur de son bénéfice ne dépend nullement que de la plus-value, mais du rapport de la plus-value à la somme totale du capital avancé. Si le capital avancé était de 1000, et que la valeur de la marchandise dans laquelle il est transformé est de 1200, le bénéfice n'est alors que de 200 comparé aux 1000, 200 : 1000 = 20 p. c. La partie du capital qui était déboursée en machinerie et matériau de travail est aussi bien avancée par le capitaliste que celle déboursée en salaire, et même si seule la dernière partie crée la plus-value, elle ne la crée que sous la condition que les autres parties, c.-à-d. les conditions de production du travail, soient avancées, et toutes [ces parties] entrent uniformément dans le produit. Parce que le capitaliste ne peut exploiter le travail que par l'avance du capital constant, puisqu'il ne peut valoriser le capital constant que par l'avance du variable, pour lui ceux-ci reviennent tous au même dans sa vision, et ceci d'autant plus que son bénéfice réel est ||1611| déterminé par le rapport de la plus-value non pas au capital variable, mais au capital total, et donc pas du tout par la plus-value, mais par le profit qui, comme on vient de le voir, peut rester identique et malgré tout exprimer différents taux de plus-value.

Nous retournons donc maintenant au point de départ dont nous étions partis lors de l'examen de la forme générale du capital. Le bénéfice représente l'excédent de la valeur d'échange créée dans le procès de production, réalisée dans le procès de circulation, sur la somme d'argent ou la valeur d'échange initialement convertie par le capitaliste en capital. Premièrement, le véritable taux auquel le capitaliste gagne, donc auquel le capital s'accroît et s'accumule, est dépendant de ce rapport. Deuxièmement, donc aussi la concurrence des capitaux. Troisièmement, avec ça tout souvenir de la véritable origine de ce bénéfice disparaît, ainsi que la différence qualitative des différents éléments, ou de l'entrée de ces éléments dans le procès de production capitaliste.

Le profit est donc = à l'excédent de valeur du produit ou plutôt de la somme d'argent réalisée pour celui-ci dans la circulation (donc dans le procès capitaliste cet excédent durant un certain temps de rotation) *sur* la valeur du capital, qui entrait dans la formation du produit. Ce faisant le capital total apparaît comme *moyen de production* pour ce bénéfice et comme ces moyens de production sont des valeurs qui sont ici en partie destinées au procès de production industrielle, en partie à la circulation, afin de créer cet excédent ou bénéfice, la somme totale du capital avancé apparaît comme *coûts de production de la marchandise*, en fait coûts de production du bénéfice ou profit qui est fait au moyen de la marchandise.

Le coût de production est tout, tous les éléments du produit que le capitaliste a *payés*. S'il vend la marchandise à 1200 *l.* et si la plus-value est de 200, il a alors *payé* 1000 *l.*, il l'a achetée et convertie de la forme d'argent, de valeur d'échange dans laquelle il la possédait à l'origine, en la forme de marchandise ; c.-à-d. du point de vue de la valeur d'échange en une forme inférieure. S'il ne vendait pas la marchandise qu'il n'a pas produite pour sa valeur d'usage, les 1000 *l.* avancés seraient alors perdues. Dans tous les cas elles sont des *coûts* et doivent être remplacées par la vente pour qu'à chaque fois le capital se retrouve à nouveau dans son état initial, se conserve tout simplement. ||981| Les 1000 *l.* ou plutôt leur avance, puisqu'elles doivent être remplacées, sont le *prix* – donc les *coûts*, que le capitaliste paie pour acheter les 1200 *l.*

Il s'ensuit que, du point de vue du capitaliste individuel, les *coûts de production de la marchandise* et leurs *coûts de production réels* sont deux choses différentes. ||1612|

Les coûts de production contenus dans la marchandise elle-même sont égaux au temps de travail que cela coûte pour la fabriquer. Ou encore ses coûts de production sont égaux à sa valeur. Le travail matérialisé en elle inclut aussi bien le travail pour la production de la matière première entrée en elle que le travail du capital fixe employé sur elle, enfin le travail employé pour sa fabrication, travail nécessaire et surtravail, travail payé et non payé.

Les coûts de production du point de vue du capitaliste ne consistent qu'en l'argent qu'il a avancé – ou qu'en la partie des coûts de production de la marchandise qu'il a payée. Le surtravail, qui est contenu dans la marchandise, le capitaliste ne l'a pas payé. C'est précisément le

non-paiement de celui-ci qui constitue son bénéfice. Ce surtravail ne coûte rien au capitaliste, même si naturellement il coûte au travailleur autant que le travail payé du travail et entre tout autant dans la marchandise comme élément constitutif de valeur.

Il s'ensuit que la plus-value, donc aussi le *profit*, pour autant qu'il n'est qu'une autre forme de la plus-value, même s'il entre dans les coûts de production de la marchandise, n'entre pas dans les coûts de production du capitaliste qui vend la marchandise. Son profit vient précisément de ce qu'*il a quelque chose à vendre qu'il n'a pas payé.* Le *profit* consiste pour lui précisément dans l'*excédent de la valeur* (prix) *de la marchandise sur ses coûts de production*, ce qui en d'autres mots ne signifie rien d'autre que l'excédent de la somme totale du temps de travail contenu dans la marchandise sur le temps de travail payé par lui contenu en elle.

Ceci résout la *controverse*, si le profit entre ou non dans les coûts de production. (Voir dans ce qui est à mieux exposer plus tard. Say, Jones, en particulier Torrens etc.[1])

b) Au sens plus profond de la question (voir l'absurdité de Say, Storch etc.[2]) si le profit entre dans les coûts de production, c.-à-d. [s'il] est indispensable à la production capitaliste. Cela se réduit à ce que la plus-value, donc aussi le profit, [n'est] pas du tout une forme de revenu, mais un rapport de production pour le capital (pour l'accumulation etc.), [à ce qu']est démontrée ici en général la platitude de la distinction abstraite entre rapport de production et rapport de distribution. D'une manière générale, la question peut uniquement être posée dès lors que l'essence du capital, donc aussi de la production capitaliste, n'est pas comprise. Déjà dans l'intérêt, le profit entre comme élément dans les coûts de production.

c) De la loi selon laquelle les *coûts de production du capital* [sont] plus faibles que la *valeur* des marchandises produites par lui – (et justement *l'excédent de valeur* de la marchandise *sur la valeur* des coûts de production contenus en elle, ou l'excédent du travail contenu en elle sur le travail payé ||1613| contenu en elle constitue le profit) – il résulte que des

1 Jean-Baptiste Say, *Traité d'économie politique*, 4e éd., tome II, Paris, 1819, p. 491 et 507-508. Robert Torrens, *An essay on the production of wealth*, London, 1821, p. 51-53 et 349. Marx commente les idées de Torrens sur la question dans le chapitre XX des *Théories sur la plus-value*.

2 Henri Storch, *Cours d'économie politique*, tome II, Saint-Pétersbourg, 1815, p. 259-260.

marchandises peuvent être vendues avec *profit au-dessous* de leur valeur. Aussi longtemps qu'un excédent quelconque sur les coûts de production est réalisé, un profit est toujours réalisé. La marchandise est vendue avec profit aussi longtemps qu'elle est vendue *au-dessus* de la valeur de ses coûts de production, sans pour autant que toute la différence entre la valeur des coûts de production et la valeur de la marchandise soit payée par l'acheteur. Supposons qu'un livre de twist ait la valeur d'1 sh., dont ⅘ sont des coûts de production. ⅕ de travail non payé, donc l'élément qui constitue la plus-value. Si maintenant[1] la l. de twist est vendue à 1 shilling, elle est alors vendue à sa *valeur*, et le profit réalisé en elle est de ⅕ sh. = ¹²⁄₅ p. = 2⅖ d[2]. Si la livre était vendue à ⅘ sh. ou $\frac{4 \cdot 12}{5}$ d. = ⁴⁸⁄₅ d. = 9⅗ d., elle serait alors vendue ⅕ *au-dessous* de sa valeur, et aucun profit ne serait réalisé. Mais si elle est vendue au-dessus de 9⅗ d. disons à 10 d., elle ||982| est alors vendue avec un profit de ⅖ d. bien que toujours 2 d. ou ²⁰⁄₁₀ d. *au-dessous* de sa valeur. Le profit est là, dès qu'elle est vendue *au-dessus* de ses coûts de production ; même si elle est vendue *au-dessous* de sa valeur. Si elle est vendue à sa valeur, toute la plus-value est alors réalisée pour le capitaliste, c.-à-d. tout l'excédent du travail non payé contenu dans la marchandise sur le travail payé contenu dans la marchandise. Pour la hausse ou la baisse du profit est donc donnée[3] toute la marge, qui est déterminée par la plus-value, c.-à-d. [par] la valeur de la marchandise – [par] la valeur de ses coûts de production – déterminée par la différence entre la valeur de la marchandise et la valeur de ses coûts de production, entre la somme totale de travail contenu en elle et le travail payé contenu en elle.

---

1 Voir la fig. 4 du cahier iconographique. L'édition MEGA² transcrit ce mot par un « *nur* », alors qu'il s'agit manifestement d'un « *nun* » : « *Wird das lb. Twist nun zu 1 sh. Verkauft […]* »

2 Sh. (shilling) = s. (*solidus*) ; p. (pluriel : pence, singulier : penny) = d. (*denarius*). Avant la décimalisation, une livre sterling équivalait à 20 shillings et 240 pence ; un shilling équivalait donc à 12 pence.

3 Voir la fig. 5 du cahier iconographique. La phrase allemande s'énonce : « *Es ist also für das Steigen oder Fallen des Profits der ganze Spielraum gegeben, der bestimmt ist durch den Mehrwerth, d.h. den Werth der Waare – den Werth ihrer Productionskosten – bestimmt ist durch die Differenz zwischen dem Werth der Waare und dem Werth ihrer Productionskosten, zwischen der in ihr enthaltenen Gesamtsumme von Arbeit und der in ihr enthaltenen bezahlten Arbeit.* » Dans cette phrase, Marx a placé un tiret entre « *Fallen des Profits* » et « *der ganze Spielraum* », reproduit dans l'édition MEGA². Toutefois, il s'agit sans doute d'une erreur syntaxique de Marx, la seule façon de donner un sens à cette phrase étant d'abandonner le tiret.

Si le capitaliste vend la marchandise avec profit, mais au-dessous de sa valeur, une partie de la plus-value est alors appropriée par l'acheteur à la place du vendeur. Cette répartition différente de la plus-value entre différentes personnes ne changerait bien sûr rien à sa nature, tout comme il est aussi totalement indifférent au travailleur (sauf s'il était par hasard lui-même l'acheteur de la marchandise), que le capitaliste qui l'exploite directement, ou la classe des capitalistes etc., s'approprie son surtravail non payé.

Cette loi, à savoir que le capitaliste peut vendre la marchandise *avec profit*, quoique *au-dessous* de sa valeur, est très importante pour l'explication de certains phénomènes de la concurrence.

Mais surtout un phénomène majeur, sur lequel nous reviendrons plus tard en détail, ne serait pas du tout explicable, à savoir *un taux général de profit* ou la façon dont les capitaux déterminent ensemble la plus-value totale produite par le capital. Un tel taux général de profit [est] possible seulement parce que certaines marchandises sont vendues au-dessus, d'autres au-dessous de leur valeur ou parce que la plus-value que réalise le capital individuel ¦|1614|¦ ne dépend pas de la plus-value qu'il produit lui-même, mais de la plus-value moyenne que produit toute la classe capitaliste.

d) Si donc la *plus-value* est donnée, absolument ou relativement – c.-à-d. d'une part la limite d'une journée de travail normale, au-delà de laquelle le temps de travail ne peut être prolongé, d'autre part la force productive du travail, de telle sorte que le minimum de temps de travail nécessaire ne peut être davantage raccourci, le profit ne peut alors être augmenté que pour autant qu'il est possible de diminuer la *valeur* du capital constant exigé pour la production de la marchandise. Pour autant que le capital constant entre dans la production de la marchandise, est exigé pour la production de celle-ci, ce n'est pas son prix (sa valeur d'échange) mais seule sa valeur d'usage qui entre en considération. Combien de travail par ex. le lin peut aspirer dans la filature dépend non pas de sa *valeur* mais de sa *quantité*, étant donné le degré de la production, c.-à-d. le degré déterminé du développement technologique ; tout comme l'assistance qu'une machine fournit par ex. à 100 travailleurs, ne dépend pas de sa *valeur*, *prix*, mais de sa valeur d'usage, de sa destination en tant que machine. Une mauvaise machine peut être chère à un certain degré de développement technologique, et

une excellente machine peut être bon marché à un degré plus élevé du développement technologique. Ce n'est que lorsque le coton fut passé, grâce à la découverte du Cotton Gin (1793), d'une étoffe chère à une étoffe bon marché {en ce qu'immédiatement après la découverte de cette charcuteuse une vieille négresse pouvait séparer 50 livres de fils de coton de semence de coton, alors qu'avant il fallait le travail d'une journée d'un nègre pour accomplir ce procès pour une seule livre de coton}, que l'industrie cotonnière a pu se développer en Angleterre.

La valeur du capital constant exigé pour un degré technologique déterminé ne peut qu'être réduite, donc le *profit*, $\frac{pl}{c+v}$ qu'être augmenté, cependant que la plus-value reste identique, soit[1] si la *valeur* du capital fixe employé et du capital circulant baisse directement, c.-à-d. si tous les deux deviennent le produit de moins de temps de travail, donc de la force productive accrue, des branches de travail dont ils sont le produit direct. Dans ce cas le profit s'élève dans une branche de travail, parce que la productivité du travail (donc jusqu'à un certain degré aussi le surtravail) s'est accrue dans les autres branches de travail qui lui fournissent les conditions ||983| de production. Donc aussi dans ce cas le profit ainsi obtenu (ou bien hausse du profit ou bien, ce qui [est] la même chose, diminution de la différence entre profit et plus-value) ou la productivité plus élevée du capital (puisque le profit est le produit propre du capital), est la conséquence de la croissance dans la productivité ||1615| du travail, accrue et appropriée par le capital. Seulement pas directement ni indirectement. Ainsi l'augmentation du profit qu'un capitaliste obtient parce que coton et fileuse deviennent meilleur marché, n'est certes pas le résultat de la productivité augmentée dans la filature, mais bien de la productivité augmentée dans la fabrication des machines et la culture du lin. (ou culture du coton etc.)

Cela avantage doublement, hausse doublement la productivité du capital. Pour matérialiser un quantum donné de travail, donc s'approprier un quantum donné de surtravail, il faut [désormais] un moindre débours

1 La phrase allemande contient une erreur syntaxique qui disparaît en français : « *Der Werth des auf einer bestimmten technologischen Stufe erheischten constanten Capitals kann nur vermindert, also der profit,* $\frac{m}{c+v}$ *nur vermehrt werden, während der Mehrwerth derselbe bleibt, entweder, wenn der Werth des angewandten Capital fixe und Capital circulant direkt fällt, d. h. beide das Product werden von weniger Arbeitszeit, also der vermehrten Productivkraft der Arbeitszweige, deren direkte Produkte sie sind.* » En allemand *entweder* exige d'être suivi de *oder* : « *entweder… oder…* » (« soit…, soit… »).

dans les conditions de travail, dans la partie constante du capital, dont la valeur réapparaît seulement dans le produit mais n'est pas augmentée. Donc les coûts de production qu'elle exige aujourd'hui pour s'approprier un certain quantum de surtravail ont baissé. Cela s'exprime par ceci que le rapport de la partie variable du capital à la partie constante de celui-ci, donc au capital total, croît. Par conséquent le profit croît, puisque manifestement $\frac{pl}{c+v}$ croît lorsque la valeur de *c*, la grandeur du nombre de *c* diminue, puisqu'il[1] atteindrait son maximum si *c* était = 0.

Deuxièmement : Supposons qu'un capital constant de grandeur donnée était auparavant exigé pour employer par ex. une masse donnée de fileurs et s'approprier un quantum donné de surtravail de celle-ci. L'emploi de ces 100 hommes exige, au niveau de production donné, de la machinerie d'une certaine qualité et d'un certain volume, ainsi qu'un quantum déterminé de matière première, coton, laine, soie, etc. Mais la valeur de ce capital constant n'a rien à voir avec le procès de filage dans lequel il entre. S'il baissait de moitié, premièrement la plus-value produite dans le procès de filage resterait alors la même qu'avant, mais le profit aurait crû. Si le capital constant était à l'origine ⅚ du capital total, le capital variable ⅙ – donc par exemple sur 600 *l.* 500 *l.* constant, 100 *l.* variable – et la plus-value de 30 p. c., sur 600 *l.* cela fait alors 5 p. c. (100. 6 font 600 ; 6 × 5 = 30.) (Taux de profit 5 p. c. : plus-value 30 p. c. = 600 (*c* + *v*) : 100 $(v)^2$ (5 × 600 = 3000 et 30 × 100 également = 3000). Le taux de profit était de 5 p. c. Si maintenant les coûts de production du capital constant baissaient de moitié – c.-à-d. si la force productive dans les branches qui fournissent ce capital constant doublait – donc de 500 à 250, la somme totale du capital employé aurait alors baissé de 600 à 350. La plus-value de 30 et le capital variable de 100 resteraient identiques… Donc maintenant 30 sur 350. Le taux de profit au lieu de $\frac{30}{500+100} = \frac{30}{250+100}$; donc au lieu

1 Concernant cette phrase, l'édition MEGA² écrit également « $\frac{m}{c+v}$ » mais « C » pour les occurrences ultérieures. Une comparaison des quatre occurrences (voir la fig. 6 du cahier iconographique) montre que la dernière au moins doit être un *c* minuscule. Ensuite, nous avons remplacé le 'elle' du manuscrit (« *sie* ») par un 'il', le profit auquel Marx fait référence étant masculin en allemand aussi.

2 La deuxième fraction dans ce rapport doit être inversée. Comme le profit se rapporte au capital total, tandis que la plus-value ne se rapporte qu'au capital variable, leur somme absolue étant identique, $\frac{\text{profit}}{\text{plue-value}} = \frac{\text{capital variable}}{\text{capital total}}$. Ici donc $\frac{5}{30} = \frac{100}{600}$, et non pas $\frac{5}{30} = \frac{600}{100}$ comme l'écrit Marx.

de 5 p. c. de profit 8 4/7 p. c. de profit (350 : 300 = 100 : 8 4/7.) Le profit aurait donc crû parce que dans le premier cas le rapport du capital variable au capital total = 100 : 600 = 1 : 6. Dans le second cas 100 : 350 = 1 : 7/2. Dans le premier cas le capital variable = 1/6 du ||1616| capital total, dans le second = $\frac{1}{7/2}$ = 2/7. Mais le rapport de 1/6 : 2/7 = 7/42 : 12/42. Le rapport du capital variable au capital total a donc augmenté de 7/42 à 12/42, c.-à-d. de 5/42. Dans la même mesure que le rapport du capital variable au capital total est accru, ||984| le taux de profit est accru, puisque 7/42 : 12/42 ou 7 : 12 = 5 : 8 4/7. (5 × 12 = 60 et 7 × (8 + 4/7) = 56 + $\frac{7 \cdot 4}{7}$ = 56 + 4 = 60)

Ceci serait donc le premier gain, ou exprimé généralement, un capital de 350 rapporterait maintenant autant de profit qu'avant un capital de 600, parce que la plus-value resterait identique, alors que l'emploi du même capital avancé en salaire ne nécessiterait plus pour sa réalisation qu'un capital constant de 250 au lieu de 500 avant[1]. Les *coûts de production* exigés pour la production de la plus-value et donc du profit auraient diminué.

Mais deuxièmement 250 *l.* du capital total de 600 *l.* auparavant exigés pour la production de la même masse de marchandise et de la même plus-value seraient libérés, qui ou bien pourraient être investies dans une autre branche de marché pour l'appropriation de travail d'autrui, ou bien, si elles étaient employées dans la même branche de marché (à supposer un même niveau de production et donc un même rapport entre les différentes parties du capital avancé), le double de travailleurs pourrait alors être employé, donc le double surtravail être approprié, sans aucune croissance de capital constant. Il ne faudrait plus qu'une augmentation de 100 *l.* pour le salaire ; donc un capital total de 700 *l.* pour faire 60 *l.* de bénéfice (plus-value) (60 : 200, la même chose que = 30 : 100, toujours 30 p. c. de plus-value.) Avant il en fallait 1200 *l.* (d'après l'ancien taux) Ou si les 250 (si cela est techniquement possible) étaient ajoutées comme nouveau capital à l'ancien et réparties dans les mêmes proportions en c. et v., 71 3/7 en reviendraient alors au travail et 178 4/7 au capital constant, dont, d'après l'ancien rapport, la plus-value 21 3/7 (ou 30 p. c.) (100 : 30 = 73 3/7 : 21 3/7)[2]. Le profit total du capital de

1 C'est-à-dire pour la réalisation de cette même plus-value.

2 Marx veut dire ici qu'avec l'ancien capital le rapport, après diminution des coûts de production du capital constant, est aussi de 350 *c* sur 100 *v*.

600 *l.* (même si le taux de plus-value est resté identique, la plus-value elle-même est cependant accrue, parce que le rapport du capital variable au capital total [est accru]) – est maintenant = 30 +21 3/7 = 51 3/7.

Comparé à la situation initiale le taux de profit aurait crû de 5 à 8 4/7 p. c., la masse de profit, puisqu'elle est la masse de plus-value, [aurait crû] de 30 à 51 3/7. Chaque diminution de la valeur du capital constant, mis à part qu'elle grossit le taux de profit, puisqu'elle diminue le rapport du capital total au capital variable, permet seulement[1] pour un moindre débours de capital total, d'exploiter la même masse de travail, donc laisse la plus-value inchangée – et libère une partie du capital qui, au lieu d'être converti comme avant en constant, est converti maintenant en capital variable, en la partie ||1617| du capital qui s'accroît. Toute augmentation de la valeur du capital constant (si le niveau de production, donc les conditions technologiques de la production restent identiques) fait seulement augmenter les coûts de production, qui sont exigés pour la production de la même plus-value et donc diminue le taux de profit. Chaque diminution de la valeur du capital constant, pour autant que le niveau de production reste identique, augmente la partie du capital qui peut être convertie en capital variable, capital non seulement qui se conserve mais qui s'accroît, n'augmente donc pas seulement le taux de profit, mais la masse de celui-ci, puisque c'est la masse de plus-value.|

|985| Autre exemple.

Donc étant donné par ex. un capital de 9000 *l.* st., et si le même lin, machinerie, etc., qui coûtait avant 6000 £, et qui était travaillé durant l'année par 100 travailleurs à 30 *l.* chacun, pouvait maintenant être acheté pour 3000 *l.*, le profit (plus-value évaluée sur le capital total) que les 6000 *l.* procureraient aux capitalistes serait alors aussi élevé que celui pour lequel 9000 [étaient] auparavant nécessaires. Il aurait besoin d'⅓ de moins de capital, pour *absorber* et *s'approprier* le même surtravail. 3000 *l.* seraient donc libérés pour lui. Si le rapport restait identique, alors, sur les 3000 *l.* libérés, il pourrait maintenant employer 1500 pour machinerie et lin, 1500 pour salaire et absorber le surtravail de 50 travailleurs de plus qu'avant avec le même capital de 9000 *l.* Dans le premier cas, s'il

1 Voir la fig. 7 du cahier iconographique. Le sens de la phrase plaide pour un « *nur* » dans le mot de gauche, et non « *nun* » comme le fait l'édition MEGA², autrement dit pour le traduire par « seulement » et non « maintenant ». Du reste Marx a l'habitude d'ajouter un trait au-dessus de ses « *nun* » comme le confirme le mot de droite tiré de la même page du manuscrit.

n'employait que 6000 *l.*, le taux de profit se serait élevé parce que le rapport du capital variable au capital total aurait crû. Dans le second cas, s'il continuait à employer les 9000 £ pour la production, en dehors du taux, le AMOUNT du profit aurait aussi augmenté, puisque 1) 4500 OUT OF THE 9000 échangés contre travail vivant au lieu de 3000 avant, 2) puisque le surtravail de 50 hommes de plus [aurait été] approprié, le quantum du surtravail n'aurait pas seulement augmenté *relativement*, mais *absolument*. Dans les deux cas la productivité du travail, pour autant qu'elle affecte le capital constant, augmente seulement le profit (le taux de profit), parce qu'elle augmente le surtravail *relativement*, par rapport au capital avancé, ou *absolument* (ce dernier [cas] lorsqu'une partie du capital qui, sur une même échelle de production donnée, devait auparavant être convertie en capital constant, maintenant est devenue libre, ou peut être convertie en capital variable.)

L'*augmentation du taux de profit* – par la diminution du rapport entre capital variable *et capital constant*, ou du rapport du capital variable[1] à la somme totale du capital avancé ou, ce qui revient au même, par la *diminution de la valeur* du capital constant, à la suite de la force productive accrue du travail qui le produit – dans les deux cas est due seulement au fait que la plus-value est accrue *relativement* ou *absolument* par rapport à ses coûts de production, c.-à-d. à la somme totale du capital exigé pour sa production ||1618| ou que la différence entre le profit et la plus-value est réduite. Cette augmentation du taux de profit repose donc sur le développement de la force productive, non pas dans la branche de travail d'un capital déterminé, mais dans les branches de travail dont le produit est le capital constant exigé dans ces branches de travail-là.

{En réalité la partie du capital existant comme capital fixe – autrement dit tout le capital marchandise qui était produit sous les anciennes conditions de production – est *relativement dévalorisée* par cette augmentation de la force productive ou la dévalorisation relative de ce capital ;

1 Voir la fig. 8 du cahier iconographique. La phrase se lit ainsi : « *Die Vermehrung der Profitrate – durch Verkleinerung des Verhältnisses zwischen capital variable und capital constant, oder das Verhältnis des capital variable zu der Gesammtsumme des vorgeschoßnen Capitals, oder was dasselbe, durch Verminderung des Werths des constanten Capitals, […]* ». Dans la transcription de l'édition MEGA², la partie « *oder das Verhältnis des capital variable* » est absente et les éditeurs l'ont signalée comme rayée par Marx dans les variantes (voir MEGA² II/3.5 Apparat, p. 23 : variante 1617.36). Or sans elle, la phrase serait incompréhensible.

tout comme, avec une plus-value qui reste constante, le taux de profit est diminué, donc aussi le profit par rapport au capital, bien que *la valeur de ce capital* elle-même augmente, par une hausse de la valeur de ce capital, à la suite de la diminution de la force productive, par exemple un enchérissement des coûts du fer, du bois, du coton, etc. et d'autres éléments qui [forment] le capital fixe et le capital circulant, pour autant qu'ils entrent dans le capital constant. Cet effet [est] à analyser dans la concurrence. Cette circonstance n'entre jamais en compte avec *un nouvel investissement de capital*, soit dans la même affaire, soit dans la nouvellement établie ; tout aussi peu pour la matière première qui doit être achetée de nouveau.}

{Le taux de profit peut en outre être augmenté par *abréviation du temps de circulation*, donc par toutes les inventions qui écourtent les COMMUNICATIONS et les moyens de transport, de même que les procès formels de transformation de la marchandise, donc par le développement du crédit et d'autres choses semblables. Cependant ceci en réalité fait partie de l'examen du procès de circulation.}[1]

Une seconde augmentation du taux de profit résulte d'une source différente, non de l'*économie du travail* qui produit le capital constant, mais de l'*économie dans l'emploi du capital constant*. Par la concentration des travailleurs, la coopération, le travail sur une plus grande échelle, d'une part du capital constant est *économisé*. Le même bâtiment, chauffage, éclairage, etc. coûte relativement moins, si employé sur une plus grande que sur une plus petite échelle de production. C'est ici l'emploi commun de la même valeur d'usage qui diminue les coûts de production. De même le coût d'une partie ||986| de la machinerie etc., par ex. chaudière, ne croît pas, n'augmente pas en proportion de ses chevaux. (Voir exemple) Même si sa valeur absolue augmente, sa [valeur] *relative* baisse par rapport à l'échelle de la production et la grandeur du capital variable qui est mis en mouvement, ou la masse de force de travail qui est exploitée. L'économie, qui emploie un capital dans sa propre production, par ex. la filature, repose directement sur *économie de travail*, c.-à-d. échanger le moins possible de travail objectivé contre le plus possible de travail vivant, produire le plus possible de surplus-travail, ce qui n'est possible que par la force productive

1 Voir le projet de plan de 1861, section II) Le procès de circulation du capital (MEGA² II/2, p. 860).

accrue du travail. ¦¦1619¦ L'*économie* qu'on vient d'évoquer repose en revanche sur le fait d'effectuer cette *appropriation la plus grande possible de travail d'autrui non payé* de la façon la plus économique possible, c.-à-d., sur l'échelle donnée, à des *coûts de production* les plus faibles possibles. Cette économie également – repose ou bien sur l'exploitation de la productivité du travail social en dehors de cette branche de production déterminée, c.-à-d. la productivité du travail employé dans la production du capital constant – ou bien, dans le cas examiné plus haut, dans l'économie d'emploi du capital constant qui, ou bien rend possible une économie directement par la coopération etc., la forme sociale du travail à l'intérieur de la production capitaliste et l'échelle de celle-ci, ou bien rend possible la production de machinerie etc. sur une échelle à laquelle sa valeur d'échange ne croît pas proportionnellement à sa valeur d'usage. Dans les deux cas, la productivité améliorée est l'augmentation de la productivité du travail qui provient de la forme sociale du travail, cette fois non pas de celui-ci même, mais des conditions sous lesquelles et avec lesquelles il produit. De même que, sur une plus grande échelle, les *déchets* deviennent plus facilement des matériaux pour une nouvelle industrie que les déchets éparpillés de la petite industrie, grâce à quoi les coûts de production sont également réduits.

Comme le capital a donc tendance, dans l'emploi direct de *travail vivant*, à le réduire au *travail nécessaire*, et à abréger constamment le travail nécessaire pour la fabrication d'un produit par l'exploitation de la force productive sociale du travail, donc à économiser du travail vivant – à employer le moins possible de travail pour la production d'une marchandise – il a tendance à employer ce travail économisé et réduit au travail nécessaire dans les *conditions les plus économiques*, c.-à-d. à réduire la valeur d'échange du capital constant à son minimum possible – donc en général à réduire les *coûts de production à leur minimum*. Si donc nous voyons que la valeur de la marchandise est déterminée, non par le temps de travail en général contenu en elle, mais par le temps de travail *nécessaire* contenu en elle, le capital tout d'abord réalise cette détermination et en même temps abrège constamment le travail socialement *nécessaire* à la production d'une marchandise. Ce faisant, le prix de la marchandise est réduit, en ceci que tous les éléments du travail exigés pour sa production sont réduits à un minimum.

e) Pour estimer le profit (comme la plus-value), nous prenons non seulement la plus-value qu'un capital déterminé produit dans une période de temps donnée (temps de rotation), mais un quantum de capital, comme par ex. 100, comme mesure, de façon que le rapport soit exprimé en pourcentage.

f) Il est clair que le taux d'accumulation, c.-à-d. de la croissance ||1620| réelle du capital, est déterminé par le profit et non par la plus-value car, comme nous l'avons vu, le même profit et le même taux de profit peuvent exprimer des taux de plus-value très différents. Mais c'est seulement le profit qui exprime la plus-value par rapport à la somme totale du capital avancé, donc la croissance réelle ou (la proportion de la croissance réelle) du capital total. Le bénéfice réel que fait le capitaliste n'est donc pas non plus exprimé par la plus-value, mais par le profit. La plus-value ne se rapporte qu'à la partie du capital dont elle résulte directement. Le profit se rapporte au capital total qui a été avancé pour produire cette plus-value, qui ne contient donc pas uniquement la partie du capital échangée directement contre du travail vivant, mais aussi la partie du capital – la somme de valeur des conditions de production sous lesquelles seule l'autre partie du capital peut être échangée contre du travail vivant et ce dernier [être] exploité.|

|987| La plus-value n'exprime que l'excédent de la partie du travail vivant échangée et appropriée dans le procès de production sur l'équivalent qui était échangé contre lui en salaire sous forme de travail objectivé. Mais le profit exprime l'excédent de la *valeur du produit sur la valeur des coûts de production totaux*, donc en fait l'incrément de valeur que le capital total a obtenu à la fin du procès de production et de circulation, sur la valeur qu'il possédait avant ce procès de production, lorsqu'il entrait en lui.

Le profit est donc aussi la seule forme qui intéresse directement le capital et le souvenir de son origine en est complètement éteint. La transformation de la plus-value en profit accomplit ainsi la mystification qui laisse apparaître le capital comme un SELFACTOR et comme personne vis-à-vis du travail, subjective le moment objectif du procès de production.

g) Comment maintenant le profit se rapporte-t-il à la grandeur du capital, *en présupposant la même plus-value* ? C'est la même question que : comment la masse de profit se rapporte-t-elle au taux de profit ?

Mais deuxièmement, comment naît un *taux général de profit*, dépendant uniquement de la *grandeur* du capital, indépendant de la plus-value, qu'un certain capital produit dans une certaine branche de marché, ou de la productivité (i.e. proportion de l'appropriation de travail d'autrui) dans une certaine branche de marché ?

Il faut encore répondre à ces deux questions qui sont liées aux coûts de production, avant que nous avancions vers la solution de la question la plus importante dans cette section – la baisse du taux de profit au cours de la production capitaliste. ||1621|

{Avant cela, encore une remarque à propos de 6a). Puisque les marchandises peuvent être vendues avec profit *au-dessous* de leur valeur – à savoir, aussi longtemps qu'elles sont vendues *au-dessus* des coûts du capitaliste, de la partie des coûts de production payée par lui, avancée de sa propre bourse – et puisque la différence entre la valeur de la marchandise et les coûts de production permet au capitaliste une marge importante et rend possible[1] des degrés très différents dans le prix de la marchandise au-dessous de sa valeur, sans que tout le profit disparaisse – il est clair que la concurrence ne pourrait pas seulement dans une, mais dans beaucoup, et même dans toutes les branches de la production, compresser partout le taux de profit par une compression graduelle des prix au-dessous de leur valeur. Si la société n'était composée que de capitalistes industriels, cela se compenserait puisque chacun obtiendrait ses conditions de travail meilleur marché, non seulement comme consommateur privé, mais comme consommateur industriel, donc le taux de profit en général augmenterait de nouveau, aussi bien à la suite de la dévalorisation du capital total avancé qu'à la suite de la diminution des coûts de production de la puissance de travail, donc de la hausse de la plus-value relativement au capital variable. Cependant la société compte parmi elle des classes aux revenus fixes, THE MONEYED ETC. CLASS, créanciers, etc., donc [il y a] des déductions fixées de la plus-value ou du profit qui ne baissent pas avec la diminution du taux de profit ou du prix de la marchandise au-dessous de sa valeur. Ces classes gagneraient doublement. Le taux qui leur reviendrait aurait une valeur d'échange plus élevée, parce qu'il serait resté non-réduit, alors que

1 Le manuscrit donne ici deux fois un pluriel : « *erlauben* » (« permettent ») et « *ermöglichen* » (« rendent possible »). L'édition MEGA² en donne la transcription exacte, mais nous la corrigeons, puisque les deux verbes se rapportent à « la différence ».

le prix des marchandises en moyenne serait tombé en dessous de leur valeur. Elles constitueraient une plus grande portion de la déduction, et avec ça pourraient acheter plus. Quelque chose de ce genre a eu lieu en Angleterre de 1815 à 30 (voir *Blake*[1]). Dans ces conditions, la situation du capitaliste industriel proprement dit pourrait s'avérer très précaire. Ils empocheraient en fait la partie substantielle de la plus-value que perdrait le capital industriel lui-même. Cependant, une telle situation ne peut être que temporaire, puisqu'elle provoquerait des banqueroutes parmi les industriels (comme 1815-1830 parmi les fermiers[2] anglais) et retarderait l'accumulation du capital. Une réaction interviendrait nécessairement. Donc même si la concurrence peut diminuer le *taux de profit*, non dans une branche déterminée de l'industrie uniquement, aussi longtemps qu'il s'élève au-dessus du taux moyen, mais ||988| comme le pense A. Smith[3], dans toutes [les branches], la dernière action ne peut être alors que temporaire. Le capital s'accumulant dans les mains des FIX INCOME et MONEYED CLASSES devrait ou bien être employé à l'achat de marchandises pour la consommation, et dans ce cas le prix de la marchandise s'approcherait de nouveau de sa valeur, donc le taux de profit s'élèverait de nouveau ; ou bien il serait lui-même prêté de nouveau comme capital, et dans ce cas d'une part la concurrence augmenterait encore plus, donc le taux de profit déjà tombé très bas par une autre baisse des ||1622| prix des marchandises en dessous des valeurs des marchandises diminuerait davantage, et provoquerait ainsi une crise, explosion et réaction. D'autre part, les nouveaux placements de fonds seraient placés, conformément aux prix réduits, à un taux plus bas, soit comme intérêt soit comme rente, et ce faisant tout se passerait comme si *tous* les capitalistes vendaient les marchandises au-dessous de leur valeur, donc, par compensation, *à* leur valeur. Pour cette raison, le taux de profit s'élèverait de nouveau à sa hauteur normale.

De ce point de vue il apparaît donc d'une part que l'avis d'A. Smith a un aspect exact, négligé par ses opposants, qu'il explique certains phénomènes temporaires de l'industrie moderne, mais n'explique pas

1 William Blake, *Observations on the effects produced by government expenditure during the restriction of cash payments*, London, 1823. Les faits présentés dans ce livre se réfèrent en effet aux années 1813-1819, mais restent valables pour l'ensemble de la période indiquée par Marx.

2 En allemand *Pächtern*, littéralement : « preneurs à bail ».

3 Adam Smith, *La richesse des nations*, tome I, Paris, 1802, p. 179-181, 190-193 et note p. 189.

le phénomène général dont il s'agit lors d'une baisse normale du taux de profit, mais seulement des *fluctuations générales* temporaires, qui sont par la suite compensées à nouveau.

De plus : il suppose en fait que le *taux de profit* en général ne baisse pas mais bien le taux de profit qui apparaît directement comme profit *industriel*. Il y interviendrait seulement une autre répartition, en ce qu'une partie importante de la plus-value serait en réalité POCKETED par les MONEYED INTEREST et les FIXED INCOME MEN à la place des capitalistes industriels eux-mêmes. Bref, il interviendrait seulement une autre *répartition* du profit ; lui-même en réalité n'aurait pas modifié son taux, puisqu'il apparaîtrait maintenant comme revenu plus élevé dans les mains d'autres classes. À la longue toutefois cela provoquerait crises et réaction. A. Smith n'explique donc pas le phénomène réel. Mais la valeur des FIXED INCOMES aurait augmenté, d'une part en ceci qu'ils s'approprieraient de plus grands taux du profit total – même si le taux [était] resté nominalement identique – deuxièmement en ceci qu'ils achèteraient en réalité avec leur part non seulement plus de produits mais une plus grande masse de travail objectivé qui cependant n'est pas *payé* par eux.}

Il est clair que si la plus-value est donnée et qu'est donné le *taux de profit* dans lequel elle s'exprime {celui-ci peut, comme nous l'avons vu, être très différent lorsque la plus-value [reste] identique}, la masse de profit, la grandeur absolue du profit dépend entièrement de la *grandeur du capital total employé*. Si maintenant sur 100 th. le profit est de 10, alors sur 100 000 il est de 10 000, à savoir 10×1000, en ce que le rapport du capital $100 : 100000 = 10 : 10 \times 1000$. La masse de profit dans ce cas croît tout à fait dans la même mesure que la valeur ou la grandeur du capital avancé ; tout comme lorsque le capital est donné, la masse de profit dépend du taux de profit.

1) Seulement nous voyons que *la même* plus-value peut s'exprimer dans des taux de profit très différents, suivant le rapport du capital variable au capital total.

2) Mais deuxièmement, même quant à la nature de la chose, la plus-value elle-même n'est *pas identique*, est *différente*, pour des capitaux différents. Premièrement, le ||1623| rapport du *temps de circulation* effectif *au temps de production* et donc le temps de rotation de différents capitaux [est] différent, et la plus-value réellement créée se trouve en rapport

inverse à celui dans lequel le temps de circulation se trouve au temps de production. Deuxièmement, la journée de travail normale et donc le surplus-temps de travail sont différents pour des capitaux différents, même si de prime abord ceci est à concevoir uniquement comme compensation pour la proportion dans laquelle les différents types de travail se rapportent au travail moyen simple. Troisièmement, le rapport du capital circulant et du fixe, le rapport dans lequel le *capital fixe* retourne, etc., est différent. La productivité dans les différentes branches d'industrie est différente et [aussi] la proportion dans laquelle elles participent à la productivité dans d'autres branches d'industrie. Par ex. une industrie qui emploie très peu de mains ne participe pas dans la même mesure au meilleur marché des produits agricoles, au meilleur marché des moyens de subsistance en général, qu'une industrie qui emploie beaucoup de mains, qui met beaucoup de travail vivant en mouvement, tout comme une industrie qui utilise peu de machinerie ne participe pas dans la même mesure au meilleur marché de la machinerie qu'une qui utilise beaucoup de machinerie.|

|989| D'une manière générale il peut seulement être question d'un *taux de profit moyen*, lorsque les taux de profit dans les différentes branches de production du capital sont différents, et non lorsqu'ils sont identiques.

L'examen plus détaillé de ce point fait partie du chapitre sur la concurrence[1]. Néanmoins il faut ici quand même faire comprendre la généralité essentielle.

Premièrement donc il appartient à la nature d'un taux de profit commun ou général d'être un *profit moyen* ; la moyenne de taux de profit très différents.

Le taux de profit moyen présuppose en outre que, lorsqu'un capital déterminé dans un investissement déterminé rapporte un profit, qui augmente ou baisse par rapport à un certain point, son profit augmente ou chute au-dessus ou au-dessous du taux de profit normal, qui est donc justement déterminé par la hauteur désignée par ce point de mesure. À cette hauteur, le taux de profit passe pour normal, appartenant *grosso modo* au capital comme tel. On n'en est toujours pas au point essentiel.

Un taux de profit – pour autant qu'il n'est pas compensé par la nature particulière de l'investissement de capital, analogue aux différences

1 Voir la note 1 de la p. 33.

de longueur dans les journées normales des différentes branches de travail qui sont plus ou moins modifiées par des circonstances annexes concurrentes, la nature particulière du travail, etc. – au-dessus ou au-dessous de la moyenne, passe pour une situation exceptionnelle du capital dans la branche particulière de l'investissement dans lequel ceci intervient, et est abaissé ou élevé par la concurrence au niveau général, en ceci qu'une immigration de capitaux étrangers a lieu dans la branche privilégiée ou, dans le ||1624| cas inverse, une émigration de capitaux locaux – établis dans cette branche – hors de celle-ci. Par là le niveau du taux de profit baisse dans le premier cas et hausse dans le second. Le surplus-profit ou le moindre profit que subit un capitaliste individuel dans une branche (district) particulière d'investissement de capital, ne fait pas du tout partie de cet examen. Il s'agit plutôt du profit du capital dans toutes les branches particulières de la production ou dans chaque sphère particulière d'investissement de capital conditionnée par la division du travail social – pour chaque capital placé dans des conditions moyennes ou normales. Cette réserve est importante, pour en arriver ensuite par l'analyse au fondement de ce qu'est le *taux de profit moyen*.

Si nous prenons un quantum déterminé de capital, par ex. 100, comme mesure du capital – c.-à-d. mesure à laquelle se compare la grandeur des différents capitaux – *taux de profit moyen* signifie alors que sur 100 *l.* par ex., est réalisé un profit de 10 *l.*, d'1/10 du capital avancé, ou de 10 %, abstraction entièrement faite de la nature particulière ou de la détermination de la sphère de production dans laquelle ces 100 *l.* sont investis comme capital. Il ne s'ensuit nullement que dans chaque sphère de production une somme de valeur de 100 *l.* puisse être investie comme capital. Il s'ensuit seulement que dans chacune de ces sphères, sur 100, est réalisé 10 p. c., quelque soit la grandeur du capital qui est exigée pour l'activité d'une branche de production particulière. Un *taux général de profit* ne signifie donc en fait rien d'autre que la masse totale de profit est déterminée absolument par la grandeur des capitaux avancés. Le capital peut être grand ou petit, le taux moyen de son profit est de 10 p. c., à savoir dans le même temps de circulation, temps de rotation, donc par ex. une année comme mesure du temps de circulation. En ce que le temps de circulation est posé comme indifférent (ou ce qui est la même chose comme identique) pour tous les capitaux ; en outre le taux de profit ; ainsi la masse de profit dépend entièrement de la grandeur du

capital. Ou la masse de profit égale $a \times x$ où a est grandeur fixe, x est la grandeur variable qui exprime le volume du capital. Ou si la grandeur du capital est donnée, la masse de profit est donnée, c'est-à-dire déterminée par le taux général de profit. ||990| Que le taux général de profit = 10 p. c. par ex. ne signifie rien d'autre qu'1/10 des capitaux, employé dans une branche quelconque, retourne comme profit ou que le profit se trouve dans le même rapport à la grandeur du capital – a le même rapport de grandeur au capital avancé, sa masse [étant] donc tout à fait [dépendante] de la grandeur – est en rapport direct à la grandeur du capital ; donc est aussi indépendante du *temps réel de rotation du capital* (puisque le taux de profit est en général identique pour un temps de circulation donné), son temps de circulation spécifique – i.e. le rapport de son temps de circulation à son temps de production ; est tout aussi indépendant ||1625| du rapport organique des différents éléments du capital dans chaque branche de production particulière, donc de la *plus-value réelle* – c.-à-d. du quantum réel de surtravail – que chaque capital individuel absorbe ou produit dans chaque branche de production particulière.

La transformation de la plus-value en profit ne change pas seulement le rapport numérique – ou plutôt l'*expression du rapport numérique*, mais aussi la forme en général. La plus-value apparaissait comme rapport dans lequel s'échange du travail objectivé contre travail vivant, ou dans lequel du travail objectivé s'approprie du travail vivant sans échange. Le rapport organique des différentes parties du capital avancé entre elles, et donc aussi le rapport de la plus-value à un élément *spécifique* du capital se révèle, est exprimé là-dedans. Ceci disparaît aussitôt que la plus-value est exprimée comme profit. Toutes les parties du capital avancé apparaissent comme des grandeurs uniformes de valeur, seulement quantitativement différentes – des masses de valeur d'échange, sommes de valeur, qui par rapport à leur quantité – ou plutôt additionnées ensemble – ont uniformément les propriétés de produire non seulement elles-mêmes, mais un excédent sur leur grandeur initiale – le profit. Le capital est la somme principale, le profit est la somme supplémentaire produite par cette somme principale à l'intérieur d'un temps de circulation déterminé. La somme principale, le capital, se rapporte comme fondement (cause) à la somme supplémentaire comme fondée (conséquence, effet). Ceci apparaît comme la loi réelle de la production capitaliste. Le comment et d'où

et pourquoi est si peu exprimé dans ce rapport de capital et profit, que les interprètes de la production capitaliste, les économistes politiques, donnent les interprétations les plus différentes et contradictoires de ce phénomène.

Néanmoins, à côté de tout ça, à côté de cette transformation de plus-value en profit, la plus-value comme grandeur absolue reste toujours égale au profit. Si 100 est calculé comme profit de 10 p. c. sur 1000, ou comme plus-value de 20 p. c. sur la partie variable que contiennent ces 1000, sur mettons 500, cela fait toujours [apparaître] comme avant les 100 *comme la même grandeur de valeur*, calculée seulement différemment. {et dans la différence de calcul consiste la différence de forme, l'effacement de la relation de cet *excédent sur le capital avancé au rapport organique des différents éléments du capital*.} En soi, la différence ne demeure que formelle. La différence de plus-value dans des investissements de capitaux particuliers continuerait donc de se présenter ici comme une *différence de profit*.

Cependant, il en est tout autrement avec le *taux général de profit*, dont la loi la plus générale s'exprime en ceci que pour tous les capi||1626|taux le taux de profit est identique, ou ce qui est la même chose, que les masses de profit se rapportent [entre elles] directement et exactement comme les grandeurs de capitaux.

Le *taux général de profit* et donc le profit dans sa forme réelle, empirique, suppose déjà la transformation de la plus-value en profit et donc la transformation du taux de plus-value en taux de profit. Mais *alors les différences de plus-value* (son taux) (et donc aussi relativement les masses totales de plus-value), comme elles résultent des sphères d'investissement de capital particulières, *consistent* en partie dans le rapport différent du capital variable au capital constant, en partie dans le rapport du capital circulant et du capital fixe (disons tous les rapports résultant du rapport du temps de ||991| circulation au temps de production) – les *différents taux de plus-value* ou la *diversité de la plus-value* continuent d'exister, bien que sous la forme changée de la diversité dans le profit ou *différents taux de profit*. Ceux-ci servent de substance, de présupposé du *taux général de profit* et donc du *profit dans sa forme organique*. Ils sont égalisés, réduits à leur grandeur moyenne, qui est alors le taux de profit réel (normal) dans toutes les sphères particulières, [les] sphères particulières de production – provoquées par la division du travail social – du capital. Sur la base

de la première transformation, une seconde prend donc place, qui ne concerne plus seulement la forme, mais avec elle la substance même, à savoir qu'elle modifie la *grandeur absolue* du profit – donc de la plus-value, qui apparaît sous la forme du profit. Cette *grandeur absolue* était restée intacte par la première transformation.

Quelque soient les coûts de production, (au sens du capitaliste) dans une sphère de production particulière quelconque – donc une marchandise particulière quelconque – le capitaliste ajoute par ex. 10 p. c. (le taux général de profit) sur la somme avancée, calculé de telle sorte que 10 p. c. s'ajoutent à la somme de marchandises produite en un an. Ceux-ci entrent alors dans le prix de la marchandise et si la marchandise est vendue à ce prix, le profit normal ou profit moyen est alors réalisé. S'il calculait par ex. dans la première moitié de l'année 2 p. c. au-dessus de ce profit, dans l'autre moitié 2 p. c. au-dessous, la somme totale des marchandises durant une année, ou la moyenne des profits qu'il a faits durant l'année, représenterait alors le profit normal ou profit moyen d'un capital de grandeur donnée en ce que les hausses et les baisses des profits se seraient compensées.

Mais le profit consiste dans son essence en plus-value – non pas [en] une estimation *formelle* plus élevée du produit, comme par exemple le prix en argent augmente nominalement, lorsque la valeur de la matière argent, par exemple l'or, baisse, sans ||1627| baisse simultanée de la valeur des marchandises. La plus-value est une véritable création de nouvelle valeur. Elle représente plus de travail objectivé – donc une valeur d'échange réellement plus élevée – que le travail initialement objectivé dans le capital ou au-delà de sa valeur d'échange initiale. Et ce sur-quantum de travail est réalisé dans un sur-quantum de produit ou valeur d'usage. Autant il serait inexact d'interpréter, en raison de leur plus grande quantité, une plus grande masse de valeurs d'usage ou produits comme un quantum plus élevé de travail objectivé – elle peut aussi lors d'une productivité élevée du travail représenter inversement un plus faible quantum de travail –, autant il est exact que, étant donné le degré de productivité du travail sur une échelle de production donnée – le surtravail ou la plus-value se présente en même temps comme surproduit, sur-valeur d'usage. Le capital total étant considéré, la plus-value totale représente l'excédent total du travail, qui se réalise dans le SURPLUS PRODUCE total, au-delà du produit qui remplace la partie

constante du capital et qui est exigée pour la reproduction de la classe totale des travailleurs – un SURPLUS PRODUCE qui, en partie est converti de nouveau en capital, en partie constitue le revenu de toutes les classes vivant, à différents titres du commandement sur le travail d'autrui, de leurs participations respectives à ce SURPLUS PRODUCE.

Si la majoration du profit sur le prix n'était que formelle, elle serait alors *nominale*, tout comme lorsque la valeur du produit total de la valeur totale du capital avancé se distinguerait uniquement parce qu'il serait évalué par exemple en argent de valeur réduite, ou bien lorsque l'expression numérique serait augmentée parce qu'il serait évalué en argent au lieu de l'or. Il ||992| n'en serait supposé ni valeur nouvelle ni SURPLUS PRODUCE. Tous les capitalistes vendraient la même valeur à un prix plus élevé, [ce serait] la même chose que s'ils la vendaient tous à un prix inférieur en argent ou tous à un prix en argent correspondant à la valeur. Il serait ensuite tout aussi indifférent si 10 ou 1000 p. c. de profit était majoré sur le prix des coûts de production, puisque les BIG FIGURES dans lesquelles est exprimée une hausse seulement nominale du prix sont d'aussi peu d'importance que si cette hausse seulement nominale intervient sur une plus petite échelle. Les pourcentages de cette hausse nominale seraient absolument sans importance. Le salaire, c'est-à-dire la partie du capital qui est destinée à la reproduction des capacités de travail, tout comme la partie du capital qui remplace le capital constant avancé, apparaîtrait dans le même rapport en BIGGER FIGURES, dans une expression monétaire plus élevée.

Comme la plus-value du capital individuel dans chaque sphère de production particulière est la mesure de la grandeur absolue du profit – pour autant que celui-ci n'est qu'une forme transformée de la plus-value – la *plus-value totale* que produit ¦|1628¦ le capital total, donc la classe totale des capitalistes, la *mesure* absolue *du profit total du capital total*, où sous profit à comprendre également toutes les formes de la plus-value, comme la rente, l'intérêt, etc. (que dans ce profit total est inclus un ENCROACHEMENT sur le salaire, n'est pas la question, montré plus haut[1].) – il est donc la grandeur absolue de valeur (et donc le SURPLUS PRODUCE absolu, masse de marchandise) que la classe des capitalistes peut répartir entre eux à différents titres. Le profit empirique ou moyen ne peut donc être rien

1 Marx se réfère ici à la première section de ce chapitre.

d'autre que la répartition de ce profit total (et de la plus-value totale représentée par lui ou représentation du surplus-travail total.) entre capitaux individuels dans chaque sphère de production particulière, suivant des taux égaux, ou ce qui est la même chose, suivant la différence relative à la grandeur des capitaux, et non relative à la proportion dans laquelle ils participent directement à la production de ce profit total. Il ne représente donc que le résultat de la manière de calculer déterminée dont les différents capitaux répartissent entre eux des parties aliquotes du profit total. Ce qu'ils ont à répartir entre eux est uniquement déterminé par le quantum absolu de profit total ou de plus-value totale. Le taux auquel ils le répartissent est profit égal pour capital également grand ou inégalité du profit en rapport à la grandeur inégale des capitaux. Ce qui n'était que formel dans la première transformation, à savoir que la plus-value sur le capital total individuel est calculée comme *somme de valeur distincte, uniforme*, sans considération pour le rapport organique de ses éléments, devient ici différence matérielle, en ceci que la participation au profit total ou plus-value totale est uniformément déterminée, mesurée par autant de pour 100, donc à la grandeur des capitaux, sans considération pour la proportion dans laquelle chaque capital individuel participe dans chaque sphère de production particulière à la création de ce profit total ou plus-value totale. Comme dans la première transformation la plus-value était déterminée formellement comme excédent de la valeur du produit sur la valeur du capital avancé, ici est déterminée matériellement, en rapport à la valeur du capital avancé, la participation de celui-ci à l'excédent de valeur du produit total du capital total sur sa valeur totale. L'AGENCY, à travers lequel ce calcul est opéré, est la *concurrence des capitaux* entre eux. Du moment que la plus-value se transforme en profit, i.e. excédent sur le capital avancé, s'ensuit la seconde conséquence pratique qu'un excédent déterminé par rapport au capital avancé forme le profit ou la plus-value qui lui revient, qui est en rapport à sa grandeur – la grandeur des coûts de production – et ceux-ci se résolvent en la valeur du capital avancé. Le profit ainsi égalisé, nivelé, exprime pour des capitaux dans une ||1629| sphère de production une plus-value supérieure à celle qu'ils produisent réellement de façon directe, ||993| pour d'autres une inférieure, pour les deux la moyenne de cette supérieure et inférieure. La mesure absolue de ce taux de profit dépend bien entendu du [rapport du] taux absolu de la plus-value à la totalité du capital avancé.

En fait la chose peut être exprimée ainsi :

Le profit – en tant que première transformation de la plus-value – et le taux de profit dans cette première transformation – exprime la plus-value par rapport au capital total individuel dont elle est le produit – nivelant toutes les parties de ce capital total et relié à la totalité de celui-ci comme une somme de valeur homogène, sans considération pour la relation organique dans laquelle se trouvent les différents éléments de ce capital dans la production de sa plus-value.

Le profit empirique ou moyen exprime la même transformation, le même procès, en ce qu'il relie exactement de la même façon la somme totale de plus-value, donc la plus-value réalisée par toute la classe capitaliste, au capital total, ou le capital employé par toute la classe capitaliste – en ce qu'il [la] relie comme profit à ce capital total de la société, sans considération pour le rapport organique dans lequel les éléments individuels de ce capital total ont participé directement à la fabrication de cette plus-value totale, c.-à-d. donc, pour les capitaux individuels indépendants ou les capitalistes individuels dans la sphère de production particulière. Tout comme par ex. avec le capital individuel de 900 *l.* lorsqu'il rapporte 90 *l.* de plus-value, ce profit est uniformément appliqué à tous les éléments des 900 *l.*, et chaque élément de celui-ci se valorise à 10 p. c., donc mettons sur les 350 capital fixe, 350 capital pour matière première, et 200 capital pour salaire, chacune fournit 10 p. c., chacune donc produit profit en rapport à sa grandeur ; « le capitaliste attend le même profit de toutes les parties de son capital » (*Malthus*)[1] – de sorte que le capital total C socialement, ou la somme de tous les capitaux des capitalistes individuels, se rapporte à *pl*, la plus-value, en tant que taux de profit *r* par ex. et chaque partie de ce capital total participe dans la proportion *r* à P ou Pl, donc en proportion de sa grandeur de valeur, abstraction faite de son rapport directement fonctionnel à la production de Pl.

La seconde transformation est un résultat nécessaire de la première, qui résulte de la nature du capital lui-même, par laquelle la plus-value est transformée en excédent de valeur sur les coûts de production, c.-à-d. la valeur du capital avancé. Dans le premier cas la grandeur absolue de la plus-value = celle du profit ; mais le taux de profit plus faible que le taux de plus-value. Dans le second cas, la grandeur absolue de la plus-value

1 Voir la note sur Malthus p. 27.

totale = celle du profit total ; mais le taux de profit moyen plus petit que le taux ||1630| moyen de plus-value. (C.-à-d. le rapport de la plus-value à la valeur totale du capital variable contenu dans le capital total.)

Dans le premier cas, la transformation est formelle, dans le second, aussi matérielle, en ce que maintenant le profit qui revient au capital individuel est en fait une grandeur différente de la plus-value produite par lui, plus grande ou plus petite que celle-ci. Dans le premier cas la plus-value calculée sans considération pour les éléments organiques du capital qui produit cette même plus-value seulement quant à sa grandeur. Dans le second cas la part de la plus-value totale revenant au capital indépendant individuel calculée sans considération pour son rapport fonctionnel à la production de cette plus-value totale, seulement quant à sa grandeur.

Dans le second cas donc, intervient une différence essentielle, tout comme entre profit et plus-value, entre prix et valeur de la marchandise. D'où la différence des prix réels – et même des prix normaux des marchandises [–] de leurs valeurs. Ceci, à ||994| examiner de plus près, fait partie du chapitre sur la *concurrence*, dans lequel justifier aussi comment, malgré cette différence entre prix normaux des marchandises et leur valeurs, les bouleversements dans la valeur de la marchandise changent leurs prix[1].

Mais on comprend dès l'abord comment, à travers la confusion du profit empirique avec la plus-value – qu'il représente sous une forme très modifiée, (tout comme aussi à travers la méprise de la différence correspondante entre les prix normaux et les valeurs des marchandises) – et cette confusion est commune à toute l'économie classique à un degré plus ou moins élevé (seulement avec la différence que les économistes plus profonds comme Ricardo, Smith, etc. réduisent directement le profit à la plus-value, c.-à-d. veulent représenter les lois abstraites de la plus-value directement à l'aide du profit empirique, car sinon toute connaissance des lois en général disparaîtrait – tandis que la plèbe économique au contraire élabore et énonce les phénomènes du profit empirique directement comme lois de la plus-value, en fait énonce l'apparence de l'être sans loi comme la loi elle-même.

La concurrence des capitaux n'est en général rien d'autre que la réalisation des lois immanentes du capital, i.e. de la production capitaliste,

1 Voir la note 1 de la p. 33.

en ce que chaque capital agit contre l'autre comme huissier de justice de ces lois, [en ce qu']elles font valoir leur nature intérieure par la force extérieure mutuelle, qu'ils s'infligent l'un à l'autre dans leur relation mutuelle quant à leur nature intérieure. Mais dans la concurrence les lois immanentes du capital, de la production capitaliste, apparaissent comme résultat de l'influence mécanique des capitaux l'un sur l'autre ; donc faux et mis sur la tête. Ce qui est effet apparaît comme cause, la forme modifiée comme l'originale, etc. Par conséquent l'économie politique ordinaire explique tout ce qu'elle ne comprend pas par la concurrence, c.-à-d. que ||1631| l'énonciation de l'apparence dans sa forme la plus plate vaut pour elle comme connaissance de ses lois.

Si un capital qui tourne 6 fois dans l'année ne retire qu'un profit *2 fois plus faible* qu'un capital qui tourne 3 fois, un qui emploie beaucoup de travail pas plus qu'un qui emploie beaucoup de capital fixe, un qui subit de grandes interruptions dans le procès de production lui-même autant qu'un qui se déroule sans interruption etc., cela ne signifie alors rien d'autre que le profit qu'ils font est calculé entre eux d'après leur grandeur, non d'après leur rapport causal direct à celui-ci.

Si chacun majore 10 p. c. sur ses coûts de production, cela ne signifie alors rien d'autre que l'un majore d'autant plus sur eux, l'autre d'autant moins, qu'il produit réellement au-delà de ces coûts de production.

D'un certain point de vue cela revient au même que si les capitalistes individuels par escroquerie mutuelle vendent leur marchandise au-dessus ou au-dessous de leur valeur. L'un réalise plus que la plus-value créée par lui, l'autre moins. Mais les deux se répartissent entre eux, quoique pour des motifs accidentels, et inégalement, la plus-value totale que les capitaux de chacun ont créée. La même chose a lieu avec le profit moyen ou avec le profit empirique, [mais] seulement comme loi générale tout à fait indépendante de la duperie personnelle mutuelle des capitalistes, quis'accomplit plutôt [à la fois] contre elle et à l'intérieur d'elle.

L'explication d'A. Smith, [à savoir que] si le profit n'était pas proportionnel à la grandeur des capitaux, alors les capitalistes n'auraient aucune raison d'employer un grand capital à la place d'un petit, naïve mais fausse[1]. À part sa platitude – un plus grand capital avec un plus faible profit peut en effet – à l'intérieur ||999 de certaines limites – réaliser

1 Adam Smith, *La richesse des nations*, tome I, Paris, 1802, p. 97. Marx critique les idées fausses de Smith sur le profit dans la section 6 du chapitre III des *Théories sur la plus-value*.

une masse de profit plus grande qu'un capital plus petit avec un taux de profit plus élevé. Donc le motif pour l'emploi de plus grands capitaux demeurerait. Chez Smith important seulement qu'il sent la difficulté d'expliquer ce qui est évident chez l'*oeconomista vulgaris*, de même que tout est évident chez ce type.

La chose résulte simplement de ce qu'avec la transformation de la plus-value en profit, la valeur du capital avancé se transforme en coûts de production des capitalistes individuels, la grandeur de ces coûts de production se transforme donc en grandeur du capital avancé, où cela signifie qu'ils imputent par rapport à ces coûts de production la même grandeur du produit – le produit réel du capitaliste est le profit –, afin qu'ait bien la répartition de la plus-value totale, telle qu'elle est présente dans le profit empirique. La proportion de l'apport dans les branches de production particulières produit à elle seule ce nivellement et calcul moyen. ||1632|

Le dernier point qui est encore à examiner maintenant sous cette rubrique, la forme totalement ossifiée que le capital a reçue de nos jours et l'accomplissement de la mystification propre au mode de production capitaliste.

Revenir là-dessus.

D'où la phrase (Torrens)[1] , qu'avec le procès de la civilisation, le capital, et non le travail, détermine la valeur des marchandises. *Idem* que le capital est productif, indépendamment du travail employé par lui. (Ramsey, Malthus, Torrens, etc.[2])

h) En rapport aux *coûts de production* à expliquer encore le phénomène, pourquoi avec le développement de la production capitaliste, et donc du volume et du développement du capital fixe, survient la rage d'allonger la journée de travail normale dans une telle mesure que là justement l'intervention des gouvernements devient partout indispensable. Mais ceci plus tard[3].

---

1 Robert Torrens, *An essay on the production of wealth*, London, 1821, p. 39-40. Marx commente Torrens dans la section 1 du chapitre XX des *Théories sur la plus-value*.

2 Voir la note sur Malthus p. 27 et celle sur Ramsey p. 30.

3 Marx reprend à plusieurs reprises les questions relatives à la lutte des travailleurs pour la journée de travail normale dans les manuscrits de 1861-1863 et les traite en détail dans différents cahiers : la sous-section 2) La plus-value absolue du chapitre premier, in *Manuscrits de 1861-1863*, p. 222-237 ; la sous-sous-section γ) La machinerie, p. 357-358.

7) *[LOI GÉNÉRALE DE LA BAISSE DU TAUX DE PROFIT DANS LE PROGRÈS DE LA PRODUCTION CAPITALISTE]*

Nous avons vu (6, g) que le profit réel – c.-à-d. le profit moyen courant et son taux – est pour le capital individuel différent du profit et donc du taux de profit, pour autant que ce dernier consiste [en] la plus-value produite réellement par le capital individuel et le taux de profit donc = au rapport de la plus-value à la somme totale du capital avancé. Mais il est apparu aussi bien que, en considérant la somme des capitaux qui est employée dans les différentes sphères de production particulières, la masse totale du capital social ou, ce qui est la même chose, le *capital total de la classe capitaliste*, le taux moyen du profit n'est rien d'autre que la plus-value totale relative à et calculée à ce capital total ; qu'il se rapporte justement de la même façon au capital total, que le profit – et donc le taux de profit – se rapporte au capital individuel, pour autant que le profit est considéré seulement comme plus-value modifiée formellement. Ici nous nous trouvons donc de nouveau sur un sol ferme, où, sans aborder la concurrence des nombreux capitaux, la loi générale peut être déduite directement de la nature générale du capital développée jusqu'ici. Cette loi est, et elle est la loi la plus importante de l'économie politique, que le *taux de profit a tendance à baisser avec le progrès de la production capitaliste*.|

|1000| Comme le taux général de profit n'est rien d'autre que le rapport de la somme totale de la plus-value à la somme totale du capital ||1633| employée par la classe capitaliste, il ne s'agit pas ici des différentes branches dans lesquelles la plus-value se divise, comme profit industriel, intérêt, rente. Comme toutes ces formes différentes de la plus-value ne sont que des éléments de la plus-value totale, l'une des parties peut croître lorsque l'autre baisse. Mais il s'agit ici d'une baisse dans le taux de la plus-value totale. Même la rente foncière – comme le remarque justement déjà A. Smith [–], baisse au lieu de hausser avec le développement de la production capitaliste, non en proportion de la surface déterminée de la terre dont elle *semble* le produit, mais bien en proportion du *capital* placé dans l'agriculture, donc justement dans la forme sous laquelle elle se présente directement comme élément de

la plus-value. Cette loi [est] confirmée par toute l'agronomie moderne (Voir Dombasle, Jones etc.[1])

D'où donc cette tendance du taux général de profit à baisser ? Avant que cette question ne soit résolue, on peut signaler qu'elle a causé beaucoup d'anxiété à l'économie bourgeoise. Toute l'école ricardienne et malthusienne est une lamentation sur le jour du jugement dernier que ce processus doit entraîner, puisque la production capitaliste est production de profit, donc avec la baisse de ce profit, perd son stimulus, son esprit vivifiant. D'autres économistes ont avancé contre cela des motifs de consolation qui ne sont pas moins caractéristiques. Mais à côté de la théorie parle la *praxis*, les crises par SUPERABUNDANCE OF CAPITAL OR, WHAT COMES TO THE SAME, THE MAD ADVENTURES CAPITAL ENTERS UPON IN CONSEQUENCE OF THE LOWERING OF RATE OF PROFIT. HENCE CRISES – SEE FULLARTON[2] – ACKNOWLEDGED AS A NECESSARY VIOLENT MEANS FOR THE CURE OF THE PLETHORA OF CAPITAL, AND THE RESTORATION OF A SOUND RATE OF PROFIT.

{Des oscillations dans le taux de profit, indépendamment des CHANGES organiques dans les éléments du capital, ou de la grandeur absolue du capital, sont possibles parce que la *valeur* du capital avancé, qu'il soit du capital qui est engagé dans la forme de capital fixe, ou qui existe comme matière première, marchandise finie, etc., hausse ou baisse à la suite d'une hausse ou baisse, indépendante du capital déjà existant, du temps de travail nécessaire à sa *reproduction*, puisque la valeur de chaque marchandise – donc aussi des marchandises en quoi consiste le capital, est déterminée non seulement par le temps de travail nécessaire contenu en elle, mais par le temps de travail nécessaire – socialement nécessaire, qui est exigé pour sa *reproduction*, et cette reproduction peut se faire dans des circonstances rendant plus difficile ou plus facile, différentes des conditions de la production initiale. Si, pour reproduire le même capital dans les circonstances modifiées, on a besoin en général de deux fois plus ou au contraire de la moitié du temps qui était exigé comme temps de travail pour sa production, alors, ||1634| si avant il

1 Christophe-Joseph-Alexandre-Mathieu de Dombasle, *Annales agricolesde Roville*, tome IV, Paris, 1828. Richard Jones, *An essay on the distribution of wealth and on the sources of taxation*, London, 1844. Marx traite des idées de Jones dans le chapitre XXIV des *Théories sur la plus-value*.

2 John Fullarton, *On the regulation of currencies*, London, 1844, p. 161-166.

valait 100 th., à supposer la valeur de l'argent identique en permanence, il vaudrait maintenant 200, ou s'il valait 100, il ne vaudrait plus maintenant que 50. Si cette augmentation ou diminution de la valeur touchait uniformément toutes les parties du capital, alors le profit, tout comme le capital, s'exprimerait maintenant aussi dans encore deux fois plus ou seulement la moitié de thalers. Le taux resterait inchangé. 5 se rapporte à 50 comme 10 à 100 ou 20 : 200. Mais supposons que la valeur nominale du capital fixe et de la matière première ne fasse que hausser et de 100 ils formeraient ⅘, donc 80, le capital variable ⅕, donc 20. Dans ce cas la plus-value, donc le profit, s'exprimerait toujours dans ||1001| la même somme d'argent. Le taux de profit aurait donc haussé ou baissé. Dans le premier cas, plus-value = 10 th., fait 10 % sur 100. Mais les 80 vaudraient maintenant 160 donc le capital total = 180. 10 sur 180 = 1/18 = 100/18 = 100 : 18 = 5 = 5 5/9 p. c. au lieu de 10 p. c. avant.

$$\frac{90}{10}$$

Dans le second cas 40 au lieu de 80, le capital total = 60, sur lequel 10 = ⅙ = 100/6. 100 : 6 = 16 = 16 ⅔ p. c.

$$\frac{96}{40}$$

$$\frac{36}{4}$$

Cependant ces oscillations ne peuvent jamais être générales sans toucher les marchandises qui entrent dans la consommation du travailleur, donc sans toucher le capital variable, donc le capital total. Mais dans ce cas le taux de profit reste inchangé, même si la masse de profit change nominalement.}

Le taux général de profit ne peut jamais augmenter ou baisser parce que la valeur totale du capital avancé augmente ou baisse. Si la valeur du capital avancé exprimée en argent augmente, alors l'expression nominale en argent de la plus-value augmente aussi. Le taux reste inchangé. *Idem* pour une baisse.

Le taux général de profit peut chuter seulement :

1) si la grandeur absolue de la plus-value baisse. Celle-ci inversement a tendance à croître au cours de la production capitaliste, puisque sa croissance est identique au développement de la force productive du travail que développe la production capitaliste.

2) parce que le rapport du capital variable au capital constant baisse. Comme nous le voyons, le taux de profit est toujours plus faible que le taux de plus-value qui s'expose en lui. Mais il est d'autant plus faible que le rapport du capital constant au capital variable devient plus grand. Ou le même taux de plus-value s'[ex]prime dans un taux de profit d'autant plus faible que le rapport de la somme totale du capital avancé à la partie variable de celui-ci est plus grand, ou que le capital constant forme une partie d'autant plus grande du ||1635| capital total. La plus-value exprimée comme profit est $\frac{Pl}{C+v}$ et cette grandeur d'autant plus petite que C est plus grand et d'autant plus différente de $\frac{Pl}{v}$, le taux de plus-value. Puisque $\frac{Pl}{C+v}$ atteindrait son maximum si C = 0, donc $\frac{Pl}{C+v} = \frac{Pl}{v}$.

Mais la loi du développement de la production capitaliste (voir Cherbuliez etc.[1]) consiste justement en ce que le capital variable, c.-à-d. la partie du capital avancée en salaire contre du travail vivant – l'élément variable du capital – baisse constamment par *rapport* à l'élément constant du capital, c.-à-d. à la partie de celui-ci qui consiste en capital fixe et en CIRCULATING CAPITAL avancé pour matière première et MATIÈRES INSTRUMENTALES. Tout le développement de la plus-value relative, c.-à-d. de la force productive du travail, i. e. du capital, consiste, comme nous l'avons vu, en ce que le temps de travail nécessaire, donc aussi la somme totale du capital échangé contre travail, est raccourci parce que moyennant division du travail, machinerie etc. coopération et, à travers cela, l'augmentation dans la masse de valeur et masse du capital constant avancé, plus de surtravail est produit, tandis que diminue le capital avancé contre travail[2].

En ce que donc le rapport du capital variable à la masse totale du capital change, le taux de profit baisse, c.-à-d. que le rapport de la plus-value à la partie variable du capital se montre d'autant plus faible ||1002 qu'est petit le rapport du capital variable au capital constant.

Si par ex. dans la production indienne le rapport du capital avancé comme salaire au capital constant = 5 : 1, en Angleterre = 1 : 5, il est clair alors que le taux de profit en Inde doit apparaître beaucoup plus élevé, même si la plus-value réellement réalisée est beaucoup plus faible. Prenons 500. Si le capital variable = $\frac{500}{5}$ = 100, la plus-value 40, alors

1 Antoine Cherbuliez, *Riche ou pauvre*, Livre I, Paris, Genève, 1840, p. 91-105.

2 Voir la section 3) La plus-value relative, du cahier III des manuscrits de 1861-1863.

le taux de plus-value 40 p. c., le taux de profit seulement 10 p. c.[1] Par contre si la partie variable 400 et le taux de plus-value seulement 20 $\frac{p}{c}$, ça fait alors sur 400 – 80, et sur 500 un taux de profit de 80 : 500, de 8 : 50. 8 : 50 = 16 : 100. Donc 16 p. c. (100 : 16 = 500 : 80 ou 50 : 8 = 250 : 40 ou 25 : 4 = 125 : 20. 25 × 20 = 500. 4 × 125 = 500) Donc même si le travail était deux fois plus fortement exploité en Europe qu'en Inde, le taux de profit en Inde se rapporterait au taux de profit en Europe = 16 : 10, comme 8 : 5, = 1 : ⅝. Donc comme 1 : 0,625[2]. Et ce parce qu'en Inde ⅘ du capital total est échangé contre travail vivant, en Europe seulement ⅕. Si la richesse réelle apparaît faible dans ces pays où le taux de profit est élevé, c'est parce qu'est faible la force productive du travail qui s'exprime justement dans ce taux de profit élevé. 20 p. c. est ⅕ du temps ||1636| de travail. L'Inde ne pourrait donc nourrir qu'⅕ de la population qui n'est pas directement impliquée dans le produit ; tandis que 40 p. c. ⅖, donc en Angleterre deux fois plus de population pourrait vivre sans travailler.

La tendance à baisser du taux général de profit donc = au développement de la force productive du capital, i.e. à l'accroissement du rapport dans lequel le travail objectivé s'échange contre du travail vivant.

Le développement de la force productive apparaît doublement : dans la grandeur des forces productives déjà produites, le volume de la valeur et le volume de la masse des conditions de production sous lesquelles la nouvelle production a lieu, i.e. la grandeur absolue du capital productif déjà accumulé. Deuxièmement dans la faiblesse relative du capital avancé en salaire comparée au capital total, c.-à-d. dans la faiblesse relative du travail vivant qui est exigé pour la reproduction et l'exploitation d'un plus grand capital – pour la production de masse.

Cela suppose parallèlement concentration du capital en grandes masses en peu de points. Le même capital est grand s'il emploie 1 000 travailleurs réunis dans une main, petit s'il emploie à chaque fois deux travailleurs dans 500 mains dispersées.

Que le rapport de la partie variable à la partie constante ou au capital total [soit] grand, comme par ex. dans l'exemple plus haut – montre que tous les moyens de développement de la productivité du travail ne sont pas employés, en un mot que les *forces sociales* du travail ne sont pas

1 En réalité 8 p. c. car c'est $^{40}/_{500}$ et non $^{40}/_{400}$.

2 En réalité Marx aurait dû écrire « 16 : 8, comme 8 : 4 = 1 : ½. Donc comme 1 : 0,5. »

développées, donc qu'avec beaucoup de quantum de travail ||1003| on produit peu, alors qu'à l'inverse avec un faible quantum (relativement) on produit beaucoup.

Le développement du capital fixe (qui implique le développement du capital circulant avancé en matière première et MATIÈRES INSTRUMENTALES.) (*Voir Sismondi*[1]) est un symptôme spécifique du développement de la production capitaliste. Il inclut directement la diminution relative de la partie variable du capital, c.-à-d. la réduction de la masse de travail vivant. Les deux sont identiques. Ceci est le plus visible dans l'agriculture, où la diminution n'est pas seulement relative, mais absolue.

{A. Smith's abaissement du taux général de profit par la concurrence – en supposant que seuls s'affrontent les capitalistes et les travailleurs – ou que la répartition de la plus-value entre différentes classes n'est pas considérée plus avant revient non à ce que le profit baisse parce que le salaire augmente ; mais bien à ce que le salaire augmente parce que le profit baisse, donc – du point de vue du résultat, augmentation du salaire correspondant à la chute du profit – le même mode d'explication que celui totalement inverse de Ricardo où le profit baisse parce que le salaire enchérit etc. ou, comme [chez] Carey, parce que non seulement les coûts de production (la valeur d'échange), mais la valeur d'usage du salaire croissent[2]. Que ||1637| le profit baisse TEMPORARILY par suite de la concurrence entre les capitaux – c.-à-d. leur concurrence dans la demande de travail – tous les économistes l'admettent (voir *Ric*[3].) A. Smith's explication, IF HE DID NOT SPEAK OF INDUSTRIAL PROFITS ONLY, WOULD RAISE THIS TO A GENERAL LAW VERY CONTRADICTORY TO THE LAWS OF WAGE DEVELOPED BY HIMSELF.}

Le développement de la force productive apparaît doublement. Dans l'augmentation du surtravail, i.e. l'abréviation du temps de travail

1 Jean-Charles-Léonard Sismonde de Sismondi, *Nouveaux principes d'économie politique*, tome I, Paris, 1827, p. 93-98.

2 Adam Smith, *La richesse des nations*, tome I, Paris, 1802, p. 179-201. Marx analyse la conception de Smith sur le rapport entre profits et salaires dans la section B du chapitre X des *Théories sur la plus-value*, tome II, p. 259-263. David Ricardo, *On the principles of political economy and taxation*, London, 1821. Il analyse la baisse du taux de profit chez Ricardo dans la section 3 du chapitre XVI des *Théories sur la plus-value*, tome II, p. 524-562. Henry Charles Carey, *Principles of political economy*, Philadelphia, 1837, p. 73-78, 99 et 337-340. Il aborde les idées de Carey dans les *Grundrisse*, tome II, Éditions sociales, Paris, 1980, p. 69-72.

3 David Ricardo, *Principles*, p. 118-119. Voir aussi le chapitre XVI des *Théories sur la plus-value*, tome II, p. 517-521.

nécessaire – et dans la diminution de l'élément du capital qui est échangé contre travail vivant par rapport à la masse totale du capital, i.e. la valeur totale du capital qui entre dans la production. (Voir *Plus-value, Capital* etc.[1]) Ou exprimé autrement : dans la plus grande exploitation du travail vivant employé (ceci résulte de la plus grande masse de valeurs d'usage qu'il produit en un temps donné, *hinc* abréviation du temps exigé pour la reproduction du salaire, *hinc* prolongation du temps de travail approprié sans équivalent par le capitaliste) et dans la diminution de la masse relative du temps de travail vivant qui est généralement employé – c.-à-d. sa masse par rapport au capital qu'il a mis en mouvement. Les deux mouvements ne vont pas seulement [main dans la main], ils se conditionnent mutuellement et ne sont que différentes formes et phénomènes dans lesquels s'exprime la même loi. Cependant ils agissent en direction opposée, pour autant que le taux de profit entre en considération. Le profit est la plus-value appliquée au capital total et le taux de profit le rapport de cette plus-value calculé en rapport à une mesure déterminée du capital, par ex. en pourcentage. Mais la plus-value – comme montant total – est déterminée premièrement par son taux, mais deuxièmement par la masse de travail simultané employé à ce taux ou, ce qui est la même chose, la grandeur de la partie variable du capital. D'un côté le taux de plus-value augmente, d'un autre côté le facteur nombre par lequel ce taux est multiplié chute (proportionnellement). Pour autant que le développement de la force productive diminue la partie nécessaire (payée) du travail employé, il augmente la plus-value, parce qu'il augmente le taux de celle-ci, ou il l'augmente exprimée en pourcentage. Toutefois, pour autant qu'il diminue la masse totale du travail employé par un capital donné, il diminue le facteur nombre par lequel le taux de plus-value est multiplié, donc sa masse.

La plus-value est aussi bien déterminée par le taux auquel se rapporte le surtravail au [travail] nécessaire que par la masse des journées de travail employées. Mais cette dernière – ou la partie variable du capital – diminue par rapport au capital avancé avec le développement des forces productives.

Si C = 500, c = 100, v = 400, Pl = 60, $\frac{Pl}{v} = \frac{60}{400}$ = 15 p. c., alors taux ||1638| de profit = $^{60}/_{500}$ = 12 p. c. ||1004| Si ensuite C = 500, c = 400,

1 Voir la section 3) La plus-value relative γ) Machinerie… Ces points sont repris dans le cahier XIX. Voir aussi les projets de plan de ce chapitre.

v = 100, Pl = 30, $\frac{Pl}{v} = \frac{30}{100} = {}^{30}/_{100}$ = 30 p. c., alors taux de profit = ${}^{30}/_{500}$ = 6 p. c. Le taux de plus-value a doublé, le taux de profit a chuté de moitié. Le taux de plus-value exprime exactement le taux auquel le travail est exploité, tandis que le taux de profit exprime la masse relative dans laquelle le travail vivant est employé par le capital à un taux d'exploitation donné, ou le rapport du capital avancé en salaire, du capital variable, à la somme totale du capital avancé.

Si C = 500, c = 400, v = 100, alors, pour que le taux de profit = 12 % ou le profit = 60, la plus-value devrait être 60, $\frac{Pl}{v} = \frac{60}{100}$ = 60 p. c.

Pour que le taux de profit reste identique, le taux de plus-value (ou le taux auquel le travail est exploité) devrait croître dans le même rapport que la grandeur du capital avancé en travail, tout comme celle du capital variable baisse relativement ou celle du capital constant croît relativement. Il ressort déjà de manière frappante d'une seule circonstance que cela n'est possible que dans certaines limites et qu'inversement doit plutôt prédominer la tendance du profit à la baisse – ou la baisse *relative* de la somme de plus-value [va] main dans la main avec l'accroissement du taux de plus-value –, comme le confirme aussi l'expérience. La partie de la valeur que le capital reproduit et produit de nouveau est = au temps de travail vivant absorbé directement par lui dans son produit. Une partie de ce temps de travail remplace le temps de travail objectivé dans le salaire, l'autre son excédent non payé, surtemps de travail. Mais les deux ensemble forment la totalité de la valeur produite et une partie seulement de ce travail employé forme la plus-value. Si la journée normale = 12 heures, alors 2 travailleurs qui accomplissent du travail simple ne peuvent jamais ajouter plus de 24 heures (et les travailleurs qui accomplissent du travail plus complexe jamais plus que 24 h. × le facteur qui exprime le rapport de leur journée de travail à la journée de travail simple.), dont une partie déterminée de ces 24 h. remplace leur salaire. La plus-value qu'ils produisent ne peut être dans tous les cas qu'une partie aliquote de 24 h. Si au lieu de 24 travailleurs 2 seulement sont employés sur un quantum donné de capital (par rapport à une mesure donnée du capital), ou [si] dans le nouveau mode de production on a besoin de deux travailleurs, là où 24 dans l'ancien, par rapport à un quantum donné de capital, alors, lorsque le surtravail dans l'ancien mode de production = ${}^{1}/_{12}$ de la journée de travail totale, ou = 1 heure, aucun accroissement de la force productive ne peut avoir pour effet

– quelle que soit la façon dont il fait augmenter le taux de surtemps de travail – que les 2 travailleurs fournissent la même masse de plus-value que les 24 dans l'ancien mode de production. Si on considère le ||1639| développement de la force productive et la baisse du taux de profit pas aussi forte proportionnellement, alors l'exploitation du travail doit avoir beaucoup augmenté et ce qui est étonnant n'est pas que le taux de profit ait baissé, mais qu'il n'ait pas baissé dans une plus forte mesure. Ceci s'explique en partie par des causes qui sont à examiner dans la concurrence des capitaux, en partie parce que de manière générale jusqu'à présent l'énorme augmentation de la force productive a été dans certaines branches paralysée ou limitée par un développement beaucoup plus lent de celle-ci dans d'autres branches, donc que le rapport du capital variable au capital constant – en considérant le capital total de la société – n'a pas baissé dans une proportion telle qu'elle saute [aux] yeux dans certaines sphères de production supérieures.

En général donc : la chute du taux de profit moyen exprime : augmentation de la force productive du travail ou du capital, et avec ça, d'une part une exploitation élevée du travail vivant employé et [d'autre part] *masse relativement réduite* du *travail vivant* employé à un taux d'exploitation élevé, calculé sur un montant déterminé de capital.

De cette loi il ne résulte pas automatiquement que l'*accumulation* du capital diminue ou que la *masse* absolue de *profit* (donc aussi la *masse absolue*, non pas *relative*, de la plus-value qui s'expose dans le profit) baisse.|

|1005| Restons dans l'exemple mentionné ci-dessus. Si le capital constant [est] seulement ⅕ du capital total qui est avancé, cela exprime alors [un] faible niveau de développement de la force productive, échelle limitée de la production, des petits capitaux éparpillés. Un tel capital de 500, avec 15 p. c. de plus-value (le capital variable à 400) donne [une] *somme* de 60 de profit. Le rapport inverse [ex]prime grande échelle, développement de la force productive, coopération, division du travail et emploi important de capital fixe. Supposons donc qu'un tel capital soit d'un volume 20 × plus grand, alors 500 × 20 = 10000, alors 6 p. c. de profit sur 10000 (ou plus-value de 30 p. c., si le capital variable = 2000) 600[1]. Un capital de 10 000 accumule donc plus vite avec 6 p. c. qu'un

1 Voir la fig. 9 du cahier iconographique. L'édition MEGA² transcrit « capital = 2000,) 600. ». Marx a en effet ajouté une virgule juste après « 2000 », avant d'avoir raturé toute la page.

capital de 500 avec 12. L'un réalise temps de travail = 400, l'autre = 2000, donc 5 × plus de masse absolue de temps de travail, même s'il emploie par rapport à sa grandeur, ou sur une somme donnée de capital, 100 par ex., quatre fois moins. (Voir l'exemple de Ricardo[1].)

Comme dans tout l'exposé, nous faisons ici totalement abstraction de la valeur d'usage. Avec la productivité plus grande du capital il est évident que la même valeur représente de bien plus grandes masses de valeurs d'usage à l'échelle plus productive, qu'à la moins productive, donc qu'elle fournit aussi la matière pour un taux de progression beaucoup plus rapide de la population et donc des forces de travail. (Voir *Jones*[2]) ||1640|

Avec cette baisse du taux de profit augmente le *minimum de capital*, – ou la hauteur exigée de concentration des moyens de production dans la main des capitalistes – qui est en général exigé pour employer le travail productivement, aussi bien pour l'exploiter que pour employer exclusivement le *temps de travail socialement nécessaire* exigé pour la production d'un produit. Et l'accumulation, c.-à-d. la concentration, croît simultanément, en ce qu'un plus grand capital avec un taux de profit plus faible accumule plus vite qu'un petit avec un taux de profit plus élevé. De son côté cette concentration croissante entraîne à une certaine hauteur encore une nouvelle baisse du taux de profit. La masse des petits capitaux éparpillés, par conséquent aventure, amusant. *Hinc* crise. La soi-disant pléthore de capital ne concerne jamais que la pléthore de capital dont la baisse du taux de profit n'est pas compensée par sa masse. (Voir Fullarton[3])

Mais le profit est l'AGENCY moteur dans la production capitaliste et on ne produit que ce qui peut être produit, et pour autant qu'il peut l'être, avec profit. D'où l'angoisse des économistes anglais de la diminution du taux de profit.

Ricardo a déjà observé que l'augmentation de la masse de profit avec un taux de profit décroissant n'est pas absolue, mais que la masse du profit peut éventuellement baisser malgré la croissance du capital. Étrangement, il ne l'a *pas saisi en général*, mais en donne seulement un exemple. Néanmoins, la chose est très simple.

500 à 20 p. c. donne 100 de profit.

---

1 David Ricardo, *Principles*, p. 124-125. Voir aussi le chapitre XVII des *Théories sur la plus-value*, tome II, p. 647-652.

2 Richard Jones, *An introductory lecture on political economy*, London, 1833, p. 50-52.

3 John Fullarton, *On the regulation of currencies*, p. 97-98 et 130.

50000 à 10 p. c. donneraient 5000 de profit ; mais 5000 à 2 p. c. ne donneraient que 100 de profit, pas plus que 500 à 20 et à 1 % ne donneraient que 50 de profit, donc seulement la moitié de 500 à 20. *En général* : aussi longtemps que le taux de profit baisse plus lentement que le capital ne croît, la masse de profit croît et donc le taux d'accumulation, bien que le profit relatif diminue. Si le profit baissait dans la même mesure que croît le capital, alors, malgré l'accroissement du capital, la masse de profit, donc aussi le taux d'accumulation, resterait la même qu'elle était pour un capital plus petit avec taux de profit plus grand. Finalement, si le taux de profit baissait dans une plus grande proportion que le capital ne croît, alors avec le taux de profit, la masse de profit et avec elle le taux d'accumulation baisseraient aussi et seraient plus bas que dans le cas d'un capital plus petit et donc un niveau de production moins développé avec un taux de profit plus élevé.|

|1006| {Nous n'examinons nulle part la valeur d'usage, sauf pour autant qu'elle détermine les coûts de production de la capacité de travail ou la nature du capital, comme avec le capital fixe, – parce que nous examinons le capital en général, pas le mouvement réel des capitaux ou la concurrence. Mais on peut dire ici en passant que cette production à grande échelle avec un taux de plus-value élevé et un taux de ||1641| profit réduit – suppose une production énorme, donc une consommation, de valeurs d'usage et par conséquent mène toujours périodiquement à la surproduction, qui est résolue périodiquement par des marchés élargis. Non parce qu'il manquait de demande, mais de gens solvables. Puisque le même procès suppose prolétariat à une échelle toujours plus grande, donc limite considérablement et progressivement la demande allant au-delà des moyens de subsistance nécessaires, alors qu'il conditionne en même temps l'élargissement constant du cercle de la demande. Malthus exact, que la *demande du* travailleur *ne peut jamais suffire au capitaliste*[1]. Son profit consiste justement en l'excédent de l'apport du travailleur sur sa demande. Chaque capitaliste le comprend bien pour ses propres travailleurs, mais non pour les autres qui achètent ses marchandises. Commerce extérieur, production de luxe, gaspillage d'État (accroissement des dépenses d'État etc.) – dépense massive en capital fixe etc. freinent ce procès. (D'où sinécures de Malthus, Chalmers etc., gaspillage

1 Thomas Robert Malthus, *Principles of political economy*, London, 1836, p. 326, 361 et 405 *sqq.* Marx analyse les idées de Malthus surtout au chapitre XIX des *Théories sur la plus-value*.

de la part de l'État et des classes improductives recommandés comme *Nostrum*[1]) Il demeure étrange que les mêmes économistes admettent les surproductions périodiques de capital (pléthore périodique de capital est admise par tous les économistes modernes) et nient les surproductions périodiques de marchandises. Comme si la plus simple analyse ne devait pas montrer que les deux phénomènes n'expriment *la même antinomie* que sous une forme différente.}

Que cette simple possibilité inquiète Ricardo (Malthus et les RICARDIANS *idem*) montre bien sa profonde compréhension des conditions de la production capitaliste. Ce qui lui est reproché, à savoir que dans son examen de la production capitaliste, insouciant « des hommes », il n'a en vue que le développement des forces productives – quels que soient les sacrifices payés – sans se soucier de distribution et donc de consommation, est justement ce qui est grand chez lui. *Le développement des forces productives du travail social est la* tâche historique et la justification du capital. Avec ça justement il crée inconsciemment les conditions matérielles d'un mode de production supérieur. Ce qui déplaît ici à Ricardo, c'est que le profit – le stimulus de la production capitaliste et la condition de l'accumulation, comme le moteur de celle-ci – est lui-même mis en danger par la loi du développement de la production. Et le rapport quantitatif ici est tout.

Il y a ici en fait une raison plus profonde à la base, qu'il ne fait que pressentir. Ici apparaît de façon *purement économique*, du point de vue de la production capitaliste elle-même, sa limite – sa *relativité*, qu'elle n'est pas un *mode de production absolu*, mais seulement historique et correspondant aux conditions matérielles de production d'une certaine époque de développement limitée. ||1642|

Afin de ramener cette question importante à la conclusion essentielle, étudier d'abord :

1) d'où vient qu'avec le développement du capital fixe, de la machinerie etc., croît l'obsession pour le surtravail, pour la prolongation de la journée de travail normale, bref une obsession pour le *surplus-travail*

1 Thomas Chalmers, *On political economy : in connexion with the moral stateand moral prospects of society*, Glasgow, 1832, p. 260 *sqq.* et 344-346. Marx analyse les idées de Malthus et de Chalmers sur ce sujet dans la section 19 du chapitre IV des *Théories*. Plus généralement, il analyse la conception de l'économie classique et de l'économie vulgaire sur le sujet dans la section 11 du chapitre XIX des *Théories*.

absolu, justement avec le mode de production dans lequel est créé le *surplus-travail relatif* ?

2) Comment le *profit* apparaît dans la production capitaliste – du point de vue du capital individuel etc. – comme *condition de production nécessaire*, donc appartenant aux coûts de production absolus de la production capitaliste ?

Si on prend la plus-value, alors son taux est d'autant plus élevé que le capital variable est plus faible, et d'autant plus faible que le capital variable par rapport à lui est plus élevé. $\frac{pl}{v}$ croît ou baisse dans le sens inverse que v croît ou baisse. Si v était = 0, alors ce serait le maximum puisqu'une avance de capital pour salaire ne serait pas du tout nécessaire, aucun travail à payer pour s'approprier du travail non payé. Inversement : l'expression $\frac{pl}{c+v}$ ou taux de profit serait maximal, si c = 0, c.-à-d. si le taux de profit = le taux de ||1007| plus-value, aucun capital constant c ne serait à avancer, pour avancer le capital v en salaire et donc le réaliser en surtravail. L'expression $\frac{pl}{c+v}$ croît et hausse donc, dans le sens inverse que c croît ou baisse, donc aussi croît ou baisse comparé à v.

Le taux de plus-value d'autant plus élevé que le capital variable plus faible par rapport à la plus-value. Le taux de profit d'autant plus grand que le capital variable plus grand par rapport au capital total et ce rapport d'autant plus grand que le capital constant plus petit par rapport au capital total, donc aussi dans le rapport où il forme une partie du capital total plus petite que le capital variable. Mais de son côté le capital variable d'autant plus petit par rapport au capital total que plus grand le rapport du capital total et donc du capital constant au capital variable.

Soit pl = 50, v = 500, c = 100. Alors pl = $^{50}/_{500}$ = $^{5}/_{50}$ = $^{1}/_{10}$ = 10 p. c.

Et Pp. (taux de profit) = $^{50}/_{600}$ = $^{5}/_{60}$ = $^{1}/_{12}$ = 8 $^{1}/_{3}$ p. c.

Donc $\frac{pl}{v}$ d'autant plus élevé que v plus faile, $\frac{pl}{c+v}$ d'autant plus élevé, dès que pl donné, que v plus élevé et c plus faible, mais $\frac{pl}{v}$ croît lorsque c croît. Si maintenant $\frac{pl}{v}$ devenait = $3\frac{pl}{v}$, dès que c croît 3 ×, alors on aurait $\frac{3pl}{3c+v}$, alors v qui se rapportait initialement

à $c = v : v + c$

maintenant = $v : v + 3c$ ||1645|

$v = \frac{c-v}{v+c}$ et $v = \frac{c-v}{v+3c}$

$v = \frac{c}{1+\frac{c}{v}}$. $v = \frac{c}{1+\frac{3c}{v}}$

Si *pl* croissait dans la même mesure que *v*, lorsque *c* croît ou *v* devient < que $c + v$[1], donc si, par un plus grand emploi de capital constant, le taux de plus-value croissait dans la même mesure que diminue le rapport du capital variable au capital total, alors le taux de profit resterait inchangé.

Initialement nous avions $\frac{pl}{c+v} = p$. Maintenant nous avons $\frac{3pl}{3c+v} = p'$.

Il est question premièrement de combien $\frac{pl}{3c+v}$ [est moins que] $\frac{pl}{c+v}$.

$$\frac{pl}{c+v} - \frac{pl}{3c+v} = \frac{pl(3c+v) - pl(c+v)}{(c+v)(3c+v)}$$
$$= \frac{pl(3c+v-c-v)2}{(c+v)(3c+v)} = \frac{pl(2c)}{(c+v)(3c+v)} \Big|$$

|1008| Soit plus-value = 120. Capital variable = 600. Dans ce cas *pl'* ou taux de plus-value = $^{120}/_{600}$ = 20 p. c. Si le capital constant était = 200, alors $p = {}^{120}/_{800} = {}^{12}/_{80} = {}^{3}/_{20}$ = 15 p. c. Si maintenant le capital constant triplait de 200 à 600 et si tout le reste demeurait inchangé, alors toujours *pl'* = 20 p. c., mais *p'* maintenant = $^{120}/_{1200} = {}^{12}/_{120} = {}^{6}/_{60} = {}^{3}/_{30} = {}^{1}/_{10}$ = 10 p. c. Le taux de profit aurait chuté de 15 à 10, de ⅓ ; le capital constant aurait triplé. Le capital variable était avant $^{600}/_{800} = {}^{6}/_{8} = {}^{3}/_{4}$ du capital total, il est maintenant $^{600}/_{1200}$, plus que ½ ou ¾, donc est devenu de $^{2}/_{8}$[3] plus petit.

Mais si par le triplement du capital constant la plus-value était trois fois accrue, donc de 120 à 120. 3 = 360. Alors maintenant *pl'* = $^{360}/_{600} = {}^{36}/_{60} = {}^{6}/_{10} = {}^{3}/_{5}$ = 60 p. c. mais p' serait = $^{360}/_{1200} = {}^{36}/_{120} = {}^{6}/_{20} = {}^{3}/_{10}$ = 30 p. c.

Mais parce que le capital variable par rapport au capital total maintenant = 600 : 1200, avant comme 600 : 800, maintenant ½ de celui-ci, avant ⅝ ou ¾, il a donc baissé.|

|1009| *pl* = 120, *v* = 600, *c* = 200. *pl'* = $^{120}/_{600}$ = 20 p. c., $p = {}^{120}/_{800}$ = 15 p. c.

pl = 120. *v* = 600. *c* = 600. *pl'* = $^{120}/_{600}$ = 20 p. c. $p = {}^{120}/_{1200}$ = 10 p. c. 15 : 10 = 3 : 2 = 1 : ⅔. Donc *pl* baissé de ⅓, *c* augmenté de

---

1 Voir la fig. 10 du cahier iconographique. Dans l'édition MEGA², il manque le « < », ce qui rend la phrase incompréhensible. Sur l'extrait du manuscrit reproduit ici, on lit « *C wächst oder v < wird als c + v* ». Le signe « < » est masqué par un trait barrant la page.

2 Marx commet ici une erreur (il écrit « +v » au lieu de « –v ») mais il se corrige tout de suite après. Il écrit en effet $\frac{m(3c+v-c+v)}{(c+v)(3c+v)}$ mais donne ensuite le résultat exact : $\frac{m(2c)}{(c+v)(3c+v)}$. L'erreur se trouve dans le manuscrit et a été transcrite par l'édition MEGA².

3 Marx écrit ⅔. Nous corrigeons cette erreur qui est reproduite telle quelle dans l'édition MEGA².

3 ×, le capital total accru de 800 à 1200, de ½ ; enfin à l'origine *v* à *c* = 600 : 200 = 3 × 200 = 3 *c* maintenant = *v*. Donc *v* a diminué de 3 fois comparé à *c*. Enfin avant *v* à *c* =600 : 800 = 6 : 8 = 3 : 4 = ¾ *c*. Maintenant comme 600 : 1200 = 6 : 12 = 2 : 4 ; = ½ ou ²⁄₄ *c*. Donc baissé de ¼ [par rapport] à *c*.

Pour que le taux de profit reste les mêmes 15 %, la plus-value devrait augmenter de 120 à 180, donc croître de 60 (mais 60 : 120 = 1 : 2) et donc croître de la moitié. De plus *pl'* de ¹²⁰⁄₀₀₀ ou 20 p. c., à ¹⁸⁰⁄₀₀₀ ou à 30 p. c., de 20 à 30 est de nouveau 50 $\frac{p}{c}$. ||1646|

Dans la même proportion où le capital total est accru de 800 à 1200, c.-à-d. de 50 p. c., la plus-value devrait croître de 20 à 30 p. c. À l'origine *v* ¾ du capital total, maintenant ²⁄₄. Mais maintenant ¾ C. 20 est autant que ²⁄₄ C. 30, à savoir $\frac{60\,C}{4}$. (= 15 p. c.)

{Il est évident que le capital variable peut constamment croître absolument, donc le nombre absolu de travailleurs, bien qu'il diminue constamment par rapport au capital total et au capital fixe. D'où la querelle stupide [pour savoir] si la machinerie diminue le nombre de travailleurs. Elle le diminue presque toujours lors de son introduction, non dans la sphère dans laquelle elle a été elle-même introduite, mais par la suppression des travailleurs qui pratiquent la même industrie à l'ancien niveau de production. Par ex. la machine à filer les filateurs, la machine à tisser les tisserands, etc. Mais dans la branche d'industrie qui emploie la machinerie, le nombre de travailleurs {bien qu'ici beaucoup d'expulsion d'hommes par WOMEN et YOUNG PERSONS} peut constamment croître absolument, bien qu'il diminue relativement}|

|[995]|[1] Rassemblons d'abord les FACTS.

C = *v* + *c*. *pl* = plus-value. *pl'* = taux de plus-value. *p'* = taux de profit. *pl'* = $\frac{pl}{v}$. *p'* = $\frac{pl}{C}$ ou $\frac{pl}{v+c}$.

[...]

C = 800. *c* = 200. *v* = 600. *pl* = 120. Dans ce cas *c* = ¼ C (⁸⁰⁰⁄₄ = 200) et *v* = ¾ C (= $\frac{3\cdot[800]}{4}$ = [600]) ; *pl'* = ¹²⁰⁄₀₀₀ = 20 [p. c.]. Si *c* croît de 200 à 600, du triple, alors C hausse de 800 à 1200, *i.e. 50 p. c.*

Comme *c* = ¼ C, alors son triplement le fait croître de ¼ à ¾ (de ²⁄₄). Le capital total maintenant = (¾ C + ¾ C) = 1 ²⁄₄ C. Donc augmenté de [moitié. Le capital variable] à l'origine = ¾ C (600), alors

1 Suivent les transcriptions de quatre pages du manuscrit dont certaines parties sont absentes ou fort détériorées. Là où c'était possible, nous avons complété ces parties entre crochets.

son triplement le mènerait de ¾ à ¾, de 600 à 1800, et le capital total à 2000 ([…] $c \frac{x}{4}$ xxx C […] au-delà du capital initial $\frac{6}{4}$C = 1200 (1200 + 800 =2000) Dans quelle mesure donc le capital total […] devient xxxx croissance de *c*, dépend du rapport initial de *c* : C, qui se présente entièrement comme rapport déterminé de *c* : *v* […] de C. Ainsi plus le rapport de *c* : *v* ou de *c* : C (*c* + *v*) déjà grand, d'autant plus la somme totale C croît par [… d'autant] plus le taux de profit baisse et un accroissement d'autant plus grand du taux de plus-value serait exigé pour que le taux de profit reste identique. […] la croissance du capital total, lorsque le taux de plus-value est donné.

Au cas où maintenant C croît de 800 à 1200, *c* de 200 à 600, le capital constant triple et le capital total croît de […] de 50 p. c.

Dans ce cas maintenant le taux de plus-value ou *pl'* toujours 20 p. c. et ||1649| *pl* = 120. Mais *p* = $^{120}/_{1200}$ = 10 p. c. Plus-value et taux de plus-value [restent identiques, mais le profit a] chuté de 15 à 10, c.-à-d. de ⅓ ou 33 ⅓ p. c. D'où [vient] cette différence que le taux de profit baisse de 33 ⅓ p. c. [tandis que le capital total] croît de 50 p. c. ? Parce que le rapport du taux de profit s'exprime comme l'inverse de celui des deux capitaux comparés. […capital total 800] ou 1200. Cette croissance est de 800 : 1200 = 2 : 3, donc de 2 : 2 + 1 ou de 50 p. c. La baisse du taux de profit s'exprime inversement comme baisse d[u rapport du profit au capital] de $^{120}/_{800}$ à $^{120}/_{1200}$ ou $^{120}/_{800}$: $^{120}/_{1200}$ = 3 : 2 ; donc comme baisse de ⅓ ou 33 ⅓ p. c.

La baisse du taux de profit dépend donc directement de la croissance du capital total, avec un capital variable qui reste constant ; sa baisse s'exprime en proportion inverse de la croissance du capital. *Si celui-ci croît de 2 : 3, alors le taux de profit baisse de 3 : 2.* De plus la croissance du capital total, avec un capital variable qui reste constant, ne peut provenir que de la croissance du capital constant. Mais dans quelle proportion une croissance déterminée du capital constant fait croître le capital total dépend du rapport initial de *c* : C. Ce *rapport inverse* explique en partie pourquoi le taux de profit ne baisse pas dans la même proportion que ne croît le capital, même si le surtaux reste identique. Si 2 croît jusqu'à 4, c'est alors une croissance de 100 p. c. Si 4 baisse jusqu'à 2, c'est alors une baisse de 50 p. c.

b) Si dans le cas II mentionné ci-dessus le taux de profit devait rester identique, le profit, donc la plus-value, devrait alors augmenter de 120

à 180, c.-à-d. de 60 ou ½ 120, de la moitié de sa grandeur initiale. La plus-value devrait donc *croître* directement dans *la même proportion* que le capital total de 50 p. c., donc augmenter dans une plus grande proportion que ne baisse le taux de profit, avec une plus-value qui reste constante.

Si *c* avait augmenté jusqu'à 1200 au lieu de 600, alors le capital total jusqu'à 1800, car C augmenté de 1000, donc de 125 p. c. [Si le taux de profit devait] rester identique, la somme de plus-value = celle du profit devrait augmenter jusqu'à 270. Mais 270 : 120 doit [...] une croissance de 150 ou de 125 p. c. [par rapport] à 120. 120 sur 120 est 100 p. c. et 30 sur 120 est ¼ ou 25 p. c. (4 × 30 = 120) [Donc ça fait 125] p. c.)

c) Dans ce cas (b) comment *pl'* ou la plus-value aurait augmenté ?

Elle était à l'origine de $^{120}/_{600}$ = 20 p. c. ou ⅕ du capital variable. Si le capital croît jusqu'à 1200 ou si *c* triple, $^{180}/_{600}$ ou 30 p. c. ou [...] Dans le troisième CASE, si le capital croît jusqu'à 1800, le capital variable $^{270}/_{600}$ = $^{9}/_{20}$, = 45 p. c. Dans [le second cas[1] le taux de] plus-value augmenté de 20 à 30, c.-à-d. de 50 p. c., tout comme le capital total dans ce cas accru et la plus-value absolue ou [...Dans le troisième] cas de 20 à 45 ; c.à-d. de 25 ; mais 20 : 25 est = 1 ¼ (20 + ¼ 20 ou 5) donc 125 p. c. (Ce [...] seulement sur la croissance de l'incrément, non le rapport des nombres entre eux en tant que tels) Le taux de plus-value devrait donc immédiatement ||1650| [croître comme le] capital total croît ou dans la même proportion que la plus-value devrait croître pour que le taux de profit reste inchangé avec un [capital constant] croissant.

Dans le premier cas le capital variable était de 600 du capital total 800 = ¾C ; le capital constant 200 = ¼C.
Dans le second " " " " " " 600 " " " 1200 = ¾C, " " " 600 = ¾C.
Dans le troisième " " " " " " 600 " " " 1800 = ⅓ " " " 1200 = ⅔C.
[Supposons que] le " variable " " 600 " " " 3600 = ⅙ " " " 3000 = ⅚C.,

la plus-value ou profit devrait alors augmenter jusqu'à 540 ; le taux de plus-value = $^{540}/_{600}$, $^{9}/_{10}$ ou 90 p. c. 90 p. c. contre 20 [, c.-à-d. un accroissement] de 70. Mais 70 sur 20 feraient 350 p. c. L'accroissement du capital serait de 3600 – 800 = 2800, *idem* [un accroissement de 350 %.] Dans ce cas le taux de surtravail serait = $^{9}/_{10}$ de la journée de travail totale, et donc sur 10 heures de travail, 9 heures.

1 La MEGA² suggère par erreur d'ajouter *in diesem Fall* (dans ce cas).

[…] ||996| […devrait], bien que correspondant totalement à la croissance du capital total avec un capital variable qui reste constant, exprimer maintenant inversement […] taux d'augmentation et de baisse dans la même expression de valeur que le capital. Si le capital hausse de 2 à 4, le taux de profit baisse de 4 : 2. L'autre hausse de 100 p. c., […]

[…] et le taux de plus-value qui, avec capital variable qui reste constant, [est un] rapport identique, non comme le capital croît ou le capital variable [se rapporte au] capital total. Il n'y a aucun fondement rationnel à ce que l'augmentation de la force productive doive respecter exactement le même rapport numérique. Il [est clair que la proportion] de la plus-value relative croît et son accroissement s'exprime en rapport à la diminution du capital variable [par rapport au capital total], mais ceci non pas dans la même proportion que ce rapport diminue. La force productive, donc le surtravail, croît. Premièrement réside ici […] la chose. On peut produire autant de valeur d'usage que 90. En moyenne il ne sera en valeur jamais plus que 12 heures par jour, comme ceci […] plus-value jamais plus que *12 heures* – x, où x exprime le temps de travail nécessaire à sa propre production. La plus-value, […] *le temps de travail qu'il travaille lui-même, non par les journées de travail qu'il remplace.* Si 90 hommes n'ont travaillé qu' ½ heure de surtemps par jour, alors seraient […] heures. Si un homme n'avait besoin que d'une heure de temps de travail nécessaire, il n'aurait jamais [produit] plus que 11 heures de plus-value [… pro]cès est double. Il augmente le surplus-temps de travail de la journée de travail, mais diminue aussi les coefficients numériques de ces journées de travail, […] capital. Deuxièmement : le développement de la force productive n'est pas uniforme ; certaines branches d'industrie peuvent être même plus improductives […] mais déterminées par la productivité générale du capital.

[…] premièrement, avec un niveau de production qui reste constant, sans grandes révolutions dans la force productive, par rapport à son […] déjà existant ne donne que 2 capitaux totaux, tandis que 1000 à 10 p. c. donne 1100. ||1651|| […ex]emple de 800, v = 600, c = 200, et plus-value = 160 ou taux de profit égal 20 p. c. alors un capital de

1 L'édition MEGA² transcrit *c. 1100 prod[…]*, absent du manuscrit et qui est redondant avec « *…, während 1000 zu 10 p. c. 1100 giebt.* ».

100 000 donnerait, [...] d. variable au lieu de ¾ seulement 1/6, (¾ = 18/24 et 1/6 = 4/24) donc emploie 14/24 ou 7/12 proportionnellement moins de capital variable, à [...] 5 p. c.[1]. toujours 5000. Son capital variable et le travail vivant employé par lui serait quant à la somme toujours de 16 666 1/6, et donc [...] toujours presque 28 fois plus grand que celui employé dans le premier cas. Mais taux de profit, parce que taux de plus-value, déterminé par le rapport du capital variable au capital total. À intérêt simple 100 000 *l.* sont pourtant accrues jusqu'à 200 000 en 20 ans, tandis que 800 à 20 p. c. accumulation de 3200 seulement en 20 a. (160 × 20) Dans le second [cas] 20 a. 200 000 accrues à 5 p. c. accrus, 400 000. Par contre l'autre capital à 20 p. c. seulement jusqu'à 12.800.

En règle générale {sur l'exception : *Intensification du travail* et donc en fait *augmentation du travail* par la machinerie voir sous *plus-value*.}[2] la machinerie ne crée que *plus-value relative* par abréviation du temps de travail nécessaire et donc par prolongation du surplus-temps de travail. Ce résultat est produit par le meilleur marché des marchandises entrant directement ou indirectement dans la consommation du travailleur.

La plus-value est constituée par deux facteurs. Premièrement le surtravail journalier du travailleur individuel[3]. Celui-là détermine le *taux de plus-value*, donc aussi la proportion dans laquelle le capital variable augmente par l'échange avec le travail vivant. Deuxièmement le *nombre* de travailleurs simultanément exploités par le capital ou le nombre de journées de travail simultanées.

Si le taux de plus-value est donné, la grandeur de la plus-value – la plus-value elle-même comme grandeur indépendante – dépend alors du nombre de travailleurs employés. Si ce [nombre] est donné [sous la forme de] journées de travail, la grandeur de la plus-value dépend alors de son taux.

---

1 L'édition MEGA² transcrit par hypothèse 50 *p. c.* mais l'exemple démontre qu'il s'agit de *5 p. c.*

2 Voir la sous-sous-section γ) Machinerie, du cahier V des manuscrits de 1861-1863.

3 Marx met une virgule dans cette phrase : « *Erstens die tägliche Surplusarbeit, des einzelnen Arbeiters.* »

[…] maintenant apparemment la tendance à opérer sur les deux facteurs de la plus-value en direction contraire. Elle augmente le taux [… di]minue le nombre de travailleurs {en tout cas *relativement* ; en référence à la mesure déterminée du capital par ex. PER CENT.}, dont le […] de travail est exploité à un taux [a]grandi.

[…] si chacun fournissait 1 heure de surtravail par jour. Par l'emploi de la machinerie 6 travailleurs doivent [fournir] chacun deux heures de surplus par jour […dans] ce cas 6 travailleurs fournissent 12 heures de surtravail, tout comme jusqu'à maintenant 12. Le temps que les 12 travailleurs par jour […] journée de travail [norm]ale estimée à 12 heures, est considéré comme une journée de travail totale de 144 heures, ||1652| dont [132 heures de] temps [de travail nécessaire], 12 surtemps de travail. Dans le second cas la journée de travail totale consiste en 72 h., dont 60 temps de travail nécessaire, [12 surtemps de travail.] Comme maintenant une journée de travail totale de 72 heures contient autant de surtravail que celle de 144 h., dans les dernières apparaît sans […], superflu pour la production de 12 heures de surplus-valeur (*Surpluswerth*). Ils sont donc refoulés par l'emploi de la machinerie.

[…] – qui est à la base de toute croissance de la plus-value relative –. Prolongation du surtemps de travail par […] temps de travail ; un procès toutefois qui avant n'était employé qu'en référence à la journée de travail du travailleur individuel, est maintenant employé […] composé de la somme de journées de travail des travailleurs employés simultanément. Le RETRANCHEMENT prend maintenant, […]. Dans le premier cas la somme des heures de travail reste identique. Seulement sa *répartition* entre travail nécessaire et surtravail, entre […] est altérée. Mais à présent ce n'est pas seulement la *répartition*, mais la *somme* de temps de travail employé qui est modifiée.

[…] journée de travail totale de 144 heures par ex., qui n'est plus nécessaire depuis l'emploi de la machinerie, pour […] 12 heures de surtravail […] balaye le travail *superflu*, *inutile*. Du point de vue capitaliste chaque travail inutile, c.-à-d. *improductif*, qui n'est pas […] nécessaire, qui serait donc exigé pour la *seule* reproduction du travailleur lui-même. Dans l'exemple plus haut 72 […], c.-à-d. 6 journées de travail. C.-à-d. 6 travailleurs sur les 12 sont licenciés. Dans le premier cas la grandeur de […] heures contenues [en] elle) reste identique. Seule la répartition change. Dans le second cas la grandeur change – la somme […] répartition

de celle-ci. Dans le premier cas la *valeur* reste donc identique, avec *plus-value croissante*. Dans le second cas [...] simultanément au temps de travail objectivé dans le produit, xx tandis que la plus[-value] augmente.

[...] de la coopération simple et de la divis[ion du trav]ail [a] lieu. Ceci comme avec [la plus-value...] proportionnellement au produit [...] la grandeur des travailleurs diminue [...] travailleurs [...] capital C [... con]stant [...] ||[997]|, avec la machinerie, a lieu une diminution absolue (en référence à un capital déterminé). Dans certaines branches d'industrie, l'agriculture [...] diminution aussi toujours en avance, sans, comme dans d'autres branches de l'industrie, TO BE CHECKED BY THE CIRCUMSTANCE THAT AT THE NEW RATE [...] OLD NUMBER OF LABOURERS MAY BE SUCCESSIVELY ABSORBED, BUT EVEN AN ABSOLUTE GREATER ALTHOUGH RELATIVELY MUCH SMALLER X [...]

Comment maintenant le taux de profit est modifié même dans le cas examiné plus haut, où le taux de plus-value croît dans le même (ou [...], que le nombre de travailleurs ne diminue, donc la baisse dans un facteur est compensée par la croissance dans l'autre [...] plus – et donc la grandeur de la plus-value ¦|1653¦ reste inchangée ou croît encore – dépend de la proportion dans laquelle [...] est d'un CHANGE dans les éléments du capital total ou de la proportion dans laquelle ce CHANGE agit. [...] La plus-value que fait le capital *ne peut jamais provenir du nombre de travailleurs qu'il exploite, ni du nombre de travailleurs qui* [...] société – *alias* la classe entière des capitalistes – est affectée par la libération des travailleurs licenciés par lui, [...]

Maintenant en tant que *loi générale* il est tout à fait évident qu'avec le progrès de l'emploi de la machinerie, la grandeur [...non pas] rester, mais doit *baisser* ; c.-à-d. que la diminution dans le nombre (par rapport à une échelle déterminée du capital) de [...] *diminution* dans le *nombre* ne peut être continuellement compensée par un *accroissement* correspondant *dans le taux de plus-value* [...] la journée de travail du travailleur individuel est exploitée.

Supposons que 50 travailleurs ne fournissent qu'un surplus de 2 heures de travail ; alors la plus-value créée par eux = 100. Supposons en ou[tre que] [...si] 10 hommes étaient remplacés par 1, 5 prendraient la place des 50. [...] temps de travail = 5 × 12, = 72 h. *Idem* la *valeur totale de leur* produit. La plus[value] créée par eux [est] < que 72, puisque seulement égal à 72 – le temps de travail nécessaire. Donc – encore beaucoup plus

petit < 100. Il y a don[c…] lieu, au-delà de la diminution de la masse absolue de travail employé provoquée par le développement de la force productive[1], […] par une augmentation aussi forte dans le *taux de plus-value* – où donc, néanmoins la croissance dans le taux de plus-value, la plus-value baisse. […] *Baisse* dans la masse de plus-value – ou dans la somme totale de surplus-travail employé – doit apparaître nécessairement dans le développement de la machinerie […] [Il] se [manifeste] ici que la production capitaliste entre en contradiction avec le développement des forces productives et n'est nullement leur forme absolue […] et finale.

{Si les 50 travailleurs pouvaient tous être employés au nouveau taux, ou même peut-être seulement 25, alors la plus-value croîtrait, pas seulement son taux, comparé avec le CASE d'avant. D'où l'importance de l'échelle à laquelle est employée la machinerie, et sa tendance à employer simultanément le plus possible de travailleurs liée à la tendance à payer le moins possible de journées de travail nécessaires.} (50) (150)

β) Supposons un capital de 600. Soient 400 de ceux-ci avancés en travail, 200 en capital constant, instruments et matière première. Les 400 peuvent représenter 10 travailleurs. Si une machine était employée, qui avec la matière première = 520 et si le capital avancé en travail n'égalait plus que 80, 10 travailleurs seraient alors remplacés par 2 ou 5 par 1. La somme totale du capital avancé resterait identique, donc *les coûts* ¦¦1654¦ *de production*. Les 2 travailleurs ne produiraient pas plus de surtemps de travail par chaque 12 heures que les 10, puisque le salaire serait resté identique. Néanmoins les masses de marchandises qui sont produites sous des conditions de production modifiées pourraient – dans certaines hypothèses devenir meilleur marché, bien qu'il soit supposé que cette masse n'augmente pas, ou que ne sont pas produites avec le même capital plus de marchandises par le nouveau procès de production qu'avant avec l'ancien. Puisque la matière première est travaillée en même quantité, toujours = 150, la machinerie a maintenant augmenté de 50 à 370. {À savoir 370 machinerie 150 matière première, 80 travail. 370

$$\begin{array}{r} 150 \\ 80 \\ \hline 600 \end{array}$$

1 Traduction incertaine à cause des lacunes du texte.

Supposons à présent que cette machinerie utilisée ait un temps de rotation de 10 ans {temps de reproduction.} Dans les marchandises fournies annuellement, entrerait [...] une valeur de 37 ($^{370}/_{10}$) employée pour le remplacement, TEAR AND WEAR, de la machinerie. La somme des coûts de production des marchandises {exceptés ici le profit et la plus-value puisque le taux reste identique} serait maintenant = 37 + 150 + 80 = 267. Le coût de production de la marchandise dans l'ancien procès = 600, auquel cas nous supposons que les instruments (estimés à 50) qui entrent en lui doivent être renouvelés annuellement. Le prix des marchandises serait devenu meilleur marché dans la proportion de 267 : 600. Le meilleur marché de la marchandise entraînerait, pour autant qu'il entre dans la consommation du travailleur, une diminution du travail nécessaire à sa reproduction et avec ça, un allongement du surtemps de travail. {Mais avant tout, comme pour tout emploi de machines, le capitaliste II vendrait certes meilleur marché que le capitaliste I, mais pas dans la proportion dans laquelle ses coûts de production ont baissé. C'est en fait une anticipation du meilleur marché des coûts de production du travail survenant par la machinerie [...] ses travailleurs reçoivent le même salaire qu'avant, ils pourraient en effet acheter plus de marchandises (des marchandises qu'ils ont eux-mêmes produites), mais pas dans la proportion dans laquelle ils sont devenus plus productifs. Ce serait pareil si le capitaliste les payait en sa propre marchandise que s'il leur donnait certes un quantum plus élevé, mais dans la proportion où ce quantum exprime une valeur d'échange, un quantum plus faible.} Même exceptée la proportion elle-même et en considérant la forme empirique dans laquelle donc le capitaliste calcule l'intérêt, disons 5 p. c., sur son capital total, en rapport à la partie non consommée de celui-ci. Ainsi 5 p. c. sur 300 (la partie non consommée du capital dans la première année) = 15, ou 5 p. c. de profit par ex., *idem* 15, donc 30. Ainsi le prix des marchandises reviendrait à 280 + 30 = 310, toujours presque moitié meilleur marché que dans le premier cas. ||1657|

En fait seuls 370 th. capital fixe, 150 capital pour matière première, et 80 pour travail, ont été avancés.

Mais si pour remplacer 5 travailleurs par un, le capital [...] de la machinerie devait augmenter, au lieu de 50 à 370, à environ 2000, donc le capital total à 2300, alors dans la marchandise annuellement,

[entrerait] de son TEAR AND WEAR = $\frac{2000}{100}$ = 20. Les coûts de production seraient = à 250, avec intérêt et profit de 10 $\frac{p}{c}$ sur [...]

$$\begin{array}{r} 150 \\ 80 \\ \hline 480 \end{array}$$

Et donc dans ce cas [...] par [inégalité] [...] 2000 de nouveau = [...] machinerie plus chère.

|[998]| [...] de deux manières :

[...] temps de rotation caractéristique du capital fixe – mode de circulation – une plus petite partie aliquote de celui-ci entre dans la valeur [...] produit – qu'il n'est réellement exigé pour la production. Seul son WEAR AND TEAR, la partie de celui-ci qui est usée annuellement entre dans [... du pro]duit, parce que seule cette partie circule réellement. Donc si le capital restait identique et qu'il y avait seulement un CHANGE dans la proportion du capital [...] élément du capital avancé [en] travail, alors meilleur marché du produit, dont le résultat final [est le] meilleur [marché ... des] coûts de [pro]duction du travail, par conséquent hausse du taux de la surplus-valeur, i.e. du surplus-temps de travail.

[...si le] capital [reste] *identique*, et [si] le surplus-temps n'augmente pas non plus (ou aucune réduction initiale du salaire [... dans la même] mesure, que le temps de rotation (temps de reproduction) du capital fixe ne diminue en vitesse.

[...] la partie aliquote de l'ancien capital qui est convertie en capital fixe, mais le capital devrait [...] le capital total croîtrait, alors pourrait entrer une proportion de cette croissance, exigée pour [...] le nombre de travailleurs [...], dans laquelle la marchandise produite avec la machine deviendrait plus chère que celle avec travail manuel [...]

[...] posé sous l'hypothèse que la masse des marchandises que produit le faible nombre de travailleurs n'est pas plus grand [...] nombre produit sans machinerie, ou sous l'hypothèse que [...] capital [avec ma]chinerie ne pas [...] comme avant sans elle. [...]

[À supposer qu'avec la machinerie 2] travailleurs employés aient produit plus que les 10 sans elle, ils produisent alors peut-être autant que 20 [...] nombre toujours déterminé, mais peut-être nombre plus grand qu'ils évincent. Dans ce cas 1 remplacerait [10, mais] peut-être [que la machinerie] ne pouvait être employée que lorsque tous les deux sont employés. En tout cas la partie du capital avancé en [matière première]

devrait alors *doubler*. C.-à-d. que la grandeur du capital ne pourrait pas [rester] inchangée. ||1658|

[...] mais si le temps de rotation lent du capital rend meilleur marché le produit, même si l'ancien capital croît [à nouveau], et donc que n'est pas produite une plus grande masse de marchandise qu'avant, encore plus alors dans l'autre cas.

Ceci fait partie de *la section sur les coûts de production*[1], tout comme le précédent sur la *plus-value* est à traiter sous la rubrique « plus-value[2] ».

{La masse totale du capital avancé entre dans le *procès de travail*, mais seule la partie du capital consommée pendant une période déterminée du procès de travail entre dans le *procès de valorisation* ou dans la *valeur du produit*. (Voir *Malthus*[3].) D'où la plus faible valeur ou le plus grand bon marché des marchandises, qui sont par ex. produites avec un même capital de 500, si $\frac{2}{5}$ en capital fixe, ⅕ capital variable, que si inversement. (Même si profit et intérêt sont calculés sur le capital entier, cependant seule une partie aliquote de celui-ci, non le capital lui-même, entre dans la valeur de la marchandise, comme dans le cas où le capital entier ou la plus grande partie de celui-ci est avancée en travail vivant.) Mais le profit est calculé sur le capital total, y compris la partie non consommée de celui-ci. Bien que la partie non consommée du capital n'entre pas dans la valeur du produit du capital individuel considéré pour soi, elle entre dans les coûts de production moyens de la production capitaliste sous la forme de profit (intérêt), parce qu'elle forme un élément du profit moyen, et un ITEM dans le calcul au moyen duquel les capitalistes se partagent entre eux la plus-value totale du capital.}

{Le taux de profit dépend de, ou n'est rien d'autre que, le rapport de la plus-value (considérée comme grandeur absolue) à la grandeur du capital avancé. Mais la plus-value elle-même – i.e. sa grandeur absolue, peut baisser, bien que le taux de plus-value augmente et augmente considérablement. La somme de plus-value ou sa grandeur absolue doit même baisser, malgré chaque augmentation quelconque dans le taux de plus-value, dès que [...] *plus-value* du travail qui est remplacé par la machinerie est plus grande que la *somme de la valeur*, du travail, qui la remplace. Ou que le *surplus-temps*

1 Marx se réfère ici à la section 6 de ce chapitre.
2 Marx se réfère ici à la sous-section 3) La plus-value relative, de la section I) Le procès de production du capital, des cahiers I à V des manuscrits de 1861-1863.
3 Voir la note sur Malthus de la page 27.

du travailleur remplacé est plus grand que le *temps de travail total* des travailleurs qui les remplacent. Ainsi si 50 sont remplacés par 5. Et [si] 2 heures (avec une journée de travail normale de 12 h.) était le surtemps de travail des 50. Alors leur surtemps de travail ou la *plus-value* créée par eux = 100 h. Le temps de travail total ou la *valeur* créée (donc le temps de travail nécessaire + surplus) = 60 h. Suppose que ces 5 fournissent deux fois plus de surtemps, ou plus-value = 4 h. chacun par jour. Si bien que sur 5 ça fait 20 heures. Le taux de plus-value est accru de 100 p. c. ; la somme de plus-value ou la plus-value elle-même seulement = 4 × 5 = 20 h. de plus-value, seulement ⅕ des 100, qui [étaient] créés par les 50, de 80 p. c. plus petite. Mais si maintenant 15 travailleurs étaient employés ‖1659| au nouveau taux, alors la somme de plus-value augmenterait à 60, si 20, à 80, si 25, à 100. On devrait employer la moitié des travailleurs au nouveau taux pour produire autant de plus-value qu'avec l'ancien. Mais si 50 étaient employés, ils produiraient alors encore deux fois plus, à savoir 200. Non seulement le taux de plus-value aurait doublé, mais la plus-value elle-même. {Suppose que les 5 produisaient de la plus-value seulement au même taux que les 50, donc seulement 10 heures, comme avant 50 travailleurs devraient alors être employés pour produire la même plus-value, bien qu'ils eussent produit 10 fois plus de marchandises dans le même temps. Ceci dans les branches de l'industrie où le produit n'entre pas dans la consommation du travailleur lui-même. Ici le profit découle exclusivement de ce que le temps de travail *nécessaire*, pendant une certaine période moyenne, se trouve au-dessus du temps de travail dont les capitalistes qui introduisent la nouvelle machinerie ont besoin ; donc de ce qu'ils vendent la marchandise *au-dessus* de leur valeur. Ceci toutefois différent de la simple escroquerie. Ils la vendent *au-dessus* de la valeur qu'elle leur coûte, et *au-dessous* de la valeur qu'elle coûte à la société avant l'introduction générale de la machinerie. Ils vendent le travail de leur [...] travail *plus élevé*, l'achètent jusqu'à présent à [...] Avec [...] au nouveau taux. Mais si croît aussi le c[apital... plus considérablement ...]‖

|1009| {Dans le dernier cas il vend la marchandise individuelle meilleur marché qu'elle ne peut être produite sous les *coûts de production* encore *existants généralement*, *sous* sa valeur moyenne, mais pas aussi bon marché que dans le rapport où il la produit lui-même sous sa valeur moyenne. Il vend la *somme* des marchandises produites en une heure, un jour – {et il fournit avec les nouveaux moyens de production une plus

grande somme de masse dans le même temps}, *au-dessus* de sa valeur, au-dessus de l'heure ou de la journée de travail qui est contenue en elles. S'il produit 20 aunes avec les mêmes coûts de production que les autres [qui en produisent] 5[1], et s'il les vend ⅕ au-dessous du prix moyen, il les vend alors ⅗ *au-dessus* de leur valeur. Si les 10 aunes coûtent 10 x et s'il vend les 20 à $20 \times \frac{4x}{5} = \frac{80x}{5} = 16x$, il les vend alors 6 au-dessus de leur valeur de 10. ⅕ de 10 est 2, ou ⅜ de 10 est 5 ; 20 lui coûtent 10 ; ou 2 lui coûtent 1 ou ⅖. Quel est ici maintenant le rapport à ses travailleurs ? S'ils reçoivent comme avant le même salaire, ils reçoivent alors aussi des marchandises pour leur salaire (c.à-d. pour autant que la marchandise produite meilleur marché entre dans leur ||1010| consommation). Et ceci a lieu pour tous les travailleurs qui pourraient chacun en acheter davantage avec la partie aliquote de leur salaire qui est dépensée pour cette marchandise spécifique.

Cependant le capitaliste ferait un surprofit de ⅗ ou 60 p. c. Il leur vend la marchandise ⅕ meilleur marché, mais vend le travail contenu en elle ⅗ plus cher que le travail moyen, donc se trouvant ⅗ au-dessus du travail ||1660| moyen. ⅗ sur 12 heures de travail = $\frac{12\times3}{5} = \frac{36}{5} = 7\frac{1}{5}$. Ce *surtravail* qu'ils lui ont livré grâce à la puissance plus élevée de leur travail, HE POCKETS.

Supposons le temps de travail nécessaire = à 10. Ils recevraient alors sous les anciens rapports 10/12 du produit 10. Dans l'ancien rapport, une heure de travail produit 1/12 du produit d'un jour, donc en 10, 10/12 = 8 th. par ex. Dans le 2e [rapport] en une journée de travail[2] [est] produit 16/12 = 4/3, 1 1/3. En 3 heures 4 th., en 6 heures 8 th[3]. Donc ils travaillent 6 heures de surtravail. Auparavant 2 seulement.}

{A. Smith cite à juste titre au sujet du profit moyen – c.-à-d. le profit déterminé exclusivement par la grandeur du capital – l'ex. où, toutes les autres conditions de production étant les mêmes, on utilise comme matière première, l'argent au lieu du fer, ou l'or au lieu de l'argent, et en général une matière première plus coûteuse. Ici la partie du capital avancée sous la forme de matière première peut augmenter de 100 fois,

1 Erreur de Marx, l'exemple supposant 10 et non 5.

2 L'édition MEGA² transcrit deux fois *Arbeitsstunde*, comme dans le manuscrit. Dans le second cas, il s'agit d'une erreur de Marx : la deuxième occurrence doit être *Arbeitstag* pour que le raisonnement ait un sens.

3 En suivant le raisonnement, la quantité de thalers indiquée (« *In 3 Stunden 4 Th., in 6 Stunden 8 Th.* ») n'est pas exacte, mais il s'agit d'une erreur de calcul de Marx.

et plus de 100 fois, *idem* donc pour le profit, avec le même taux de profit moyen. Même si pas le moindre CHANGE n'intervient dans les rapports organiques entre les différents éléments du capital[1].}

{Très naïf l'économiste yankee Wayland[2]. Parce que la plus-value relative est seulement produite dans les branches d'industrie qui entrent directement ou indirectement dans la production des articles destinés à la consommation des travailleurs, donc qu'ici en particulier le capital introduit coopération, division du travail et machinerie, dans une mesure bien moindre dans la production de luxe, il conclut que les capitalistes travaillent à l'avantage des pauvres, pas des riches, et donc que le capital développe sa productivité dans l'intérêt du premier, non du dernier.}

La plus-value moyenne – abstraction faite ici de la plus-value absolue, et en considérant seulement la relative qui résulte de l'abréviation du temps de travail nécessaire par développement des forces productives du travail – est la somme de plus-value dans toutes les branches de production particulières, considérée du point de vue du *capital total* qui est avancé contre travail vivant. Puisque maintenant le développement de la force productive [est] très inégal dans les différentes branches d'industrie (qui produisent directement ou indirectement les moyens de subsistance qui entrent dans la consommation du travailleur), pas seulement inégal en degré mais souvent [un développement] en direction opposée, puisque la productivité du travail [est] liée aussi bien ||1011| aux conditions naturelles qui peuvent diminuer en productivité, tandis que la productivité du travail croît {Tout l'examen, dans quelle mesure des conditions naturelles influencent la productivité du travail indépendamment du, souvent en opposition au, développement de la productivité sociale, fait partie de l'analyse de la rente foncière[3]} – ||1661¦ il s'ensuit alors que cette plus-value moyenne doit se situer très en dessous du niveau qui est à présumer après le développement de la force productive dans certains branches d'industrie individuelles (les plus remarquables). Ceci à nouveau une raison capitale, pourquoi le taux de plus-value, même s'il augmente, n'augmente pas dans la même proportion que le capital

1 Adam Smith, *La richesse des nations*, tome I, p. 97-99. Marx analyse cet aspect de la conception du profit chez Smith dans le chapitre III des *Théories sur la plus-value*, tome I, p. 88-91.

2 Francis Wayland, *The elements of political economy*, Boston, 1843, p. 86-87.

3 Voir le plan de 1862 dans l'introduction à cette édition.

variable ne diminue en proportion du capital total. Ce ne serait le cas (en supposant que la proportion [soit] exacte en général ; elle est exacte, comme montré avant, pour le taux de plus-value, mais pas pour la plus-value), que si ces branches d'industrie dans lesquelles le C variable baisse le plus par rapport au fixe etc., faisaient entrer leurs produits en proportion identique dans la consommation du travailleur. Mais prends ici par ex. la proportion des produits de l'industrie et de l'agriculture, où le rapport est justement inverse.

Considérons une branche d'industrie particulière. S'il y intervient une augmentation de la force productive, alors par l'augmentation qui intervient dans cette branche particulière (à l'exception de l'*agriculture*, puisque son produit lui fournit lui-même sa matière première en semence, et ceci encore particularité de l'agriculture) n'intervient pas du tout une augmentation dans la branche d'industrie qui lui fournit la matière première. Initialement celle-ci reste totalement inaffectée par cela et peut très bien également par la suite rester inaffectée par cela. {Entre-temps une matière première meilleur marché ne la remplace pas, à moins que *celle-ci* ne devienne [encore] meilleur marché, comme coton à la place de laine de mouton.} Mais la productivité s'exprime en ceci qu'un quantum plus grand de matière première [est] nécessaire pour absorber le même quantum de travail. Donc de prime abord, cette partie du capital constant croît absolument avec la plus grande productivité du travail. Si 5 produisent autant que 50, ou plus, 50 travailleront donc alors 10 fois plus de matière première. La matière première doit en premier lieu augmenter dans *la même* proportion que la productivité du travail. Ou supposons que 5 produisent autant que 50, et que 45 soient licenciés, les 5 ont alors besoin maintenant de 10 × plus de capital que 5 avant, ou autant que 50. Cette partie du capital a augmenté d'au moins 10 × comparé à celle avancée en travail. {Avec une plus grande exploitation, cela peut être plus ou moins limité si d'une part la baisse par une meilleure qualité du travail diminue relativement, et parce que d'autre part, elle devient plus massive absolument, plus concentrée, peut mieux servir comme matière première pour une autre nouvelle production, donc en fait la même matière première dure plus longtemps, AS TO ITS VALUE. Ceci un ITEM, mais négligeable.} Par contre, il n'est aucunement dit que le capital fixe, bâtiment, machinerie, (éclairage etc.) (les MATIÈRES INSTRUMENTALES en général à l'exception du capital fixe) augmentent dans la même proportion, de sorte que sur les 5

seraient maintenant exigés 10 × plus que sur 5 avant. Au contraire. Même si avec du plus grand BULK la machinerie devient plus chère absolument, elle devient meilleur marché relativement. Cela vaut particulièrement pour la force motrice, machine à vapeur etc., ||1662| dont les coûts de production diminuent (relativement) avec leurs chevaux ou autre POWER. Cette partie – donc le *capital constant total* – n'augmente donc pas, même si elle augmente *absolument* dans une mesure insignifiante – [n'augmente donc] pas dans la même proportion que la force productive. Le capital total ne croît donc ||1012| pas proportionnellement par rapport à l'augmentation de la force productive.

Si sur 500 environ 300 étaient pour travailleurs, 150 pour matière première et 50 pour instruments, alors, si la force productive double par l'emploi de machinerie, 300 devraient de toute façon être utilisés pour matière première, et si 30 travailleurs produisaient ce produit deux fois plus grand, 30[1] pour travail ; mais il ne s'ensuit pas que les coûts de la machinerie etc., pour ces 30 travailleurs, croîtraient de 50 à 500, de dix fois plus, mais cela croît peut-être seulement du double – à 100 ; de telle sorte que le capital total [a] baissé de 500 à 450. Le capital variable maintenant se rapporterait au capital total = 30 : 450. $^{30}/_{450} = {}^{3}/_{45} = {}^{1}/_{15}$. 1 : 15. Auparavant comme 300 : 500, $^{300}/_{500} = 3 : 5$. $^{1}/_{15} = {}^{3}/_{45}$; et $^{3}/_{5} = {}^{27}/_{45}$. Mais d'après ceci le capital total, qui est exigé pour produire une certaine plus-value, aurait baissé. Suppose que dans le premier cas la plus-value = 2 heures sur 12, = $^{2}/_{12}$, dans le second = $^{4}/_{12}$ ou $^{1}/_{3}$.

Dans le premier cas ⅙ de 300 (si un travailleur = 1 th.) = 50. Et ceci sur 500 = 10 P. C.

Dans le 2[e] cas ⅓ de 30 = 10. Pour la production de ces 10, 450 [sont] exigés. Mettons qu'à ce nouveau taux 300 travailleurs [sont] employés, ceux-ci produiraient alors 100. Le capital total hausserait à 450 × 30 = 4500 à 13500, qui produiraient 100. Dans

$$\frac{3}{13500}$$

1 Voir la fig. 11 du cahier iconographique. L'édition MEGA² transcrit deux fois 50 : « *… wenn 50 Arbeiter dieß doppelt grössere Product producirten, 50 für Arbeit ;* » alors que la suite du passage semble impliquer 30 travailleurs. Dans le manuscrit en effet, Marx développe dans une premier temps l'exemple en utilisant le nombre de 30 travailleurs, et suppose par la suite le nombre de 50 travailleurs.

l'ancien rapport 1000 pour produire 100. Mais si nous supposons que le capital fixe baisse encore plus, alors sans doute pas proportionnellement par rapport à la croissance des forces productives.

Si les 30 travailleurs produisent autant qu'avant les 300, ils auront alors besoin, comme avant [ils avaient besoin] de 500, [maintenant] de 150 pour matière première, 30 pour travail ([qui] avant était de 300), mais peut-être seulement 100 pour capital fixe. Le capital total [est] maintenant 210[1], dont le capital variable $^3/_{21} = {}^1/_7$, ||1013| avant = $^3/_5$. (300 de 500)

Si la plus-value augmentait maintenant de 5 fois, alors les 30 donneraient une plus-value de 50, là où les 300 en donnaient une de 10. Donc sur 300, 30, serait sur 30 – 15.

Le capital total dans le premier cas 500, dans le second 210. 410 donneraient maintenant 30, donc plus qu'avant 500.

||1663|

La croissance de la force productive permet de produire plus de marchandises dans le même temps de travail. Elle n'élève donc pas la valeur d'échange des marchandises produites ainsi, mais seulement leur quantité ; elle diminue bien plus la valeur d'échange des marchandises individuelles, tandis que la valeur de la somme des marchandises produites dans un temps déterminé reste *identique*.

La productivité élevée signifie, soit que la même matière première absorbe moins de travail pour sa transformation en produit, soit que le même temps de travail a besoin de plus de matière première pour son absorption.

Par ex. une livre de fil nécessite autant de coton, que beaucoup ou peu de travail soit exigé pour la transformation du coton en fil. Si la productivité du fileur augmente, alors le quantum de coton qui est contenu dans une livre de fil absorbe moins de travail. La livre de fil baisse donc en valeur, devient meilleur marché. Si en une heure on file 20 fois plus de livres de coton qu'avant, par ex. 20 *l.* au lieu de 1 livre, chaque livre de fil dimunie alors à $^1/_{20}$ de l'élément de la valeur que lui ajoute le travail de filage ; dans la différence de valeur entre 1 l. de coton

1 Il s'agit d'une erreur de Marx. D'après l'exemple, le capital total est de 280.

et une livre de fil. (exceptée en outre la valeur du capital fixe présente dans le filé) Néanmoins la valeur du produit du même temps serait à présent plus grande qu'avant, non parce qu'on crée plus de plus-value, mais seulement parce qu'on file plus de coton, dont la valeur d'après notre hypothèse est restée identique. La valeur nouvellement créée serait aussi grande pour les 20 livres, qu'avant pour une seulement. Pour 1 livre elle serait dans le nouveau mode de production de 19/20[1] plus petite.

Si on suppose donc que les marchandises sont vendues à leur valeur, l'élévation de la force productive (avec les exceptions mentionnées plus haut) ne crée de la plus-value que pour autant que le meilleur marché des marchandises rend meilleur marché les coûts de production de la force de travail, par conséquent raccourcit le temps de travail nécessaire, donc prolonge le surtemps de travail.

Le produit de chaque sphère de production particulière ne peut donc créer de la plus-value que pour autant que, et dans la proportion où, ce produit *spécifique* entre dans la consommation moyenne des travailleurs. Mais chacun de ces produits – puisque division du travail développée à l'intérieur de la société condition fondamentale pour le développement des marchandises en général et encore plus de la production capitaliste – ne forme qu'une partie *aliquote* de la consommation totale du travailleur. L'augmentation de la force productive dans chaque sphère particulière ne crée donc une plus-value *nullement en proportion de la hausse de la force productive*, mais seulement dans la proportion beaucoup plus faible dans laquelle le produit de cette sphère particulière forme une partie *aliquote* de la consommation totale du travailleur. Si un produit formait 1/10 de la consommation totale du travailleur, un doublement de la force productive permettrait alors de produire 2/10 dans le même temps qu' ||1664| avant 1/10. 1/10 du salaire baisserait à 1/20 ou bien de 50 p. c., tandis que la force productive aurait augmenté de 100 p. c. 50 p. c. sur 1/10 *x* est = 5 p. c. sur 1 *x*. Par ex. 5 p. c. sur 100 font 105. 50 p. c. sur 100/10 ou 10 font 5, la même somme. La croissance de la force productive de 100 p. c. aurait dans ce cas rendu meilleur marché le salaire de 5 p. c. ||1014| Cela explique donc pourquoi la croissance spectaculaire de la force productive apparaît dans les branches d'industrie individuelles

1 Il s'agit d'une erreur de Marx, reproduite telle quelle dans l'édition MEGA². Dans le nouveau mode de production en effet, elle serait de 19/20 plus petite.

tout à fait disproportionnellement par rapport à la baisse du salaire ou la croissance de la plus-value relative. D'où aussi [que] le capital – dans quelle mesure cela dépend de la plus-value, à examiner de plus près tout à l'heure – ne croît nullement dans la même proportion que la force productive du travail n'augmente.

La proportion dans laquelle la plus-value croît pourrait correspondre à la proportion dans laquelle la force productive augmente seulement si la force productive augmentait uniformément dans toutes les branches d'industrie qui créent directement ou indirectement des produits pour la consommation du travailleur. Mais ce n'est nullement le cas. La force productive augmente dans ces différentes branches dans des proportions très différentes. Souvent même intervient – (cela découle en partie de l'anarchie de la concurrence et de la spécificité de la production bourgeoise – en partie de ce que la force productive du travail est aussi liée à des conditions naturelles qui deviennent souvent moins productives dans la même proportion où augmente la productivité, pour autant qu'elle dépend de conditions sociales –) un mouvement contraire dans ces différentes sphères, de telle sorte que la productivité du travail augmente dans la première, tandis qu'elle baisse dans l'autre. {Songeons par ex. à la seule influence des saisons, dont dépend la plus grande partie de tous les produits bruts de l'industrie, épuisement des forêts, gisements de charbon, mines etc.} La croissance de la productivité totale moyenne est donc en tout cas toujours beaucoup plus faible qu'elle n'apparaît dans certaines sphères particulières et jusqu'à présent dans une des branches principales de l'industrie, dont les produits entrent dans la consommation du travailleur, dans l'agriculture FAR FROM KEEPING PACE WITH THE DEVELOPMENT OF THE PRODUCTIVE POWERS IN THE MANUFACTURING INDUSTRY. D'autre part le développement de la force productive dans de nombreuses branches d'industrie n'influence la production de la capacité de travail, donc de la plus-value relative, ni directement ni indirectement. Excepté le fait que le développement de la force productive ne s'exprime pas seulement en ceci, qu'elle augmente le taux de la plus-value, mais aussi en ceci qu'elle diminue (proportionnellement) le nombre de travailleurs.

Donc la croissance de la plus-value nullement en proportion de la croissance de la force productive dans des branches de production particulières et deuxièmement aussi toujours plus faible que la croissance

de la force productive du capital dans *toutes* les branches d'industrie (donc aussi celles dont les produits ||1665| n'entrent ni directement ni indirectement dans la production de la capacité de travail.) Donc l'accumulation du capital croît – non pas dans la même proportion où la force productive dans une branche particulière augmente, même pas non plus dans la proportion où elle augmente dans toutes [les branches], mais seulement dans la proportion moyenne dans laquelle elle augmente dans *toutes* les branches d'industrie dont les produits entrent directement ou indirectement dans la consommation totale des travailleurs.

La *valeur* de la *marchandise* est déterminée par le temps de travail total, *passé* et *vivant*, qui entre en elle, qui est contenu en elle, donc pas seulement par le temps de travail, qui est ajouté dans le dernier procès de production, d'où sort la marchandise en tant que telle, mais par le travail contenu dans le capital fixe et le capital circulant ou dans les conditions de production du dernier travail ajouté, par le temps de travail contenu dans la machinerie etc., les MATIÈRES INSTRUMENTALES et la matière première, pour autant que leur valeur réapparaît dans la marchandise, ce qui est absolument le cas de la matière première et ||1015| des MATIÈRES INSTRUMENTALES, tandis que la valeur du capital fixe ne réapparaît que partiellement – proportionnellement à son WEAR AND TEAR – dans le produit.

Si dans une marchandise la valeur consistait pour ¼ en capital constant et ¾ en salaire ; si à la suite de l'augmentation de la force productive dans cette branche particulière la masse de travail vivant qui était employée baissait de ¾ à ¼ et si le nombre de travailleurs employé pour leur production diminuait ainsi de ¾ à ¼, alors dans l'hypothèse que le ¼ de travail aussi productif (pas plus) qu'avant les ¾, la valeur du nouveau capital fixe et circulant, exceptée la matière première contenue dans le ¼, pourrait augmenter à ⅔. La valeur des marchandises resterait alors identique même si le travail était devenu plus productif de ¾ à ¼, c.-à-d. de 3 à 1, c.-à-d. [si] sa force productive avait triplé. Donc étant donné que la valeur de la matière première resterait identique, le nouveau capital fixe et circulant ne devrait pas augmenter jusqu'à ⅔ de l'ancienne valeur de la marchandise pour que la marchandise devienne meilleur marché,

que ses coûts de production diminuent réellement. Ou bien la différence entre le nouveau temps de travail et l'ancien devrait être plus grande que la différence entre la valeur du capital constant ancien et nouveau (la matière première décomptée). Il ne peut être ajouté autant de travail passé comme condition de travail qu'il n'est soustrait de travail vivant. Si le ¼ des travailleurs produisait plus qu'avant les ¾, de telle sorte que la productivité de leur travail croissât aussi à un degré plus élevé que leur nombre ou temps de travail total aurait diminué, alors le nouveau capital constant {exceptée ici la plus-value et en considérant seulement la valeur de la marchandise dont dépend effectivement la plus-value, ||1666| parce que de la diminution de la valeur dépend le meilleur marché des coûts de production de la capacité de travail} pourrait croître de ¾, et même croître au-dessus de ¾, seulement il devrait croître dans la même proportion que la force productive du nouveau travail.

Mais deuxièmement ce rapport est produit aussi : 1) parce que le capital fixe n'entre qu'en partie dans la valeur de la marchandise ; 2) les MATIÈRES INSTRUMENTALES, comme le charbon, chauffage, éclairage etc. utilisés, sont, par le travail à plus grande échelle, même si leur valeur totale croît, proportionnellement économisés, et donc un plus faible élément de valeur de celles-ci entre dans la marchandise individuelle. Mais la même condition subsiste, que l'élément de valeur de la machinerie comme WEAR et TEAR et des MATIÈRES INSTRUMENTALES, qui entre dans la marchandise individuelle, soit plus petit que la différence de productivité entre le nouveau travail et l'ancien. Toutefois ceci n'exclut pas que pour la masse totale de marchandise, par ex. le nombre de livres de twist, qui sont produites en une période de temps déterminée, par ex. une journée, soit employé un quantum aussi grand ou même plus grand de capital constant, qu'avant dépensé sous la forme de salaire. Seulement quantum plus petit en ce qui concerne la marchandise individuelle. Donc si on suppose que le ¼ *n* de travailleurs produit sur une journée juste autant qu'avant les ¾ *n* de travailleurs, la loi resterait absolue. Puisque par rapport à ce ¼ *n* de travailleurs, la masse de marchandises produites resterait la même qu'avant avec les ¾ *n* de travailleurs. La valeur de la marchandise individuelle pourrait donc diminuer *seulement* si le nouveau capital constant < que celui dépensé auparavant en salaire et maintenant supprimé. On peut donc absolument affirmer que dans la mesure où *un plus faible quantum de*

travail remplace un *plus grand quantum de travail* – qui ||1016| ne doit pas être identique, mais peut être plus grand, et est le plus souvent plus grand, que la proportion dans laquelle le nombre de travailleurs est réduit (le nombre proportionnel de travailleurs) – le capital constant entrant dans la marchandise {et dans la pratique aussi l'intérêt et profit sur le capital constant *total* entrant certes dans le procès de travail, mais non dans le processus de valorisation.} doit être plus grand que la proportion dans laquelle le nouveau capital constant (exceptée ici la matière première) croît. Ceci [est] seulement un point de vue, par différence avec l'examen unilatéral de la plus-value. À insérer dans la section *coûts de production*[1].

Toutefois ça n'empêche pas que (dû à la façon dont se reproduit le capital fixe) le capital total {donc aussi la partie de celui-ci non *consommée* dans le procès de travail, mais entrant bel et bien en lui} soit absolument plus grand que l'ancien capital total.

Ainsi donc, que si 1 remplace 10 par ex., le capital qui lui revient sous la forme de machinerie etc. et MATIÈRE INSTRUMENTALE, – pour autant qu'il entre dans ||1667| son produit, est plus petit que l'ancien capital qui était exigé pour les 10 travailleurs. La proportion du capital avancé en travail a baissé ici de 10 fois, mais le nouveau capital constant augmenté peut-être que de 8 fois. De ce point de vue la mesure du capital avancé en travail n'a donc pas baissé dans la même proportion que le capital qui est exigé pour sa réalisation. Ou la somme totale du capital qui entre dans la production d'un travailleur est plus petite que la somme totale du capital qui entre dans la production des 10 travailleurs remplacés par lui. Et même si la partie du capital avancée en salaire a baissé de 10 fois comparé à avant, il forme néanmoins une partie plus grande qu'1/10 de ce nouveau capital parce que ce nouveau capital qui entre dans la production d'un travailleur est lui-même devenu *plus petit* que l'ancien qui entrait dans la production des 10[2] travailleurs.

Mais d'autre part le capital total qui est exigé comme condition de production pour cette augmentation de la productivité du travail – comprenant notamment la partie qui n'entre pas comme WEAR et TEAR dans le produit – mais qui n'est bien plutôt consommée que dans une série de périodes de travail – est plus grand – [et] peut être beaucoup

1 Il s'agit de la section 6 de ce chapitre.

2 Marx écrit par erreur « 20 travailleurs », transcrit tel quel dans l'édition MEGA².

plus grand, que l'ancien capital total, de telle sorte que la partie du capital total avancé en travail a diminué dans une proportion encore plus grande que n'a crû la productivité du travail. Plus le capital fixe se développe, c.-à-d. la productivité du travail, plus est grande cette partie non consommée du capital, plus est petite la proportion de la partie du capital avancée en travail par rapport au capital total. De ce point de vue cela pourrait paraître {mais le capital total non plus ne peut croître de telle façon que l'intérêt et le profit là-dessus élèvent les coûts de production de la marchandise jusqu'au degré où la productivité du travail a augmenté, comme si la grandeur du capital croissait plus rapidement que la productivité du travail. Mais cela signifie seulement que la portion du capital annuellement produit qui se convertit en capital fixe devient toujours plus grande par rapport à la portion du capital qui est avancée en salaire ; mais non que le capital total, qui en partie se fixe, en partie se convertit en salaire – croît aussi vite que la productivité du travail.

Ainsi donc si la partie du capital avancée en travail baisse, alors d'autant plus lorsque la croissance de la partie de celui-ci, qui consiste en matière première, est en même temps prise en *compte*.|

|1017| Prenons un cas extrême – élevage de moutons à l'échelle moderne, là où prédominait autrefois petite agriculture. Mais ici *deux branches d'industrie différentes* sont comparées entre elles. La masse de travail – ou le capital avancé en salaire, qui est ici comprimé, est énorme. C'est pourquoi aussi le capital constant peut croître énormément. Et toute la question est de savoir si le capital total, qui revient ici aux bergers individuels, ||1668| est plus grand que la somme des capitaux qui en revenait avant à plusieurs centaines.

Reste à savoir si dans les branches d'industrie individuelles, où le capital total croît particulièrement, le profit provient en général de la plus-value produite dans cette branche et non plutôt, lors du calcul des capitalistes entre eux, de la plus-value générale que produit la somme de tous les capitaux.

De nombreux modes d'accroissement de la force productive, surtout avec l'emploi de la machinerie, ne nécessitent nullement une avance

proportionnellement agrandie de capital. Souvent seulement des changements relativement bon marché dans cette partie de la machine qui transmet la force motrice etc. Voir exemples[1]. Ici l'accroissement de la force productive est inhabituellement grand par rapport à l'avance de capital par travailleur individuel – et aussi par marchandise individuelle. Ici donc – au moins en ce qui concerne cette partie du capital, celle avancée en matière première ne croît alors que plus vite – pas de diminution notable du taux de profit – au moins pas pour autant qu'elle serait causée par une croissance de cette partie du capital. D'autre part, même si proportionnellement le capital ne croît pas ici aussi fortement, il est de règle, comme d'ailleurs aussi dans le cas général, que la plupart du temps la masse absolue de capital employée – donc la concentration du capital ou l'échelle à laquelle on travaille – doit croître très considérablement. Des machines à vapeur plus puissantes (avec plus de chevaux) sont plus chères absolument que des moins puissantes. Mais leur prix baisse relativement. Mais il est exigé pour son emploi une plus grande dépense de capital – une plus grande concentration de capital en une main. Une fabrique plus grande est plus chère absolument mais meilleur marché relativement qu'une plus petite. Si chaque partie aliquote du capital total est plus petite par rapport au capital employé par le travail épargné, la plupart du temps cette partie aliquote ne peut être alors employée qu'à de tels MULTIPLES, qui élèvent particulièrement la somme du capital total employé ou surtout de la partie du capital total non consommée en une rotation, de la partie dont la consommation s'étend sur une période de rotations de plusieurs années. En général ce n'est qu'à travers ces travaux à grande échelle que la force productive est particulièrement augmentée, en ce qu'ainsi seulement

1) le principe des multiples, qui est à la base de la coopération simple et qui est reproduit lors de la division du travail et de l'emploi de la machinerie, peut être vraiment employé. (Voir *Babbage*, comment ceci augmente l'échelle de la production, i. e. concentration du capital[2].)

---

1 Voir la sous-sous-section γ) Machinerie du chapitre premier des manuscrits de 1861-1863, in *Manuscrits de 1861-1863*, p. 347-352.

2 Charles Babbage, *Traité sur l'économie des machines et des manufactures*, Paris, 1833, p. 275-278. Marx traite de Babbage dans la sous-sous-section b) La division du travail, des cahiers I à V des manuscrits de 1861-1863.

2) Plus en général est grande la masse ‖1669¦ des travailleurs employée à la nouvelle échelle, plus est proportionnellement petite la portion de capital fixe qui entre comme WEAR et TEAR pour le bâtiment etc. Plus est grand le principe du meilleur marché des coûts de production par l'usage commun des mêmes valeurs d'usage, comme éclairage, chauffage, mise en commun de la force motrice etc. ||1018| Plus est possible l'emploi des instruments de production plus chers absolument, mais meilleur marché relativement.

La circonstance, que dans de nombreuses branches de production, chemins de fer, canaux etc., dans lesquelles un gigantesque capital fixe est employé, que celles-ci ne sont pas des sources indépendantes de plus-value, parce que la proportion du travail exploité trop petite par rapport au capital dépensé.

À observer encore au sujet de la page précédente :

Il est possible que si un capital de 500 était nécessaire pour 20 travailleurs et que maintenant un capital total de 400 seulement est nécessaire pour 2, 2 000 travailleurs doivent maintenant être employés, donc un capital de 400 000, pour employer aussi productivement les parties aliquotes de 400. Comme déjà montré avant, que même avec un taux de plus-value accru, le nombre proportionnellement réduit de travailleurs à exploiter ne peut être compensé que par un multiple de travail très agrandi.

Ceci s'observe dans la concurrence (apparaît.) Ici dès que la nouvelle invention est partout introduite, le taux de profit devient trop faible pour du petit capital pour pouvoir continuer [dans] la branche. La masse des conditions de production nécessaires croît en général de telle sorte qu'un minimum important entre en compte, qui exclut à l'avenir tous les plus petits capitaux de cette branche de production. Ce n'est qu'à l'aube des inventions mécaniques dans chaque sphère de production que des petits capitaux peuvent les exploiter.

Croissance du capital n'inclut diminution du taux de profit que pour autant qu'avec la croissance du capital les changements examinés plus haut entrent dans le rapport de ses éléments organiques. Or, malgré les constants changements quotidiens dans le mode de production, le capital, ou une grande partie de celui-ci, continue toujours de s'accumuler durant une période plus longue ou plus courte, sur la base d'un rapport moyen déterminé de ces éléments, de sorte qu'avec sa croissance NO ORGANIC CHANGE n'entre IN ITS CONSTITUENT PARTS. ||1670|

D'autre part diminution du taux de profit peut être imposée uniquement par croissance du capital – puisque [croissance] de la somme absolue du profit [–], aussi longtemps que le taux de profit ne baisse pas dans la même proportion que le capital ne croît. Les obstacles qui s'opposent à ceci résident dans les considérations antérieures.

Pléthore absolue de capital.

Augmentation de travailleurs etc. malgré la diminution proportionnelle du capital variable ou du capital avancé en salaire. Ceci toutefois pas dans toutes les sphères de ||1019| production, par ex. pas dans l'agriculture. Ici la diminution de l'élément du travail vivant absolue.

Augmentation de la masse de travail sur la nouvelle base de production nécessaire en partie pour compenser le taux de profit réduit par la masse de profit ; en partie pour compenser la grandeur baissant de la plus-value lors d'un taux croissant de plus-value, à cause de la diminution absolue du nombre de travailleurs exploités, par augmentation de travailleurs sur la nouvelle échelle. Enfin le principe des MULTIPLES évoqué plus haut.

Mais on dira que, si dans une sphère de production I) le capital variable diminue, il augmente dans les autres, à savoir dans celles qui

sont employées dans la production du capital constant utilisé pour la sphère de production I. Cependant ici intervient le même rapport, par ex. dans la production de machines, dans la production des matières premières, des MATIÈRES INSTRUMENTALES, comme le charbon. Cette tendance est générale, même si elle ne se réalise que peu à peu dans les différentes sphères de production. Un contrepoids en ceci que les sphères de production elles-mêmes se multiplient. D'ailleurs c'est seulement le besoin de l'économie bourgeoise que le nombre de ceux qui vivent uniquement du travail augmente absolument, quand bien même il diminue relativement. Puisque pour elle les capacités de travail deviennent superflues aussitôt qu'il n'est plus nécessaire de les exploiter 12-15 heures par jour. Un développement de la force productive qui diminuerait le nombre absolu de travailleurs, c.-à-d. en fait qui rendrait apte la nation entière à achever dans une plus faible portion de temps sa production totale, provoquerait révolution, parce que démonétisation de la plupart de la population. En ceci apparaît une nouvelle fois la limite de la production bourgeoise et qu'elle n'est pas la forme absolue pour le développement de la force productive, bien plus, qu'elle entre à un certain point en collision avec celui-ci. Cette collision apparaît toujours en partie ||1671| à travers des crises etc., qui sont issues du devenir superflu tantôt de telle tantôt de telle autre composante de la classe des travailleurs dans son ancien mode d'occupation. Sa limite est le surtemps des travailleurs ; le surtemps absolu que gagne la société ne la concerne *pas*. *Le développement de la force productive* par conséquent important seulement pour autant qu'il augmente le surtemps de travail des travailleurs, [et] ne diminue pas le temps de travail pour la production matérielle en général. Il se meut ainsi dans la contradiction.

Le taux de plus-value – c.-à-d. le rapport du surtemps de travail au nécessaire pour le travailleur individuel – (pour autant donc que la plus-value n'est pas modifiée dans les différentes sphères de production par le rapport des éléments organiques du capital, temps de rotation, etc. –) s'égalise tout seul dans toutes les sphères de production et ceci est *un principe du taux général de profit*. (Les modifications qui concernent ainsi les coûts de production nécessaires s'égalisent par la concurrence

des capitalistes qui tiennent compte mutuellement des différents ITEMS lors de la répartition de la plus-value générale.)|

|1020| Que le taux de plus-value augmente ne signifie rien d'autre que le coût de production de la capacité de travail, donc le temps de travail nécessaire, baisse dans la proportion où le produit de cette sphère de production déterminée devenu *particulièrement* meilleur marché entre dans la consommation générale des travailleurs. Ce meilleur marché de la capacité de travail, diminution du temps de travail nécessaire, augmentation du temps de travail absolu, a donc lieu uniformément et influence uniformément toutes les sphères de production capitaliste, non seulement celles où le développement de la force productive est intervenu, mais aussi celles dont les produits n'entrent pas du tout dans la consommation des travailleurs, donc dans lesquelles le développement de la force productive ne peut pas créer une plus-value relative. (Il apparaît que dans la concurrence, dès que cesse le monopole de la nouvelle découverte, le prix du produit est réduit en conséquence à ses coûts de production.)

Donc si 20 travailleurs qui travaillent 2 heures de surtravail sont remplacés par 2, alors il est exact, comme nous le voyions à l'instant, que ces 2 ne peuvent en aucun cas fournir autant de surtravail que les 20 avant. Mais dans toutes les sphères de production le surtravail augmente en rapport au meilleur marché du produit des 2 travailleurs, et il y augmente sans qu'un changement ait eu lieu dans le rapport des éléments organiques des capitaux employés par eux.

D'autre part un enchérissement du produit d'une telle sphère de production entrant dans la reproduction de la capacité de travail ||1672| qui peut totalement ou partiellement paralyser cette plus-value, a un effet tout aussi général.

Mais dans le premier cas on ne peut estimer le surtemps de travail gagné par la sphère de production où l'augmentation de la force productive est intervenue, mais par la somme des décréments de temps de travail nécessaire dans *toutes* les sphères de la production capitaliste.

Mais plus le rapport où 2 remplacent 20 deviendrait général, dans les mêmes proportions de capital total et capital variable, dans *toutes* ou la plupart des sphères de production, plus le rapport dans l'ensemble de la production capitaliste élèverait le rapport dans les sphères de production particulières. C.-à-d. qu'aucune diminution du temps de travail

nécessaire ne pourrait créer la même somme de plus-value qu'avant, lorsque 20 travaillaient au lieu de 2.

Et alors dans tous les cas le taux de profit baisserait, même si le capital augmentait tellement que sous les nouvelles conditions de production un nombre aussi grand et même plus grand qu'avant pourrait être employé.

L'*accumulation* (considérée matériellement) du capital est double. Elle consiste d'un côté dans la *masse croissante* de travail passé, ou la masse disponible des conditions de travail ; les conditions matérielles, les produits et le nombre de travailleurs déjà disponibles, sous lesquelles la nouvelle production ou reproduction a lieu. Mais deuxièmement la *concentration*, la diminution du nombre de capitaux, la croissance des capitaux se trouvant entre les mains des capitalistes individuels, bref dans une nouvelle répartition des capitaux, du capital social. Par là le pouvoir du capital en tant que tel croît. Le devenir autonome des conditions de production sociale face aux créateurs réels de ces conditions de ||1021| production, représenté par le capitaliste, devient ce faisant toujours plus visible. Le capital apparaît de plus en plus comme *pouvoir social* (dont le fonctionnaire n'est que le capitaliste et qui n'est plus en aucun rapport à ce que crée ou peut créer le travail d'un individu.), mais comme *pouvoir social aliéné, rendu autonome*, qui comme chose – et comme pouvoir des capitalistes individuels à travers cette chose – fait face à la société. D'autre part avec ça une masse toujours plus grande est dépouillée des conditions de production, est opposée à elles. La contradiction entre *le pouvoir social général*, vers quoi le capital se modèle, et le *pouvoir privé* ||1675| *des capitalistes individuels* sur ces conditions de production sociales se développe de façon toujours plus criante et inclut la dissolution de ce rapport, en ceci qu'elle inclut en même temps l'élaboration des conditions de production matérielles vers des conditions de production sociales générales, donc communes.

Ce développement est donné avec la production capitaliste par le développement de la force productive et l'art et la manière suivant lesquels s'organise ce développement de la force productive.

Il est question de savoir maintenant comment l'accumulation du capital est touchée par le développement des forces productives, pour autant qu'elles s'expriment dans le CHANGE de plus-value et taux de profit, et jusqu'où elle est influencée autrement ?

Ricardo dit que le capital peut augmenter doublement. 1) en ce qu'il y a plus de travail dans une plus grande masse de produits, donc que sa valeur d'échange croît avec la masse de valeurs d'usage. 2) en ce que la masse des valeurs d'usage croît, mais pas leur valeur d'échange, donc par la seule augmentation de la productivité du travail[1].|

1 David Ricardo, *Principles*, p. 327-328.

CAHIER XVII |1022|

Procès de travail et procès de valorisation : valeur d'usage et valeur d'échange

[On a] montré tout d'abord que la différence du procès de travail et du procès de valorisation crucialement importante, parce que reposant là-dessus la différence entre capital constant et capital variable, parce que toute la théorie du capital (plus-value, profit, etc.) repose [là-dessus].

Mais on observe encore d'autres rapports très importants, qui concernent cette différence.

Premièrement nous voyons dans le capital fixe qu'il entre entièrement dans le procès de travail, mais seulement en partie – pour autant qu'il est usé, comme WEAR AND TEAR – dans le procès de valorisation. Ceci un des grands leviers du meilleur marché des marchandises par l'usage de la machinerie ; donc aussi TO A CERTAIN DEGREE de l'augmentation de la plus-value relative. Mais en même temps une cause de la diminution du taux de profit.

Mais à part le capital fixe, toutes les forces productives qui ne coûtent *rien*, donc qui proviennent de la division du travail, coopération, machinerie, (pour autant qu'elle ne coûte rien, ce qui est par ex. le cas avec la force motrice de l'eau, [du] vent etc. et le cas avec les ADVANTAGES provenant du SOCIAL ARRANGEMENT de l'atelier), comme forces de la nature dont l'emploi n'entraîne pas de coûts – ou au moins dans la mesure où leur utilisation n'entraîne pas de coûts, entrent dans le procès de travail sans entrer dans le procès de valorisation. ||1676|

Or il apparaît ici deuxièmement – à nouveau, comment la *valeur d'usage*, qui ne nous apparaît initialement que comme substrat matériel des rapports économiques, intervient elle-même de façon déterminante dans la catégorie économique.

Nous avons vu cela d'abord avec l'argent, où la nature du substrat qui lui sert de porteur, la valeur d'usage de la marchandise qui fonctionne comme argent, est elle-même déterminée par la fonction économique.

Deuxièmement : tout le rapport du salaire au capital repose sur ce que la capacité de travail est déterminée comme valeur d'échange par le temps de travail nécessaire à sa production, mais comme sa valeur d'usage consiste elle-même en travail, sa valeur d'échange est payée, et néanmoins dans l'échange avec le capital il rend plus de valeur d'échange qu'il n'en reçoit.|

|1023| 3) Le capital fixe – donc cette forme économique spécifique – dépend pour une grande part de la valeur d'usage. Il dépend de la valeur d'usage – i.e. de la plus grande ou plus faible endurance de la machine etc., combien de temps dure son usure, c.-à-d. TO WHAT DEGREE elle entre dans le prix de la marchandise en une certaine période de rotation, et circule l'élément du capital représenté par elle. C'est de cela que dépend donc le temps de rotation du capital total ; par là aussi considérablement affectés les CHANGES dans le rapport des éléments organiques du capital.

4) Toute la différence du procès de travail et du procès de valorisation – donc aussi de l'augmentation de la productivité du travail, lorsque le temps de travail reste identique – tout le développement des forces productives – concerne la valeur d'usage, non pas la valeur d'échange. Mais change et modifie les rapports économiques et les rapports de valeur d'échange eux-mêmes.

DIMINUTI0N DU TAUX DE PR0FIT

Aucun capitaliste n'utilise volontairement un nouveau mode de production, quand bien même il serait beaucoup plus productif ou augmenterait dans une proportion quelconque le taux de plus-value, dès lors qu'il réduit le taux de profit. Mais chacun de ces nouveaux modes de production rend la marchandise meilleur marché. Par conséquent il les vend d'abord *au-dessus* de leurs coûts de production, mais aussi *au-dessus* de leur valeur. Il le peut car la moyenne du temps de travail *socialement* exigé pour la production de cette marchandise est *plus grande*

que le temps de travail exigé dans le nouveau mode de production (la somme du temps de travail contenu dans le capital constant et variable.) Son mode de production est ||1677| *au-dessus* du niveau de la moyenne sociale. La concurrence le généralise et le soumet à la loi générale. Ensuite se produit la diminution du taux de profit, une loi qui est donc totalement indépendante de la volonté du capitaliste.

CAPITAL CONSTANT.
MASSE ABSOLUE DE CAPITAL

Pour utiliser avantageusement la machine qui produit la force motrice (donc par ex. machine à vapeur au lieu d'utilisation de la force motrice de la main et du pied), qui met en mouvement les machines travaillantes proprement dites, c.-à-d. de manière que le ||1024| capital total qui est exigé dans le nouveau mode de production, ne rende pas plus chère la marchandise, au lieu de la rendre meilleur marché, il est nécessaire que cette machine motrice soit utilisée à son tour pour une masse de machines travaillantes et donc pour relativement [moins] de travailleurs[1]. Et dans la mesure où cette masse augmente, les coûts de production relatifs baissent. D'où la croissance constante du capital absolu et la *croissance du minimum de capital*, exigé pour ne pas utiliser dans la production de la marchandise plus *que le temps de travail socialement nécessaire*. D'où à nouveau croissance [du capital constant] (puisque s'y ajoutent la matière première et les MATIÈRES INSTRUMENTALES) diminution du capital variable comparé à la masse de capital avancé, et surtout nécessité d'une [plus grande] masse absolue de capital.

---

1 Le changement de page ici intervenu a entraîné un léger oubli de la construction grammaticale de la fin de la page précédente, d'où les formules « *zu vertheuern* » et « *zu verwohlfeilern* » dans le manuscrit, au lieu de « *vertheuert* » et « *verwohlfeilert* ».

BAISSE DU TAUX DE PROFIT

Le résultat de la recherche est : premièrement le taux de plus-value n'augmente pas dans la proportion où la force productive croît ou le nombre de travailleurs (proportionnellement) employés diminue. Le capital ne croît pas dans la même proportion que la force productive. Ou le taux de plus-value n'augmente pas dans la même proportion où le capital variable baisse, en comparaison avec la somme totale du capital. Par conséquent diminution de la grandeur proportionnelle de la plus-value. Donc *baisse du taux de profit. Tendance constante à la baisse de celui-ci.*

Sur ce point il faut encore remarquer que la loi d'après laquelle la valeur des marchandises est déterminée par le temps de travail socialement nécessaire à leur production, pousse le capitaliste individuel, afin qu'il puisse vendre sa marchandise *au-dessus* de sa valeur sociale, à raccourcir le temps de travail nécessaire pour ||1678| lui exceptionnellement, par division du travail, emploi de machinerie etc. – aussi dans les sphères de production dont le produit n'entre ni directement ni indirectement dans la consommation du travailleur ou dans les conditions de production de ses articles de consommation – donc aussi dans les branches de production dans lesquelles aucun développement de la force productive ne peut rendre meilleur marché la reproduction de la capacité de travail, c.-à-d. abréger le temps de travail nécessaire et prolonger le surtemps de travail. Aussitôt que la preuve est effectivement fournie que ces marchandises peuvent être produites meilleur marché, les capitalistes qui travaillent sous les anciennes conditions de production doivent les vendre *au-dessous* de la valeur, parce que le temps de travail dont ils ont besoin pour leur production est maintenant *au-dessus* du temps de travail socialement *nécessaire* à leur production. En un mot – cela apparaît comme effet de la concurrence – ils doivent aussi adopter le nouveau mode de production ||1025|, dans lequel le rapport du capital variable à la somme totale du capital avancé a baissé. Ici donc a lieu une diminution de la valeur des marchandises, et une diminution de la masse des travailleurs exploités, sans une augmentation quelconque de la plus-value relative. Cette situation dans ces sphères de production improductives – ne produisant pas de plus-value relative – influence

considérablement, si on considère le capital de toute la société, i.e. de la classe des capitalistes, le fait que la plus-value totale baisse par rapport au capital avancé – donc le *taux de profit*.

Il est possible que de telles marchandises deviennent accessibles à la consommation des travailleurs en raison de leur meilleur marché, deviennent même des éléments nécessaires à celle-ci. Ce n'est jamais leur effet immédiat et n'est jamais que partiel. Elles DIVERSIFY sa grandeur, sans élever sa valeur. Surtout, elles DIVERSIFY la grandeur [de la consommation] des capitalistes, chose qui arrive lors de tout progrès de la productivité, mais qui pour notre examen est sans importance. Elles exercent même une influence économique, pour autant que chaque multiplication de la sphère d'échanges, chaque augmentation de la série dans laquelle la valeur d'échange d'une marchandise se déploie, stimule à la fois leur caractère de marchandise, donc aussi le mode de production exclusivement dirigé vers la production de *marchandises*, non de valeurs d'usage en tant que telles.

D'un autre côté, le capital variable baisse en comparaison avec le capital total, et cette baisse n'accompagne pas chaque développement de la force productive dans la même mesure que se développe la force productive. Fût-ce parce qu'une partie toujours plus importante du capital n'entre dans la valeur des marchandises, dans le procès de valorisation, que sous forme d'annuité. Fût-ce parce que, durant certaines périodes, une augmentation constante de capital a lieu dans la production d'une marchandise particulière sans être accompagnée de chan||1679|gements dans le rapport des éléments organiques, c.-à-d. donc sur la base de l'ancien mode de production. Donc la diminution du taux de profit n'intervient pas dans la même proportion que le capital ne croît (et encore moins dans une plus grande proportion), même si la croissance du capital – pour autant qu'elle repose sur le développement des forces productives – est continuellement accompagnée d'une baisse tendancielle du taux de profit.

Nous disons donc d'un côté : Le capital ne croît pas aussi vite que la force productive. Nous disons d'un autre côté, le taux de profit ne baisse pas aussi vite que le capital ne croît. Nous disons d'un côté : le capital variable ne diminue pas aussi vite par rapport au capital total ou le capital total ne croît pas aussi vite par rapport au capital variable que la productivité ne croît. Nous disons d'un autre côté : la plus-value

créée par le capital variable ne croît pas aussi vite que le capital variable ne baisse, et ne baisse pas aussi vite que le capital constant n'augmente. (Du capital total) ||1026| La grandeur absolue de la plus-value diminue, comparée au capital avancé, même si le taux de plus-value augmente avec la baisse du capital variable, ou la partie proportionnelle du capital total qui est investie en salaire. Mais elle diminue plus lentement que le capital variable ne baisse. Le taux de profit ne baisse donc pas aussi vite que le capital total ne croît. D'un autre côté, le capital total ne croît pas aussi vite que la force productive et le remplacement de capital variable par du capital constant qui l'accompagne. Cela voudrait donc dire : Le capital variable baisse plus vite que le capital total ne croît ? Mais ceci faux, pour autant que le capital total entre dans le procès de valorisation. Mais la croissance accélérée de la force productive du capital signifie seulement que la croissance du taux de plus-value ne correspond pas à la croissance de la force productive.

Pour autant que l'utilisation d'un plus grand capital constant produit réellement de la plus-value, la partie aliquote de la somme totale du capital, qui revient à un travailleur, doit être plus petite que la somme totale du capital qui revenait au nombre de travailleurs remplacés par lui. Mais cette diminution comparative de la partie aliquote du capital par rapport aux travailleurs individuels qu'il emploie, (absolument plus grand en ce qui concerne cet individuel, plus petit en ce qui concerne le nombre qu'il remplace) n'a lieu dans la plupart des cas – et toujours lors d'un développement ultérieur – qu'avec augmentation simultanée de capital absolu, donc de la somme de ces parties aliquotes. Lorsque par ex. 400 sur un au lieu de 500 sur 20 sont utilisés, alors peut-être que ces 400 ne sont utilisables dans ce mode que si 10000×400 sont employés. Donc même si les conditions de travail pour le travailleur individuel – comparées non avec l'ancien travailleur individuel, mais avec les anciens 20 travailleurs, deviennent meilleur marché, la valeur totale des conditions de travail, qui doivent être possédées par un seul individu pour exploiter le procès de travail productif sous ces nouvelles con||1680|ditions, augmente. C.-à-d. que le pouvoir du capital par rapport au travail croît, ou ce qui est la même chose, que la possibilité pour le travailleur de s'approprier les conditions de travail diminue. L'autonomisation du travail passé comme pouvoir étranger sur le travail vivant étend plus considérablement ses dimensions. Le brave Carey ne

l'a pas vu[1]. Le fuseau individuel est meilleur marché, mais l'atelier pour utiliser de tels fuseaux mécaniques exige un capital particulièrement agrandi comparé avec celui dont le fileur manuel avait besoin auparavant.

Au début du développement dans de nombreuses sphères de production, où l'outil est transformé en une machine de travail – mais qui ne se développe pas encore en un système de machinerie – le capital exigé peut même baisser si 1 travailleur en remplace 10 par ex., la matière première reste identique, le coût de l'outil d'espèce machinique par contre est plus petit que le salaire des 10 durant un an. De tels moments de transition du travail manuel au travail machinique MR. CAREY TAKES HOLD OF TO MAKE A FOOL OF HIMSELF[2]. Mais ces petites machines sont alors saisies par le capital qui leur applique le principe de la coopération, ainsi que la division du travail, le principe de la ||1027| réduction proportionnelle des coûts de production et finalement soumet tout cet atelier à une machine motrice ou une force naturelle.

ACCUMULATION

La manière la plus immédiate dont l'*augmentation de la force productive* intensifie l'accumulation du capital est par *diminution du temps de travail nécessaire* et augmentation de la surplus-valeur, parce que la surplus-valeur est transformée de sa forme de revenu en celle de capital, transformation en quoi consiste l'accumulation en général.

L'effet immédiat de cette augmentation de la force productive est le *meilleur marché des marchandises* dans les sphères de production où a lieu la hausse de la force productive. Ces marchandises peuvent maintenant entrer ou non dans les moyens de subsistance des travailleurs – donc dans

1 Henry Charles Carey, *The past, the present, and the future*, Philadelphia, 1848, p. 74-75. Marx analyse les attaques de Carey contre Ricardo dans le chapitre X des *Théories sur la plus-value*, tome II, p. 185-186.

2 Henry Charles Carey, *Principles of political economy. Part I : The laws of the production and distribution of wealth*, Philadephia, 1837, p. 73-78.

la reproduction de la capacité de travail – dans tous les cas elles augmentent – même là où elles n'augmentent pas la grandeur de la surplus-valeur, et la grandeur du profit – (la *grandeur de valeur* de celui-ci) – la masse de *valeurs d'usage* dans laquelle se représente une grandeur de valeur déterminée, donc une somme d'argent déterminée {avec valeur inchangée de la substance dans laquelle l'argent existe} ; ou bien la masse de valeurs d'usage dans laquelle se représente un quantum déterminé de temps de travail. ‖1681¦ Une partie *proportionnellement* plus grande du revenu – du profit, surplus-valeur – peut donc être retransformée en capital, même si l'étendue des plaisirs des capitalistes, ou la masse des valeurs d'usage qu'ils consomment, non retransformée en capital, augmente simultanément. D'autant plus que l'augmentation des forces productives a lieu aussi dans les sphères de production de luxe, et ici par production de luxe [il faut] entendre toute cette production qui n'entre ni directement ni indirectement dans la reproduction de la capacité de travail. L'accumulation du capital croît donc avec l'augmentation de la force productive, non seulement parce que la grandeur de valeur qui se représente sous la forme de profit croît, mais parce qu'une partie de plus en plus grande du revenu peut être retransformée en capital par le meilleur marché général des marchandises.

Abstraction faite de ceci : Pour autant que l'augmentation de la force productive de la matière première et des outils de travail, du *capital constant*, entraîne la production de luxe dans le sens susmentionné, le même capital total absorbe plus de travail en général, peut employer, réaliser, plus de travail. Ceci [est une] autre source de l'accumulation du capital, en ce qu'ici est augmentée sinon la surplus-valeur relative, du moins l'absolue, parce que plus de journées de travail sont employées, exploitées.|

|1028| *DIMINUTION DES DÉPENSES POUR LE CAPITAL CONSTANT*

En fait partie la *suppression* de toutes les mesures de précaution pour la sécurité et le confort et la santé des travailleurs ; comme dans les mines de charbon, idem dans les fabriques proprement dites, une grande partie des *bulletins de combat* (voir les rapports de fabrique semestriels)

des blessés et des tués des armées industrielles en est issue. Idem pour le manque d'espace etc.[1]

La *dévalorisation* du capital constant à la suite de nouvelles découvertes par lesquelles il peut être reproduit meilleur marché et de meilleure qualité, plus efficacement, [par lesquelles] le temps de travail contenu en lui n'est donc plus socialement nécessaire, – et notamment avec la première introduction de nouvelles machines, les améliorations se succèdent coup sur coup – une raison fondamentale pour qu'avec la machinerie le *surtravail* et la prolongation du surtemps de travail – OVERTIME – aillent main dans la main. (Voir exemples chez Babbage) Le temps de circulation, durant lequel la valeur des machines etc. et autres éléments du capital fixe se reproduit, n'est pas déterminé en pratique par le temps qu'il dure, mais par la quantité de temps de travail durant lequel il sert[2] de moyen de production, en général par la dimension, ||1682| durée, du procès de travail, durant laquelle ils fonctionnent et sont usés. Si les WORKMEN travaillent 18 heures au lieu de 12, ça fait alors 3 jours de plus par semaine, 1½ semaines de travail en 1 semaine, donc 52 + 52/2 = 52 + 26 = 78 semaines en 52 semaines. En 5 années 390 semaines, donc presque 7 années. Si le OVERTIME n'est pas payé, et le SURPLUS TIME normal = 2 heures, alors 30 devraient être payées sur les trois jours (36 heures). En dehors du surtemps normal les travailleurs font ainsi sur 2 semaines 1 gratuite. Sur 2 années 1. Et ainsi la *valorisation* de la machine est *doublée* et contenue dans la moitié du temps autrement nécessaire[3].

Là où les capitalistes possèdent un monopole, où ils ne sont pas contraints par la concurrence de remplacer la machinerie vieillie etc. par une nouvelle, comme par ex. dans les chemins de fer, ils excluent donc les améliorations aussi longtemps que possible. Le *Lancet du 1 mars 1862* STATES qu'une foule de maladies provenant des voyages en chemin de

1 Les bulletins de combat sont en fait les rapports d'inspecteurs de fabrique anglais qui décrivent les conditions de travail inhumaines, ayant provoqué la mort de nombreux travailleurs, en particulier des jeunes et des enfants. Outre le Livre I du *Capital* dans lequel Marx consacre à ces rapports une grande partie du chapitre sur la journée de travail, il s'y réfère également dans la sous-section 2) La plus-value absolue, du chapitre premier des manuscrits de 1861-1863, in *Manuscrits de 1861-1863*, p. 222-237.

2 Le singulier est étrange car il suppose que les verbes « durer » et « servir » se rapportent au temps de circulation. Plus plausible serait « par le temps qu'ils durent » et « durant lequel ils servent de moyen de production », le pluriel se rapportant alors aux « machines et autres éléments du capital fixe ».

3 Doublé par rapport à la valorisation sur la base de l'ancien taux de plus-value.

fer proviennent du manque d'élasticité à l'intérieur des wagons et des ressorts, qui support le wagon. « The inventor of any patented article usually obtains reward for his ingenuity by a royalty on the sale from persons making use of his discovery. A number of ingenious improvements adapted solely for use by railway companies are yearly patented, and the system pursued towards the inventors is that, after approval of the plan suggested, it is determined to wait until the time of the patent expires before adopting it. Thus the old stock is used up and the royalty to the patentee saved ; and though a few more preventable accidents may occur, yet the public are supposed to be used to being so treated, and the only anxiety is to keep the reports out of the papers, or to soften them as much as possible[1]. »

1 « The influence of railway travelling on public health », *The Lancet*, 1er mars 1862, p. 233.

ANNEXE

Fig. 1 et 2 – Fragments du manuscrit original
des *Manuscrits de 1861-1863* de Karl Marx, page 974
© Russian State Archive of Socio-Political History (RGASPI).

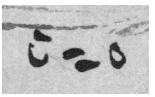

Fig. 3 – Fragment du manuscrit original
des *Manuscrits de 1861-1863* de Karl Marx, page 978
© Russian State Archive of Socio-Political History (RGASPI).

Fig. 4 – Fragment du manuscrit original
des *Manuscrits de 1861-1863* de Karl Marx, page 981
© Russian State Archive of Socio-Political History (RGASPI).

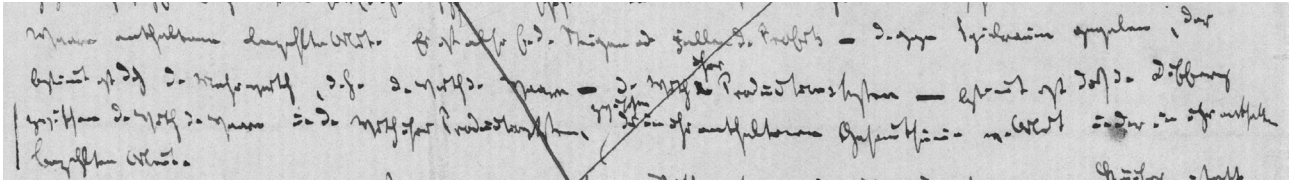

FIG. 5 – Fragment du manuscrit original des *Manuscrits de 1861-1863* de Karl Marx, page 982
© Russian State Archive of Socio-Political History (RGASPI).

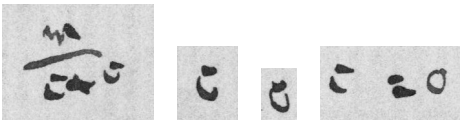

Fig. 6 – Fragment du manuscrit original
des *Manuscrits de 1861-1863* de Karl Marx, page 983
© Russian State Archive of Socio-Political History (RGASPI).

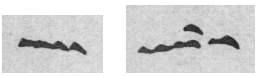

Fig. 7 – Fragment du manuscrit original
des *Manuscrits de 1861-1863* de Karl Marx, page 984
© Russian State Archive of Socio-Political History (RGASPI).

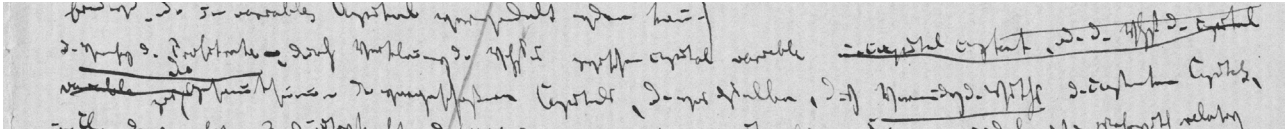

FIG. 8 – Fragment du manuscrit original des *Manuscrits de 1861-1863* de Karl Marx, page 985
© Russian State Archive of Socio-Political History (RGASPI).

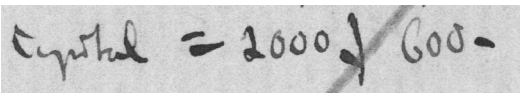

Fig. 9 – Fragment du manuscrit original
des *Manuscrits de 1861-1863* de Karl Marx, page 1005
© Russian State Archive of Socio-Political History (RGASPI).

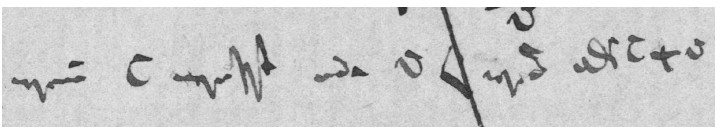

Fig. 10 – Fragment du manuscrit original
des *Manuscrits de 1861-1863* de Karl Marx, page 1007
© Russian State Archive of Socio-Political History (RGASPI).

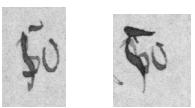

Fig. 11 – Fragment du manuscrit original
des *Manuscrits de 1861-1863* de Karl Marx, page 1012
© Russian State Archive of Socio-Political History (RGASPI).

BIBLIOGRAPHIE

ARISTOTE, *Politiques*, Paris : Garnier Flammarion, 1990.

BABBAGE, Charles, *Traité sur l'économie des machines et des manufactures*, Paris : Bachelier, 1833.

BLAKE, William, *Observations on the effects produced by government expenditure during the restriction of cash payments*, London : John Murray, 1823.

CAREY, Henry Charles, *Principles of political economy*, Philadelphia : Carey, Lea & Blanchard, 1837.

CAREY, Henry Charles, *The past, the present, and the future*, Philadelphia : Carey & Hart, 1848.

CHALMERS, Thomas, *On political economy : in connexion with the moral stateand moral prospects of society*, Glasgow : William Collins, 1832.

CHERBULIEZ, Antoine, *Riche ou pauvre. Exposition succincte des causes et des effets de la distribution actuelle des richesses sociales*, Paris / Genève : Librairie d'Ab. Cherbuliez, 1840.

DOMBASLE, Christophe-Joseph-Alexandre-Mathieu de, *Annales agricoles de Roville*, Paris : Chez Madame Huzard, 1828 *sq.*

FULLARTON, John, *On the regulation of currencies*, London : John Murray, 1844.

JONES, Richard, *An essay on the distribution of wealth and on the sources of taxation*, London : John Murray, 1844.

JONES, Richard, *Text-book of lectures on the political economy of nations, delivered at the East India-College, Haileybury*, Hertford : Stephen Austin, 1852.

LUTHER, Martin, *Aux pasteurs pour qu'ils prêchent contre l'usure. Admonestation*, Wittemberg, 1540.

MALTHUS, Thomas Robert, *Definitions of political economy, preceded by an inquiry into the rules which ought to guide political economists in the definition and use of their terms*, London : John Murray, 1827.

MALTHUS, Thomas Robert, *Principles of political economy*, London : Pickering, 1836.

MARX, Karl, *Ökonomische Manuskripte und Schriften, 1858–1861*, in MEGA^2, II/2, Berlin : Dietz, 1980.

MARX, Karl, *Zur Kritik der politischen Ökonomie (Manuskript 1861–1863). Teil 5*, in MEGA^2, II/3.5, Berlin : Dietz, 1980.

MARX, Karl, *Ökonomische Manuskripte 1863–1867. Teil 1*, in MEGA², II/4.1, Berlin : Dietz, 1988.
MARX, Karl, *Ökonomische Manuskripte 1863–1867. Teil 2*, in MEGA², II/4.2, Berlin : Dietz, 1993.
MARX, Karl, *Ökonomische Manuskripte 1863–1867. Teil 3*, in MEGA², II/4.3, Berlin : Dietz, 2012.
MARX, Karl et ENGELS, Friedrich, *Manuskripte und redaktionelle Texte zum dritten Buch des „Kapitals", 1871 bis 1895*, MEGA², II/14, Berlin : Dietz, 2003.
MARX, Karl et ENGELS, Friedrich, *Lettres sur « Le Capital »*, Paris : Éditions sociales, 1964.
MARX, Karl, *Contribution à la critique de l'économie politique*, Paris : Éditions sociales, 1972.
MARX, Karl, *Le Capital, Livre troisième*, Paris : Éditions sociales, 1974.
MARX, Karl, *Théories sur la plus-value*, Paris : Éditions sociales, 1974-1976.
MARX, Karl, *Le Capital, Livre deuxième*, Paris : Éditions sociales, 1978.
MARX, Karl, *Manuscrits de 1861-1863 (cahiers I-V)*, Paris : Éditions sociales, 1979.
MARX, Karl, *Manuscrits de 1857-1858 (Grundrisse)*, Paris : Éditions sociales, 1980.
MARX, Karl, *Le Capital, Livre 1*, Paris : Messidor/Éditions sociales, 1983.
PITT, William, *The Speech of the Right Hon. William Pitt, chancellor of the exchequer, on Friday, the 17th day of February 1792 on proposing the application of an additional sum for the reduction of the public debt, and the repeal of certain duties on malt, on female servants, on carts and waggons, on houses, and on candles*, London : Printed for G.G.J. and J. Robinsons by John Stockdale, 1792.
PRICE, Richard, *An appeal to the public, on the subject of the national debt*, 2nd ed., London : Printed for T. Cadell, in the Strand, 1772.
RAMSEY, George, *An essay on the distribution of wealth*, Edinburgh : A. & C. Black, 1836.
RICARDO, David, *On the principles of political economy and taxation*, London : John Murray, 1821.
ROTH, Regina, « Marx' Vorlagen und Engels' Redaktion : Anmerkungen zum ersten Abschnitt des dritten Buchs des Kapitals », in *MEGA-Studien 2001*, Amsterdam : Internationale Marx-Engels Stiftung Amsterdam, 2005 : p. 127-141.
SAY, Jean-Baptiste, *Traité d'économie politique*, 4e éd., Paris : Deterville, 1819.
SENIOR, Nassau William, *Three lectures on the rate of wages, delivered before the University of Oxford in Easter term*, London : John Murray, 1830.
SENIOR, Nassau William, *Letters on the factory act, as it affects the Cotton Manufacture*, London : B. Fellowes, 1837.
SENIOR, Nassau William, *Three lectures on the value of money*, London : B. Fellowes, 1840.

Sismondi, Jean-Charles-Leonard Simonde de, *Nouveaux principes d'économie politique*, Paris : Delaunay, 1827.

Smith, Adam, *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations*, Paris : H. Agasse, 1802.

Storch, Henri, *Cours d'économie politique*, Saint-Pétersbourg : A. Pluchart, 1815.

[The Lancet], « The influence of railway travelling on public health », *The Lancet*, London, 1er mars 1862, p. 233.

Torrens, Robert, *An essay on the production of wealth*, London : Longman, Hurst, Rees, Orme, and Brown, 1821.

Turgot, Anne Robert Jacques, *Réflexions sur la formation et la distribution des richesses*, in *Œuvres*, t. 1, Paris : Guillaumin, 1844.

Vollgraff, Carl-Erich, « Marx' Arbeit am dritten Buch des Kapital in den 1870/1880er Jahren »,in *In memoriam Wolfgang Jahn. Der ganze Marx. Alles Verfasste veröffentlichen, erforschen und den "ungeschriebenen" Marx rekonstruieren*, Wissenschaftliche Mitteilungen des Berliner Vereins zur Förderung der MEGA-Edition e.V. Heft 1, Hamburg : Argument, 2002, p. 33-66.

Wayland, Francis, *The elements of political economy*, Boston : Gould, Kendall, and Lincoln, 1843.